

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**BIBLIOTHÈQUE**  
**DES**  
**HISTORIENS GRECS.**

**TOME SECOND.**



**HISTOIRE**  
**D'HÉRODOTE.**

**TRADUCTION NOUVELLE,**

**PAR**

**E.-A. BÉTANT.**



**TOME SECOND.**



**Genève,**

**CHEZ M.-E. CAREY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,**  
**rue Verdaine, n° 285.**

\*\*\*\*\*

**1857**





# HISTOIRE D'HÉRODOTE.



## LIVRE QUATRIÈME.

### MELPOMÈNE.

APRÈS la prise de Babylone ; Darius s'en alla faire la guerre aux Scythes. Comme l'Asie était florissante en hommes et riche en revenus, il désira punir les Scythes d'avoir jadis envahi la Médie, vaincu en bataille ceux qui leur étaient opposés, et commis la première agression. En effet, comme je l'ai dit ci-dessus, la haute Asie avait été vingt-huit ans sous la domination des Scythes, qui y étaient entrés à la poursuite des Cimmériens, et avaient été l'empire aux Mèdes, auparavant maîtres de l'Asie. Lorsque, après un éloignement de vingt-huit années, les Scythes revinrent dans leur pays, ils se virent sur les bras une guerre non moindre que celle des Mè-

des : car ils trouvèrent une armée nombreuse qui leur venait au-devant. C'est que les femmes des Scythes, durant la longue absence de leurs maris, avaient vécu avec leurs esclaves. Or il faut savoir que les Scythes aveuglent tous leurs esclaves, pour les employer à traire le lait de leurs cavales, en quoi consiste leur boisson. Le lait tiré, ils le versent dans des vases de bois creux, rangent alentour les aveugles, et le leur font remuer. On lève le dessus du lait comme plus précieux; le dessous l'est moins. Voilà pourquoi les Scythes aveuglent tous ceux qu'ils prennent; car ce peuple est nomade, et non laboureur. De ces esclaves et des femmes scythes naquit une génération de jeunes gens, qui ayant connaissance de leur origine, s'opposèrent aux Scythes à leur retour de chez les Mèdes. Et d'abord ils tirèrent une large tranchée partant des monts de la Tauride et venant aboutir au lac Méotide, qui est très-grand. Ensuite ils allèrent attendre les Scythes, et leur disputèrent le passage. Après maints combats, où les Scythes ne purent avoir le dessus, un d'entre eux s'écria : Scythes, que faisons-nous ? En combattant nos esclaves, nous diminuons notre propre nombre, et en les tuant nous perdons de nos serviteurs. Laissons là, croyez-moi, les arcs et les lances; prenons chacun le fouet de notre cheval, et allons à eux en cet équipage. Tant qu'ils nous ont vu les armes à la main, ils se sont crus nos égaux; mais quand ils nous verront des fouets en guise d'ar-

mes, ils se ressouviendront qu'ils sont nos esclaves, et ne nous résisteront plus. — Ce conseil fut suivi; les esclaves étonnés prirent la fuite, sans songer à combattre. C'est ainsi que les Scythes rentrèrent dans leur pays, après avoir eu l'empire de l'Asie, et en avoir été chassés de rechef par les Mèdes; et c'est aussi pourquoi Darius, voulant les punir, rassembla contre eux une armée.

A ce que prétendent les Scythes, il n'y a pas de nation plus jeune que la leur. Un homme, disent-ils, vint le premier en cette contrée qui était déserte: Targitas était son nom. Ce Targitas (je ne crois pas cela, mais enfin ils le disent) avait pour père Jupiter, et pour mère la fille du fleuve Borysthène. Ainsi apparenté, ce Targitas eut trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs, et Colaxaïs, le plus jeune. Du temps qu'ils régnaient, il tomba du ciel en Scythie quatre objets d'or, savoir une charrue, un joug, une hache, et une coupe. Le premier qui les vit (c'était l'aîné) s'approcha pour les prendre; mais l'or, quand il y mit la main, brûlait. Après lui, le second s'avança; mais il lui en prit tout de même; l'or brûlant le repoussa. Mais lorsque survint le troisième, il cessa de brûler, et celui-ci l'emporta en son logis. A la vue de cette merveille, les frères aînés remirent toute la royauté à leur cadet. De Lipoxaïs descendent ceux des Scythes qu'on nomme Auchates, d'Arpoxaïs les Catiars et les Traspies, et du plus jeune ceux de la race royale ou Paralates. Tous ensemble

s'appellent Scolotes, surnom du roi; mais les Grecs les désignent sous le nom de Scythes. Voilà ce que les Scythes disent de leur origine. Depuis leur premier roi Targitas jusqu'à l'expédition de Darius contre eux, ils comptent mille ans d'intervalle, sans plus ni moins. Quant à cet or sacré, les rois le conservent avec un soin extrême; chaque année ils vont le voir, et font alors de grands sacrifices. Durant cette fête, si celui qui tient l'or sacré vient à s'endormir en plein air, les Scythes assurent qu'il ne passe pas l'année. Aussi lui donne-t-on l'espace de terre dont il peut faire le tour à cheval en un jour. Comme le pays est vaste, Colaxaïs en fit trois parts, une pour chacun de ses fils. La première, qui est aussi la plus grande, est celle où l'on conserve l'or. Pour ce qui est au-dessus de leur pays, vers le nord, ils disent qu'il n'est pas possible de voir plus loin ou de passer outre, à cause des plumes répandues; car la terre et l'air sont pleins de plumes, ce qui fait qu'on y voit pas.

Voilà ce que disent les Scythes sur eux-mêmes et sur le pays situé au-dessus du leur. Mais ceux des Grecs qui habitent le Pont disent qu'Hercule, chassant devant lui les bœufs de Géryon, arriva dans cette contrée qui était alors déserte, et que les Scythes occupent maintenant. Suivant eux, Géryon habitait au delà du Pont l'île que les Grecs appellent Érythie, et qui est près de Gades, hors des colonnes d'Hercule et à l'entrée de l'océan. A les

entendre, l'océan commence aux lieux où le soleil se lève, et il fait le tour de la terre; mais ils ne sauraient le prouver. Parti de ces contrées, Hercule, disent-ils, arriva dans le pays maintenant appelé Scythie, où, surpris par l'orage et les frimas, il s'enveloppa de sa peau de lion et s'endormit. Pendant ce temps ses juments qui paissaient dételées, disparurent par permission divine. A son réveil Hercule se mit à les chercher, alla et vint çà et là, et parvint finalement au canton dit Hylée (*des Forêts*). Là il trouva dans un antre une créature informe, moitié femme et moitié serpent, nommée Échidna (*Vipère*). A son aspect, Hercule étonné lui demanda si elle n'avait point vu ses juments égarées. Elle répondit que c'était elle qui les avait; mais elle refusa de les lui rendre, à moins qu'il ne voulût habiter quelque temps avec elle; Hercule y consentit à ce prix; mais par ses délais elle le retint le plus longtemps possible. A la fin, comme il voulait absolument partir, elle fut forcée de les lui rendre, et en le faisant elle lui dit: Voici tes juments que je t'ai conservées; en retour j'ai de toi trois enfants. Mais dis-moi, une fois grands, que faudra-t-il en faire? les établir en ce pays, dont je suis la maîtresse, ou bien les envoyer vers toi? — A cette question Hercule répondit: Quand ces enfants seront des hommes, fais ce que je vais te dire, et tu ne failliras pas. Celui d'entre eux que tu verras ainsi tendre cet arc et se serrer de

cette ceinture, établis-le dans ce pays, et renvoie celui qui n'en sera pas capable. Ainsi tu auras suivi mes ordres, et tu t'en trouveras bien. — Là-dessus il banda un de ses arcs, car jusqu'alors Hercule en portait deux; et après lui avoir montré la manière de se ceindre, il lui remit l'arc et la ceinture; celle-ci avait une coupe d'or pendue au bout du fermoir. Cela fait, il s'en alla. Mais elle, dès que ses fils furent grands, commença par leur donner des noms: elle appela l'un d'eux Agathyrse, le suivant Gélon, et le plus jeune Scythès; puis fidèle à l'ordre d'Hercule, elle fit ce qu'il lui avait enjoint. Deux d'entre eux, Agathyrse et Gélon, n'ayant pu atteindre le but proposé, s'en furent du pays, chassés par leur mère; mais le cadet, Scythès, réussit, et resta dans le pays. De ce Scythès viennent tous les rois qu'ont eus dès lors les Scythes, et de la coupe l'usage qu'ils conservent encore aujourd'hui de porter une coupe pendue à leur ceinture. Voilà tout ce que fit la mère pour Scythès, et tel est le récit des Grecs qui habitent le Pont.

Il est aussi une autre version que je vais dire, et à laquelle je me range plus volontiers. Les Scythes seraient un peuple nomade, qui habitait l'Asie, et qui pressé par les armes des Massagètes, passa le fleuve Araxe, et vint contre le pays des Cimmériens. En effet la Scythie actuelle était jadis occupée par les Cimmériens. Ceux-ci, à l'approche des Scythes, tinrent conseil sur la grande armée

qui s'avançait. Les avis se partagèrent, également prononcés, mais le meilleur était celui des rois. Le peuple ne voyait rien de mieux à faire que d'abandonner le pays pour ne point s'exposer contre un grand nombre. Les rois au contraire étaient pour qu'on se défendit contre les envahisseurs. Ni les uns ni les autres n'ayant voulu céder, le parti populaire résolut d'émigrer sans combattre, et de livrer la contrée à l'ennemi; tandis que les rois, calculant les biens dont ils avaient joui, et les maux auxquels ils pouvaient s'attendre en quittant leur patrie, préférèrent y périr plutôt que de partager la fuite du peuple. A la suite de ce débat, on se divisa en deux partis égaux en nombre, et qui en vinrent aux mains. Les rois et leurs adhérents tombèrent sous les coups du peuple, qui les enterra sur les rives du fleuve Tyras, où l'on voit encore leur tombeau; après quoi les Cimmériens émigrèrent; et les Scythes, qui survinrent, prirent le pays désert. Aujourd'hui encore on trouve en Scythie des murs et des villages cimmériens, un district nommé Cimmérie, et le bosphore dit cimmérien. Au surplus il est de fait que les Cimmériens voyant les Scythes passèrent en Asie, et fortifièrent la presqu'île où est bâtie la ville grecque de Sinope. Il est également certain qu'en les poursuivant les Scythes se trompèrent de route, et entrèrent sur les terres des Mèdes; car les Cimmériens avaient toujours tenu le bord de la mer, tandis que les

Scythes, qui les poursuivaient, prirent par le mont Caucase qu'ils laissèrent à main droite, jusqu'à ce que, tournant vers l'intérieur, ils entrèrent en Médie. C'est là une troisième version, sur laquelle d'ailleurs les Grecs et les Barbares sont d'accord.

De son côté Aristée de Proconèse, fils de Caystrobius et poète épique, raconte que, ravi par Phébus, il arriva chez les Issédons, au-dessus desquels habitent les Arimaspes, hommes qui n'ont qu'un œil; au-dessus encore, les Gryphons, gardiens de l'or; et par delà encore les Hyperboréens, qui confinent à la mer. Il ajoute qu'à l'exception des Hyperboréens, tous ces peuples, et les Arimaspes à leur tête, attaquent constamment leurs voisins; qu'ainsi furent chassés les Issédons par les Arimaspes, et les Scythes par les Issédons; qu'à leur tour les Cimmériens, pressés par les Scythes, quittèrent les bords de la mer méridionale où ils habitaient. Ainsi Aristée n'est pas non plus d'accord avec les Scythes en ce qui concerne cette contrée.

J'ai déjà dit quelle était la patrie de cet Aristée, l'auteur des vers; je vais maintenant rapporter ce que j'ai entendu raconter sur lui à Proconèse et à Cyzique. On dit qu'Aristée, qui ne le cédait pour la naissance à aucun autre citoyen, étant entré un jour dans un moulin à foulon, vint à y mourir. Le maître du moulin ayant fermé sa porte, alla en avertir les parents du défunt. Déjà cette nouvelle

faisait bruit dans la ville, lorsqu'elle fut démentie par un homme de Cyzique, venant d'Artacé, et qui soutint avoir rencontré Aristée sur le chemin de Cyzique et lui avoir parlé. Malgré cette assertion, les parents du mort ne laissèrent pas de se rendre au moulin avec tout ce qui était nécessaire pour l'enlèvement du cadavre; mais la porte ouverte, on ne vit Aristée ni vivant ni mort. Sept ans après il reparut à Proconèse, et y fit ces vers que les Grecs d'aujourd'hui appellent Arimaspies; après quoi il disparut de nouveau. Voilà ce qu'on raconte dans ces villes. J'ai encore oui dire qu'Aristée se fit voir chez les Métapontins d'Italie, 340 ans après sa seconde disparition, d'après ce que j'ai trouvé en comparant le récit des habitants de cette ville avec celui des Proconésiens. Ceux de Métaponte assurent qu'Aristée se montra dans leur pays, et leur ordonna d'ériger un autel à Apollon, et tout auprès une statue sous le nom d'Aristée de Proconèse; attendu, leur dit-il, que leur ville était la seule d'Italie qu'eût visitée Apollon; et que lui, maintenant Aristée, suivait alors le dieu sous la forme d'un corbeau. Après ces paroles, il disparut; et eux envoyèrent à Delphes demander au dieu ce que c'était que ce spectre; la pythie leur répondit qu'il fallait obéir au spectre, et que bien leur en prendrait. En conséquence ils exécutèrent ce qu'il leur avait prescrit, et aujourd'hui l'on voit sur la place publique de Métaponte l'image d'Aristée à

côté de la statue d'Apollon, avec des lauriers alentour. Mais en voilà assez sur Aristée.

Passé la terre dont j'ai commencé à parler, nul ne sait positivement ce qu'il y a; je n'ai trouvé personne qui pût m'en parler avec connaissance de cause. Aristée lui-même, que je viens de citer, ne dit pas être allé plus avant que chez les Issédons, et ne parle de ce qui est au delà que d'après ce qu'il leur a entendu dire. Je me contenterai donc de rapporter les indications les plus exactes qu'il m'a été possible de rassembler. A partir du marché des Borysthénites, point central de toute la côte maritime de la Scythie, les premiers qu'on rencontre sont les Callipides, peuple scytho-grec. Au delà est une autre nation, nommée les Alazons. Ceux-ci, aussi bien que les Callipides, ont en général les mêmes coutumes que les Scythes; en particulier ils sèment du blé pour leur nourriture, ainsi qu'ognons, aulx, lentilles, et millet. Après les Alazons viennent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé non pour se nourrir, mais pour vendre. Plus loin encore habitent les Nèvres; mais au nord de leur pays, il n'y a plus, à notre connaissance, qu'un désert. Tels sont les peuples qui habitent le long de l'Hypanis à l'occident du Borysthène. Passé ce dernier fleuve et à partir de la mer, on trouve d'abord l'Hylée, et plus avant les Scythes agricoles, appelés Borysthénites par les Grecs de la bouche de l'Hypanis, mais qui se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites.

De ces Scythes agricoles, les uns habitent au levant l'espace de trois journées de marche, jusqu'au fleuve Panticapès, les autres au nord l'espace de onze jours de navigation en remontant le Borysthène. Plus loin est un pays en grande partie désert, et derrière lequel habitent les Androphages, nation à part, et qui n'a rien de commun avec les Scythes. Enfin un véritable désert, où il n'y a plus, que je sache, aucune race d'hommes. A l'orient des Scythes agricoles, et quand on a passé le fleuve Panticapès, on entre chez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. C'est un pays tout dégarni d'arbres, à l'exception de l'Hylée. Ces nomades occupent un espace de quatorze jours de marche vers le levant, et qui confine à un fleuve nommé Gerre. Passé le Gerre, on trouve ce qu'on appelle les Scythes royaux, qui sont les plus braves et les plus nombreux, et regardent les autres Scythes comme leurs esclaves. Du côté du midi, ils confinent à la Tauride; du côté du levant à la tranchée que creusèrent les enfants des aveugles, et à Cremnes, marché du lac Méotide; ils s'étendent aussi vers le Tanais. Au delà et au nord des Scythes royaux, habitent les Mélanchlènes, nation différente et qui n'est point scythe. Enfin par delà les Mélanchlènes, des lacs et des solitudes, pour autant que nous connaissons.

Passé le fleuve Tanais, ce n'est plus la Scythie; la première région qu'on rencontre est celle des

Sarmates, lesquels commençant au fond du lac Méotide, occupent du côté du nord, dans l'espace de quinze jours, un pays tout dégarni d'arbres fruitiers et sauvages. Au-dessus de ceux-ci habitent, dans la seconde région, les Budins, dont le pays est tout couvert de forêts. Au-dessus des Budins, vers le septentrion, est d'abord un désert de sept journées de marche, et après ce désert, en tirant vers l'orient, on trouve les Thyssagètes, nation grande et à part, qui vit de chasse. Immédiatement après et dans la même contrée, viennent les Jurques, qui vivent aussi de chasse, voici comment. Le chasseur se met à l'affût en montant sur un arbre (tout le pays en est couvert); chacun a près de soi un cheval dressé à se tenir couché à plat ventre, et de plus un chien. Lorsque du haut de son arbre le chasseur a découvert la bête, et décoché sa flèche, il monte à cheval pour courir après, et le chien suit la piste. Au-dessus de ces peuples, en continuant à tirer vers l'orient, on trouve d'autres Scythes, qui se sont rebellés contre les Scythes royaux, et sont ainsi arrivés en ce lieu. Jusque-là tous les pays que j'ai cités sont en plaine et d'un sol fertile; mais plus loin c'est un terrain âpre et raboteux. Après avoir marché longtemps à travers ce sol inégal, on arrive au pied de hautes montagnes, chez des peuples qui, dit-on, hommes et femmes, ont la tête chauve dès leur naissance, nez aplati, et long menton. Ils portent l'habit scythique,

mais ils ont une langue à eux, et tirent leur nourriture des arbres; l'arbre qui la leur fournit s'appelle *pontique*, et peut avoir la taille du figuier; il porte un fruit qui ressemble à la fève, mais qui a un noyau. Quand ce fruit est mûr, ils le pressent dans des linges, et en expriment un suc épais et noir, nommé *aschy*, qu'ils sucent et boivent mêlé avec du lait. Le marc leur sert à faire des gâteaux qu'ils mangent aussi; car ils n'ont guère de bétail, vu la rareté des pâturages. Chacun d'eux se loge sous un arbre, sur lequel il étend pour l'hiver un épais feutre blanc; mais il l'ôte pour l'été. Personne ne fait de mal à ce peuple; car on le tient pour sacré. Ils ne possèdent aucune arme pour la guerre; ce sont eux qui arrangent les différends de leurs voisins; et si quelqu'un se réfugie chez eux, il est à l'abri de toute atteinte. Leur nom est Argippéens.

Jusqu'à ces chauves et en deçà, la contrée est suffisamment connue, car elle est visitée par les Scythes, dont il est aisé de tirer des renseignements, et par les Grecs du marché du Borysthène et des autres marchés du Pont. Ceux des Scythes qui s'y rendent, négocient avec eux par le moyen de sept interprètes et de sept langues différentes. Ainsi jusque-là tout est connu; mais passé les chauves il n'y a plus rien à dire de certain. Le chemin est coupé par de hautes et impraticables montagnes, que personne ne franchit. Ces chauves prétendent, ce qui me paraît incroyable, que ces montagnes

sont habitées par des hommes à pieds de chèvre, et que par delà sont d'autres hommes qui dorment six mois durant; mais je n'ai garde de l'admettre. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'orient des chauves habitent les Issédons; mais pour ce qui est au delà vers le nord, nul n'en sait rien, ni des chauves ni des Issédons, si ce n'est par ouï-dire. Voici du reste ce qu'on rapporte des coutumes des Issédons. Quand le père d'un homme vient à mourir, tous ses parents amènent des brebis, qu'ils immolent et coupent par morceaux; puis ils coupent tout de même le père de celui qui les reçoit, mêlent ensemble toutes ces chairs, et en font un festin. Ils ne réservent que la tête; après l'avoir épilée, nettoyée, dorée, ils s'en font une idole, et lui offrent de grands sacrifices tous les ans. Le fils rend ces honneurs au père, comme chez nous on célèbre les anniversaires funèbres. Au demeurant ces peuples sont aussi réputés justes. Chez eux les femmes partagent avec les hommes l'autorité. Voilà tout ce qu'on sait sur ces contrées.

Au delà, si l'on en croit les Issédons, se trouvent les hommes qui n'ont qu'un œil, et les Gryphons gardiens de l'or. C'est d'eux que les Scythes tiennent cette fable, qu'ils nous ont fait croire à nous autres Grecs; aussi le nom d'Arimaspes, que nous donnons à ces hommes, vient-il des Scythes: *arima* dans leur langue veut dire un, et *spou* l'œil.

L'hiver est rude en ces contrées: durant huit mois

de l'année il fait un froid insupportable, à tel point que si vous versez de l'eau sur la terre, vous ne ferez point de boue, mais oui bien si vous allumez du feu. La mer gèle, ainsi que tout le Bosphore cimmérien. Alors les Scythes d'en deçà de la tranchée passent sur la glace avec leurs armes et leurs chariots, pour aller de l'autre côté chez les Sindes. Il y a donc huit mois d'hiver, et pendant les quatre autres il fait encore froid. Cet hiver ne ressemble en rien à celui des autres contrées; quand c'est ailleurs la saison des pluies, là il ne pleut presque pas, tandis qu'en été il y pleut sans relâche. De même il ne tonne point au temps qu'il tonne dans les autres pays; l'été il fait des tonnerres épouvantables, et l'hiver s'il vient à tonner, on crie au prodige, et pareillement, s'il arrive un tremblement de terre, été ou hiver. Les chevaux supportent la rigueur d'un pareil climat; mais non les mulets ni les ânes. Ailleurs au contraire les chevaux se morfondent par la gelée, au lieu que les ânes et les mulets y résistent. J'imagine que le froid est aussi cause que les bœufs n'ont pas de cornes en ce pays; à l'appui de mon sentiment vient ce vers d'Homère dans l'Odysée: *Et la Libye où de bonne heure les agneaux sont cornus*; bien dit, car dans les pays chauds les cornes poussent vite, tandis qu'aux pays très-froids les bestiaux n'en ont point du tout, ou du moins elles ont peine à croître. Voilà ce qui arrive en ces pays. Une

chose qui m'étonne (il faut me passer les digressions qu'exige mon récit), c'est qu'en toute l'Elide il ne peut naître de mulets, bien que ce lieu ne soit pas froid, et qu'il n'en paraisse aucune autre cause. Au dire des Éléens eux-mêmes, c'est une malédiction qui s'oppose à ce qu'il leur naisse des mulets. Aussi dès qu'approche la saison où les juments doivent porter, on les mène dans les cantons voisins, et lorsqu'elles sont pleines, on les fait revenir. Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est rempli, en sorte qu'on ne peut voir devant soi ni passer outre, voici quelle est ma façon de penser. Au delà de ces pays il neige sans cesse, moins pourtant l'été que l'hiver, comme cela doit être; or ceux qui ont vu de près tomber une neige épaisse, conviendront avec moi que les flocons ressemblent à des plumes. De plus la partie septentrionale de ce continent est inhabitable, vu la rigueur de l'hiver. Je crois donc qu'en disant cela, les Scythes et nations voisines assimilent la neige à des plumes. J'ai dit tout ce qu'on rapporte sur ces régions lointaines.

Pour les Hyperboréens, ni les Scythes ni aucun des peuples de ces contrées n'en parlent, excepté peut-être les Issédons. Encore m'est-il avis qu'ils n'en parlent pas davantage; autrement les Scythes seraient d'accord avec eux sur ce point, comme sur les Arimaspes. Hésiode fait mention des Hyperboréens; Homère aussi dans les Épigones, si toutefois ce poëme est de lui. Mais ceux de Délos ont

beaucoup plus de choses à conter sur ce peuple. A les entendre, les Hyperboréens leur envoient des offrandes liées dans de la paille de froment; ces offrandes passent d'abord chez les Scythes, puis de l'un à l'autre chez les peuples voisins, allant toujours vers le couchant jusqu'à l'Adriatique, d'où on les expédie vers le midi. Les Dodonéens sont les premiers Grecs qui les reçoivent. De chez eux ces offrandes descendent au golfe Maliaque, passent en Eubée, et sont portées de ville en ville à Carystos; puis laissant de côté Andros, elles sont transportées par les Carystiens à Ténos, et par les Téliens à Délos. C'est ainsi que ces offrandes parviennent à leur destination. D'abord les Hyperboréens en avaient chargé deux jeunes filles, que les Déliens appellent Hypéroque et Laodice, accompagnées pour leur sûreté par cinq de leurs concitoyens, qui leur servaient d'escorte, et qui maintenant, sous le nom de Perphères, sont en grand honneur à Délos. Mais les Hyperboréens ne voyant revenir personne, appréhendèrent qu'il ne leur en prit toujours autant; ainsi donc ils portèrent à la frontière les offrandes liées dans de la paille de froment, et sommèrent les voisins de les faire passer de proche en proche; au moyen de quoi, disent ceux de Délos, elles parvinrent chez eux. Je sais bien qu'ils font une chose qui a trait à cette aventure : lorsque les femmes de Thrace et de Péonie viennent sacrifier à Diane la royale, elles

n'immolent pas les victimes sans paille de froment. En l'honneur de ces vierges hyperboréennes mortes à Délos, les filles et les garçons de cette île coupent leur chevelure; les jeunes filles avant leurs noces roulent sur un fuseau une boucle de leurs cheveux, qu'elles déposent sur le sépulcre (ce sépulcre est dans l'intérieur du temple de Diane, à main gauche en entrant; au-dessus est un laurier); les garçons roulent de leurs cheveux autour d'une herbe, et les déposent également sur le sépulcre. Tels sont les honneurs qu'elles reçoivent des habitants de Délos. Les mêmes racontent qu'Opis et Argé, deux jeunes Hyperboréennes, firent le même voyage, et arrivèrent à Délos, plus anciennement encore qu'Hypéroque et Laodice. Elles venaient acquitter un vœu fait à Ilithye pour une heureuse délivrance. Opis et Argé arrivèrent, dit-on, avec les divinités mêmes; aussi leur rend-on des honneurs particuliers. Les femmes quêtent en leur nom, et en chantant l'hymne d'Olen le Lycien. Cet Olen est aussi l'auteur des autres hymnes anciens qui sont chantés à Délos. Delà cet usage a passé chez les insulaires et les Ioniens; on y fait également des quêtes en chantant Opis et Argé. Dans le sacrifice, quand on a brûlé sur l'autel les cuisses des victimes, on en prend la cendre, qu'on répand sur la tombe d'Opis et d'Argé. Cette tombe est derrière le temple de Diane, au levant, tout près du cénacle des Céens. Voilà tout ce que j'avais à

dire sur les Hyperboréens ; car je ne parle pas de cet Abaris l'Hyperboréen, qu'on dit avoir fait le tour du monde en portant sa flèche et sans rien manger. Au surplus s'il existe des Hyperboréens (*peuples ultraseptentrionaux*), il doit exister aussi des Hypernotiens (*ultraméridionaux*). Je ris en voyant ceux qui tracent le contour de la terre, nombreux qu'ils sont déjà, mais sans nulle intelligence qui les guide. Ils marquent un océan qui coule tout autour de la terre, et représentent celle-ci ronde et comme faite au tour ; enfin ils font l'Asie égale à l'Europe. Je vais en peu de mots montrer la grandeur et la nature de ces deux contrées.

Le pays qu'habitent les Perses va jusqu'à la mer australe, autrement dite Érythrée. Au-dessus des Perses, vers le septentrion, sont les Mèdes, au-dessus des Mèdes les Saspies, et au-dessus des Saspies les Colques ; ceux-ci vont jusqu'à la mer boréale, où le fleuve Phase a son embouchure. Ces quatre nations occupent tout l'intervalle d'une mer à l'autre. Delà en tirant vers le couchant sont deux côtes opposées, et dont voici la description. La première, dans sa partie septentrionale, commence au Phase, et longe la mer du Pont et de l'Hellespont, jusqu'au Sigée de la Troade ; dans sa partie méridionale, elle part du golfe Myriandrique, voisin de la Phénicie, et s'étend le long de la mer jusqu'au promontoire Triopium. Ce pays

de côtes est habité par trente peuples. La seconde côte commence au pays des Perses, et longe la mer Érythrée. C'est la Perse, après laquelle vient l'Asyrie, puis l'Arabie. Celle-ci se termine au golfe arabe, où Darius fit conduire le canal tiré du Nil. Quand je dis qu'elle se termine, j'entends non pas en réalité, mais selon l'opinion commune. Depuis la Perse jusqu'à la Phénicie, ce sont de vastes plaines; mais depuis la Phénicie, cette côte borde notre mer, le long de la Syrie, de la Palestine, et de l'Égypte, où elle prend fin. En tout cet espace il n'y a que trois nations. Telle est, à partir de la Perse, l'étendue de l'Asie vers le couchant. Audessus des Perses, des Mèdes, des Saspises, et des Colques, du côté de l'aurore et du soleil levant, l'Asie est bornée au midi par la mer Érythrée, au nord par la mer Caspienne et par le fleuve Araxe qui coule vers l'orient. Jusqu'à l'Inde, l'Asie est habitée; mais au delà, en allant vers l'orient, c'est un désert dont on ne sait pas la moindre chose. Telle est l'Asie, et telle en est l'extension.

La Libye appartient à la seconde des deux côtes, car elle fait suite à l'Égypte. Dans celle-ci la côte est très-étroite; car de notre mer à la mer Érythrée il n'y a pas plus de 100,000 brasses, c'est-à-dire mille stades. Mais passé cette langue de terre, le pays va en s'élargissant beaucoup; c'est ce qu'on appelle la Libye. Je m'étonne qu'on ait voulu distinguer et limiter la Libye, l'Asie et l'Europe, car il

y a entre elles des inégalités qui ne sont pas légères. En longueur l'Europe surpasse les deux autres réunies; mais en largeur elle ne peut pas même entrer en comparaison. La Libye est tout entourée d'eau, sauf du côté de l'Asie. Le premier qui, à notre connaissance, ait démontré ce fait, est Nécros roi des Égyptiens. Lorsqu'il eut cessé de creuser le canal qui du Nil devait aller au golfe arabe, il envoya des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre de revenir en Égypte par les colonnes d'Hercule et la mer septentrionale. Ces Phéniciens étant donc partis de la mer Érythrée, naviguèrent sur la mer australe. Quand l'automne arrivait, ils abordaient au premier endroit de la Libye, ensemençaient la terre, et attendaient la moisson; puis la récolte faite, ils remettaient en mer. De cette façon ils passèrent deux années; la troisième ils franchirent les colonnes d'Hercule, et arrivèrent en Égypte. A leur retour ils racontèrent une chose que je ne saurais croire, mais que peut-être quelque autre croira: c'est qu'en tournant la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ainsi ce pays fut reconnu pour la première fois; il le fut une seconde par les Carthaginois, du moins à ce qu'ils disent. Pour Sataspes fils de Téaspis, l'Achéménide, il ne fit pas le tour de la Libye, quoiqu'il fût envoyé pour cela. Effrayé de la longueur de la route et de la solitude, il revint en arrière, sans avoir exécuté le travail que sa mère

lui avait imposé. Il avait outragé une fille de Zopyre fils de Mégabyse, et allait en conséquence être empalé par ordre de Xerxès; lorsque la mère de Sataspe, qui était sœur de Darius, obtint sa grâce, en disant qu'elle lui ferait subir un châtiement plus grand encore, qui serait de faire tout le tour de la Libye en revenant par le golfe arabe. A cette condition Xerxès consentit. Sataspe alla donc en Égypte, prit un vaisseau et des matelots de ce pays, et fit voile par les colonnes d'Hercule. Il les traversa, doubla le cap de la Libye appelé Soloïs, et gouverna toujours au midi; mais après avoir tenu la mer pendant des mois, sans voir aucun terme, il rebroussa chemin, et revint en Égypte. De retour vers le roi Xerxès, il lui dit que, sur le plus lointain rivage qu'il avait côtoyé, il avait vu de petits hommes, vêtus de feuilles de palmier, lesquels, toutes les fois que le vaisseau s'était approché de terre, s'étaient enfuis vers les montagnes, en abandonnant leurs villes; qu'eux-mêmes y étaient entrés, mais sans faire aucun dégât, et se contentant de prendre quelque bétail. Ce qui les avait empêchés d'achever le tour de la Libye, c'était, dit-il, que le vaisseau n'avait pu aller plus avant, et s'était arrêté court. Mais Xerxès n'admit pas cette excuse, et comme Sataspe n'avait pas exécuté la condition proposée, il le fit empaler, en punition de son ancienne offense. Un eunuque de ce Sataspe, à la

première nouvelle de la mort de son maître, s'enfuit à Samos avec de grandes richesses, qui lui furent retenues par un Samien. Je sais le nom de ce dernier, mais je l'oublie à dessein.

La plus grande partie de l'Asie fut reconnue par Darius. Voulant savoir en quel lieu se décharge l'Indus, le second fleuve après le Nil qui présente des crocodiles, il envoya sur des vaisseaux des hommes qu'il croyait devoir lui dire la vérité, entre autres Scylax de Caryande. Ceux-ci, partant de la ville de Caspatyre et de la Pactyque, descendirent le fleuve vers l'aurore et le soleil levant, jusqu'à la mer. Delà prenant leur route vers le couchant, ils arrivèrent le trentième mois au même endroit d'où le roi d'Égypte avait fait partir les Phéniciens, que j'ai dit ci-dessus avoir fait le tour de la Libye. A la suite de ce voyage, Darius subjuga les Indiens, et usa de cette mer. Ainsi, à l'exception de la partie orientale, il fut trouvé que l'Asie est faite comme la Libye.

Quant à l'Europe, il n'a été reconnu par personne encore, ni au levant ni au septentrion, si elle est entourée d'eau; en longueur on sait qu'elle surpasse les deux autres parties de la terre. Pour moi, je ne puis concevoir comment il se fait que la terre, qui est une, ait reçu trois noms divers, dont chacun est un nom de femme; ni pourquoi on a pris pour lignes de démarcation le Nil fleuve d'Égypte, le Phase de Colchide, ou selon d'autres le Tanais

fleuve des Méotes et les villages cimmériens. J'ignore même qui sont ceux qui ont fait ce partage, et d'où ils ont tiré ces différents noms. Les Grecs disent communément que la Libye doit le sien à une femme indigène, et l'Asie à la femme de Prométhée; mais les Lydiens revendiquent cette dernière dénomination, et prétendent que l'Asie fut ainsi appelée, non point d'Asia femme de Prométhée, mais d'Asiès, fils de Cotys et petit-fils de Manès, duquel une tribu de Sardes s'intitule encore Asias. Ainsi donc nul ne sait si l'Europe est entourée d'eau, ni d'où la terre a pris ces noms qu'elle porte, ni enfin qui les lui a donnés. A moins que nous ne disions qu'Europe la Tyrienne a donné son nom au pays qui auparavant n'en avait point, comme les autres. Cependant il est de fait que cette femme était d'Asie, et qu'elle vint, non dans la contrée que les Grecs appellent Europe, mais seulement de Phénicie en Crète, et delà en Lycie. Mais en voilà assez sur ce chapitre; nous nous en tiendrons à l'usage reçu.

Le Pont-Euxin, où Darius s'en allait faire la guerre, est de tous les pays, celui qui, à part les Scythes, présente les peuples les plus ignorants. En effet parmi les nations d'en deçà du Pont, nous n'en pouvons citer aucune pour ses lumières, ni seulement d'homme instruit, hormis la nation scythique et Anacharsis. Les Scythes sont, à notre connaissance, ceux qui ont trouvé la chose hu-

maine la plus essentielle, quoique pour le reste je ne sois pas leur admirateur. Cette chose si essentielle, c'est que nul ennemi venant contre eux ne leur peut échapper, tandis que, s'ils ne veulent pas qu'on les trouve, il n'y a pas moyen de les atteindre. Ne bâtissant ni villes ni murailles, ayant des maisons portatives, étant tous archers à cheval, vivant de bétail et non de labourage, ayant enfin leurs habitations sur des chariots, comment ne seraient-ils pas invincibles et comme introuvables? D'ailleurs le pays se prête à ce genre de vie, et les fleuves les secondent. La terre est unie, herbeuse, et bien arrosée; elle est entrecoupée de fleuves guère moins nombreux que les canaux d'Égypte. J'en veux nommer les plus célèbres, ceux qui sont navigables au-dessus de la mer. Ce sont l'Ister aux cinq bouches, le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapès, l'Hypacyris, le Gerre, et le Tanais. Je décrirai le cours de chacun d'eux.

L'Ister (*Danube*), qui est le plus grand des fleuves à nous connus, coule toujours égal à lui-même, été et hiver. C'est le premier qui coule en Scythie du côté du couchant. Il est grossi par plusieurs rivières, dont les cinq plus considérables traversent la Scythie: une qui est appelée Porata par les Scythes, et Pyrétos par les Grecs, ensuite le Tiarante, l'Arare, le Naparis, et l'Ordesse. La première de ces rivières est grande, coule au levant, et confond ses eaux avec l'Ister; la seconde,

le Tiarante, est plus petite; l'Arare, le Naparis, et l'Ordesse coulent entre ces deux rivières, et se jettent dans l'Ister. Telles sont les rivières nées en Scythie qui grossissent ce fleuve. Du pays des Agathyrses vient le Maris, qui se mêle à l'Ister. Des sommets de l'Hémus trois autres grandes rivières coulant vers le septentrion s'y jettent aussi; ce sont l'Atlas, l'Avras, et la Tibise. A travers la Thrace et le pays des Thraces Crobysiens, coulent l'Athrys, le Noès, et l'Artanès, qui se jettent pareillement dans l'Ister. De la Péonie et du mont Rhodope sort le Scios qui coupe l'Hémus par le milieu, et se jette encore dans l'Ister. De l'Illyrie coule au septentrion l'Angre, qui se décharge dans la plaine Triballique et dans une autre grande rivière, le Bronge, et celle-ci dans l'Ister, qui les reçoit ainsi toutes deux. Enfin du pays qui est au-dessus de l'Ombrie, sortent le Carpis et l'Alpis, qui coulent au septentrion, et se jettent encore dans l'Ister. En effet ce fleuve traverse toute l'Europe, et entre obliquement en Scythie, après avoir commencé chez les Celtes, dernière nation qui, si l'on excepte les Cynètes, habite l'occident de l'Europe. Grossi de toutes les rivières que je viens de citer et de beaucoup d'autres encore, l'Ister devient le plus grand de tous les fleuves. En effet, à ne comparer que les eaux appartenant à l'un et à l'autre, le Nil l'emporte par la quantité, car il ne reçoit ni rivière ni source qui l'augmente; mais d'un autre

côté l'Ister coule toujours égal l'été comme l'hiver, ce dont voici, selon moi, la raison. En hiver il a sa grandeur ordinaire, et ne s'enfle que peu, car en cette terre il ne pleut presque pas l'hiver, il ne fait que de la neige. En été la neige tombée pendant l'hiver, et qui est immense, fond de toute part, et va joindre l'Ister, accru d'ailleurs par les pluies nombreuses et violentes qu'il fait en cette saison; car le soleil attirant alors beaucoup plus d'eau multiplie les affluents du fleuve; cela établit une sorte d'équilibre, au moyen de quoi l'Ister paraît toujours égal.

Le premier des fleuves de la Scythie est donc l'Ister; après lui, le Tyras (*Dniester*). Il part du septentrion, et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Névrède. A son embouchure habitent des Grecs nommés Tyrites. Le troisième fleuve, l'Hypanis (*Boq*), a sa source en Scythie, dans un grand lac autour duquel vivent des chevaux sauvages blancs. Ce lac s'appelle à juste titre la Mère de l'Hypanis. Sorti delà, ce fleuve coule peu profond et encore doux; mais ensuite, à quatre journées de navigation au-dessus de son embouchure, il devient fort amer. C'est qu'il s'y jette une source amère, et tellement amère que, toute petite qu'elle est, elle altère l'Hypanis, fleuve d'une grandeur peu commune. Cette source est sur les confins des Scythes agricoles et des Alazons. Le nom de la source et de l'endroit d'où elle sort est en scythe

*Exampée*, ce qui en grec veut dire Voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis rapprochent leurs bords chez les Alazons; mais plus loin ils divergent, et leur intervalle s'élargit.

Le quatrième fleuve est le Borysthène (*Dnieper*). C'est le plus grand de tous les précédents, après l'Ister, et celui qui, à mon avis, offre le plus d'avantages, non-seulement des fleuves de la Scythie, mais encore de tous les autres, à l'exception du Nil, auquel nul fleuve n'est comparable; mais après lui, le Borysthène l'emporte sur tous. Il fournit les pâturages les plus beaux et les plus salutaires aux bestiaux, des poissons exquis et en abondance, enfin une eau excellente à boire. Il coule limpide à côté d'autres fleuves bourbeux. Les semences viennent très-bien sur ses rives, et une herbe épaisse croît là où l'on n'a rien semé. A son embouchure se forme naturellement du sel en quantité prodigieuse. Enfin il donne pour la saumure d'énormes poissons sans arêtes, appelés *antacées*, et beaucoup d'autres choses admirables. Jusqu'à un endroit nommé Gerre, qui est situé à quarante jours de navigation au nord, son cours est connu; mais plus haut, quelles sont les contrées qu'il traverse, c'est ce que personne ne peut dire. Il paraît qu'il traverse un désert jusqu'au pays des Scythes agricoles, qui occupent sur ses bords l'espace de dix jours de navigation. C'est après le Nil le seul fleuve dont je ne puisse indiquer les sources, et, je pense,

aucun des Grecs n'en sait plus que moi. Arrivé près de la mer, le Borysthène se mêle avec l'Hypanis, et se jette avec lui dans le même marais. La langue de terre qui sépare ces deux fleuves forme une pointe appelée le cap d'Hippolaüs. Là s'élève un temple de Cybèle, et plus loin habitent les Borysthénites, à l'embouchure de l'Hypanis. Voilà ce que j'avais à dire sur ces fleuves.

Après eux vient un cinquième fleuve, nommé Panticapès, qui dérive du septentrion et d'un lac. Entre ce fleuve et le Borysthène vivent les Scythes agricoles. Il débouche dans l'Hylée, au sortir de laquelle il se mêle avec le Borysthène. Le sixième est le fleuve Hypacyris, qui prend sa source dans un lac, coule à travers les Scythes nomades, et va se décharger près de la ville de Garcinite, laissant à droite l'Hylée et ce qu'on appelle la Course d'Achille. Le septième est le fleuve Gerre, qui se sépare du Borysthène au point jusqu'où ce dernier est connu. Son nom de Gerre lui est commun avec l'endroit où s'opère la séparation. Son cours sert de limite au territoire des Scythes nomades et à celui des Scythes royaux. Il se jette dans l'Hypacyris. Le huitième est le fleuve Tanaïs (*Don*); il prend sa source tout en haut dans un grand lac, et se jette dans un autre lac encore plus grand et nommé Méotide (*Mer d'Azof*), qui sépare les Scythes royaux des Sarmates. Au Tanaïs se joint un autre fleuve, nommé Hyrgis. Ainsi le pays des Scythes

est pourvu de fleuves considérables. L'herbe qui croît en Scythie a, plus que toute autre herbe que je sache, la vertu de donner de la bile aux bestiaux. Il suffit de les ouvrir pour s'en convaincre.

Tels sont les principaux avantages du pays des Scythes. Il me reste à dire quelles sont les coutumes établies parmi eux. Les seules divinités qu'ils adorent sont Vesta surtout, Jupiter et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; ensuite Apollon, Vénus céleste, Hercule, et Mars. Ce sont là les divinités de tous les Scythes; mais les Scythes dits royaux sacrifient en outre à Neptune. En langue scythe Vesta s'appelle *Tabiti*, Jupiter *Papéos* (père), très-justement à mon avis, la Terre *Apia*, Apollon *Ëtotsyre*, Vénus céleste *Artimpasa*, et Neptune *Thamimasadas*. Ils ne font pas d'idoles, d'autels, ni de temples, excepté à Mars, pour qui seul c'est l'usage. Leur manière de sacrifier est pour tous la même; la voici. La victime est debout, les pieds de devant garrottés; le sacrifiant se tient derrière la bête, tire le bout du lien, et la jette à bas. Pendant qu'elle tombe, il invoque le dieu auquel il sacrifie; ensuite il passe un nœud-coulant autour du cou de l'animal, y insère un bâton, et le fait tourner jusqu'à ce qu'il l'étrangle; mais sans allumer de feu, sans lever les prémices, sans faire des libations. La victime ainsi étranglée, il l'écorche, et s'occupe de la faire cuire. Or comme en Scythie rien n'est plus rare que le bois, on a recours à un

expédient pour la cuisson des viandes. Les victimes écorchées, ils les désossent; et mettent la chair dans des bassins de leur façon (ces bassins ressemblent tout à fait aux cratères lesbiens, si ce n'est qu'ils sont beaucoup plus grands), et la cuisent en brûlant dessous les os des victimes. S'il ne se trouve pas de bassin à leur portée, ils mettent toutes les chairs dans le ventre de la victime elle-même, y mêlent de l'eau, et brûlent les os dessous. Ceux-ci brûlent fort bien, et les ventres tiennent aisément les chairs désossées. Ainsi un bœuf se cuit lui-même, et les autres victimes pareillement. Quand les chairs sont cuites, alors le sacrifiant lève les prémices, et les jette devant lui. Ils immolent toutes sortes de bêtes, mais particulièrement des chevaux.

Aux autres dieux c'est ainsi qu'ils sacrifient; mais à Mars c'est autrement. En chaque province, sur la place commune, s'élève un temple de Mars, consistant en un tas de fagots de ramilles, d'environ trois stades en long et en large, mais pas si haut. Le dessus est une plate-forme carrée. Trois des faces sont verticales, mais la quatrième est faite en sorte qu'on puisse y monter. Chaque année on met sur ce tas cent cinquante charretées de fagots; car il s'affaisse toujours un peu par les orages. Au sommet est planté un ancien cimenterre de fer, qui est le simulacre de Mars. Ils font à ce cimenterre des sacrifices annuels de brebis et de

chevaux, même en plus grand nombre qu'aux autres dieux. Autant d'ennemis qu'ils prennent, sur cent ils en immolent un, non pas de la même manière que les bestiaux, mais d'une autre. Ils répandent du vin sur la tête de ces victimes, et les égorgent dans un grand vase, qu'ils portent ensuite sur le tas de fagots, afin d'arroser de ce sang le cimetière. Voilà ce qu'ils font sur le haut du temple; voici maintenant ce qu'ils font en bas. Tous ceux qu'ils ont égorgés, ils leur coupent l'épaule et la main droite, qu'ils lancent en l'air; et les cérémonies achevées, ils se retirent. La main reste là où elle est tombée, et le corps d'un autre côté. Tels sont les sacrifices usités parmi les Scythes. Jamais ils n'y emploient les pourceaux; ils ne veulent pas même en nourrir dans le pays.

Pour ce qui tient à la guerre, voici quelles sont leurs institutions. Le premier homme que renverse un Scythe, il en boit le sang, et tous ceux qu'il tue dans le combat, il apporte leurs têtes au roi. Dès qu'il en a apporté une, il a droit au partage du butin; autrement, non. Cette tête, il l'écorche de la manière suivante. Il coupe la peau en cercle autour des oreilles, la prend, et la secoue de la tête; puis il la racle avec une côte de bœuf, et après l'avoir assouplie en la frottant dans ses mains, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride de son cheval, et en tire vanité; car celui qui a le plus de ces sortes de serviettes passe pour le plus

brave. Plusieurs aussi prennent les mains de leurs ennemis morts, les écorchent en laissant les ongles, et s'en font des couvercles de carquois. La peau de l'homme est épaisse, et plus luisante qu'aucune autre à raison de sa blancheur. Plusieurs enfin écorchent des hommes tout entiers, étendent la peau sur du bois, et la promènent sur des chevaux. Telles sont leurs coutumes. Quant aux têtes elles-mêmes, non pas de tous, mais de leurs plus grands ennemis, voici ce qu'ils en font. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils, et le vident; les pauvres se contentent de le couvrir par dehors d'un morceau de cuir; les riches dorent en outre le dedans, et les uns et les autres s'en servent en guise de coupes à boire. Ils en usent de même pour ceux de leurs parents avec qui ils ont eu querelle, et qui leur ont été livrés par un arrêt du roi. Quand il leur vient pour hôtes des gens de marque, ils portent ces crânes à la ronde, et racontent comment ceux à qui ils ont appartenu, leur ont, bien que parents, suscité guerre, et comment ils en ont triomphé; cela passe pour une prouesse. Une fois l'an le gouverneur de chaque province emplit de vin un grand cratère, dont boivent tous ceux des Scythes qui ont tué un ennemi. Ceux qui n'ont pas eu cet avantage, restent honteusement assis à l'écart, ce qui est pour eux un déshonneur extrême. Ceux au contraire qui ont tué nombre d'ennemis, tiennent de chaque main une coupe, et boivent à la fois.

Il y a chez les Scythes une grande quantité de devins. Pour deviner ils se servent de baguettes de saule. Ils en portent de grands faisceaux, qu'ils posent à terre et qu'ils délient; puis ils placent les baguettes une à une, et consultent les sorts; tout en parlant, ils remettent en paquet les baguettes et les arrangent de nouveau l'une après l'autre. Cette sorte de divination est nationale en Scythie. Les Ênarées, ces hommes affectés d'un mal héréditaire, disent avoir reçu de Vénus le don de divination. Ils devinent au moyen de l'écorce du tilleul; ils la coupent en trois, la roulent et déroulent entre leurs doigts. Quand le roi des Scythes est malade, il fait venir trois des devins les plus estimés; ils consultent les sorts de la manière que j'ai dite. Le plus souvent ils déclarent que tel ou tel des citoyens a juré faussement par le foyer royal. Or il faut savoir que chez les Scythes il n'y a pas de serment plus grand que celui-là. Aussitôt l'homme qu'ils désignent est saisi et amené. Les devins le chargent, en disant avoir découvert par la divination qu'il a juré faussement par le foyer royal, ce qui est cause que le roi souffre. L'autre nie de toutes ses forces, et se récrie hautement. Sur sa dénégation, le roi fait venir d'autres devins en nombre double; et si eux aussi, à l'inspection des sorts, déclarent que l'homme est parjure, à l'instant même on lui coupe la tête, et ses biens sont départis entre les premiers devins. Si au contraire

les nouveaux devins l'absolvent, d'autres sont appelés en plus grand nombre encore, et si la plupart déclarent l'homme innocent, les premiers devins sont eux-mêmes condamnés à mort. Voici quel est leur supplice. On charge de ramée un chariot attelé de bœufs; on y attache les devins garrottés, baillonnés, et les mains liées derrière le dos; puis on y met le feu, et on lâche les bœufs en les épouvantant. Plusieurs bœufs périssent dans les flammes avec les devins; quelques-uns échappent à-demi brûlés, lorsque le timon du char est consumé. Le même supplice s'applique aussi pour d'autres causes aux devins qu'on traite de faux prophètes. Quand le roi condamne à mort un homme, il ne laisse pas vivre ses fils; il tue tous les garçons, et n'épargne que les filles.

Pour faire les serments, les Scythes versent du vin dans un vase de terre, et y mêlent du sang de ceux qui se jurent la foi. Ils le tirent en se piquant avec la pointe d'une alène, ou en s'incisant légèrement avec un sabre. Ensuite ils plongent dans le vase un cimeterre, des flèches, une hache, et un javelot. Cela fait, ils profèrent de grandes imprécations, et finissent par boire ce mélange, tant ceux qui se jurent la foi, que les plus marquants de ceux qui les suivent.

Les sépultures des rois sont chez les Gerres, à l'endroit où le Borysthène commence à porter bateaux. Là, quand un de leurs rois vient à mourir,

ils creusent une fosse vaste et carrée, la disposent convenablement, et lorsqu'elle est prête, ils vont prendre le cadavre. Le mort a été enduit de cire, le ventre fendu, vidé, rempli de souchet pilé, d'aromates, de graine d'ache et d'anis, puis recousu. Ainsi préparé, le corps est mis sur un char, et transporté de province en province. Ceux qui le reçoivent au passage font comme les Scythes royaux, c'est à dire qu'ils se coupent le bout de l'oreille, se rasent la tête, se font des entailles aux bras, se déchirent le front et le nez, et se percent la main gauche avec des flèches. Ainsi convoyé d'un pays à l'autre, le char passe successivement chez tous les peuples de leur domination, jusqu'à ce qu'il ait fait tout le tour. Arrivés chez les Gerres, à l'extrémité de l'empire des Scythes, là où sont les sépultures des rois, ils déposent le mort dans sa cellule sur un lit; aux deux côtés ils plantent des lances, et par-dessus ils étendent des morceaux de bois qu'ils recouvrent de claies. Dans l'espace vide de la cellule ils enterrent, après l'avoir étranglée, une des femmes du roi, ainsi que l'échanson, le cuisinier, le palefrenier, le valet, le messager, les chevaux, de tout le reste les prémices, et enfin des coupes d'or; pour l'argent et l'airain, ils n'en font aucun usage. Ensuite ils élèvent un grand tertre, et tous à l'envi travaillent à le faire le plus haut qu'il se peut. Après une année révolue, ils font de nouveau ceci. Parmi les autres

serviteurs du roi ils prennent ses plus familiers (ce sont tous Scythes indigènes; le roi n'est servi que par ceux qu'il choisit lui-même; ils n'ont point d'esclaves achetés). Lors donc qu'ils ont étranglé cinquante de ces serviteurs et cinquante des chevaux les plus beaux, ils les éventrent, les empaillent, et les recousent. Puis ils dressent sur deux perches un demi-cercle de roue renversé, et l'autre moitié sur deux autres perches. Ils en plantent ainsi plusieurs semblables. Ensuite ils enfoncent dans le corps des chevaux, en long et jusqu'au cou, un morceau de bois épais, et ils les placent sur les roues, de façon que celle de devant soutient les épaules des chevaux, et celle de derrière supporte le ventre près des cuisses. Les jambes pendent en l'air des deux côtés. Ils mettent aux chevaux des mors et des brides, qu'ils tendent en avant, et fixent avec des chevilles. Des cinquante jeunes gens étranglés, ils placent un chacun sur un cheval en cette manière. Ils percent d'un pieu chaque mort, le long de l'échine, en laissant ce pieu dépasser au-dessous; et le plantent dans un trou du bois qui traverse le cheval. Après avoir dressé cette espèce de cavaliers tout autour du sépulcre, ils se retirent.

C'est ainsi qu'ils font les obsèques de leurs rois. Pour les autres Scythes, quand ils meurent, leurs plus proches parents les promènent sur des chars auprès de leurs amis. Chacun les reçoit, et donne

un banquet à ceux qui les suivent, et l'on sert au mort sa part de tous les mets. Quarante jours dure cette promenade, après quoi le cadavre est enterré. Les funérailles terminées, les Scythes font leur purification. Ils commencent par se frotter et se laver la tête; pour le reste du corps, ils dressent trois perches appuyées l'une sur l'autre, tendent alentour des feutres en laine qu'ils joignent aussi bien que possible; puis, dans un creu pratiqué au milieu de cette espèce de tente, ils mettent des pierres rouges au feu. Il faut savoir qu'il croit en Scythie une plante nommée chanvre qui a tout à fait l'apparence du lin, à la grosseur et la grandeur près, en quoi le chanvre le surpasse; il vient de lui-même ou semé. Les Thraces en font des habits qu'on dirait de lin; il faut être connaisseur pour ne pas s'y méprendre; qui n'a pas vu le chanvre croira que ce sont des habits de lin. Les Scythes prennent la graine de ce chanvre, se glissent sous les feutres, et la jettent sur les pierres rouges, où elle répand un parfum et une vapeur telle qu'il n'y a pas en Grèce d'étuve pareille. Les Scythes aiment prodigieusement cette fumigation, au point qu'ils rugissent de plaisir; elle leur tient lieu de bain, car ils ne se baignent jamais dans l'eau. Les femmes emploient le bois du cyprès, du cèdre, et de l'arbre à encens; elles le broient sur une pierre dure, y versent de l'eau, et en font une pâte, dont elles se frottent le corps et le visage. Cela leur donne une bonne

odeur, et quand le deuxième jour elles enlèvent cet enduit, leur peau se trouve nette et luisante.

Les Scythes se gardent par-dessus tout d'adopter les coutumes étrangères, même d'une province à l'autre, et à plus forte raison celles des Grecs, comme l'ont prouvé Anacharsis et ensuite Scylès. Anacharsis, après avoir visité mainte contrée, et y avoir montré une grande sagesse, s'en retournait en Scythie, et faisait voile sur l'Hellespont. Ayant relâché à Cyzique, il trouva les Cyzicéniens célébrant en grande pompe une fête à la Mère des dieux. Il fit vœu à cette déesse, s'il revenait sain et sauf en son pays, de faire un sacrifice comme il avait vu faire aux Cyzicéniens, et de passer une veille sacrée. Arrivé en Scythie, il débarque dans le canton dit des Forêts (*Hylée*). Ce canton, voisin de ce qu'on appelle la Course d'Achille, est couvert d'arbres de toute espèce. Anacharsis étant donc débarqué en ce lieu, exécuta de tout point la fête en l'honneur de la déesse, un tambour à la main, et des images pendues au cou. Mais un des Scythes, témoin de cette scène, en fut donner avis au roi Saulius, qui étant veu lui-même, et ayant vu faire Anacharsis, le tua d'un coup de flèche. Aujourd'hui encore, si l'on fait aux Scythes quelque question sur Anacharsis, ils répondent qu'ils ne le connaissent point, et cela par la raison qu'il fit le voyage de la Grèce, et qu'il adopta des coutumes étrangères. Au surplus je tiens de Timnès, tuteur d'Aria-

pithès, qu'Anacharsis était l'oncle paternel d'Idanthyse, roi des Scythes, et qu'il était fils de Gnurus, petit-fils de Lycus, et arrière-petit-fils de Spargapithès. Si telle était donc la descendance d'Anacharsis, qu'il sache qu'il a été tué par son propre frère, car Idanthyse était propre fils de ce Saulius, par la main duquel périt Anacharsis. J'ai pourtant ouï les Lacédémoniens faire un autre récit sur son compte. A les croire, Anacharsis ne vint à l'école de la Grèce que par ordre du roi lui-même. A son retour il dit à celui qui l'avait envoyé que tous les Grecs étaient adonnés à l'étude des sciences, hormis les Lacédémoniens, lesquels étaient les seuls qui donnassent et reçussent sagement les paroles. Mais c'est une histoire controuvée et faite à plaisir par les Grecs eux-mêmes. Ce qui est sûr, c'est qu'il périt comme je viens de le dire, victime de ses mœurs étrangères et de ses liaisons grecques.

Bien des années après, Scylès fils d'Ariapithès eut un sort tout semblable. Ariapithès roi des Scythes, entre autres fils, avait eu ce Scylès d'une femme Istrienne, et nullement indigène. Scylès apprit de sa mère la langue et les lettres grecques. Par succession de temps, Ariapithès ayant été tué en trahison par Spargapithès roi des Agathyrse, Scylès prit la royauté et une des femmes de son père, nommée Opéa. Cette Opéa était Scythe, et avait eu d'Ariapithès un fils nommé Oricus. Bien que devenu roi des Scythes, Scylès n'avait aucun goût pour leur

manière de vivre, mais il avait beaucoup plus d'inclination pour les usages grecs, à raison de l'éducation qu'il avait reçue. Or voici ce qu'il faisait. Il amenait l'armée des Scythes vers la cité des Borysthénites, qui se font descendre des Milésiens. Arrivé en ce lieu, Scylès laissait l'armée dans le faubourg, et entrait seul dans les murs, dont il faisait fermer les portes; là il quittait le costume scythe, pour prendre l'habillement grec, et se promenait ainsi sur la place, sans escorte ni personne qui le suivit. Cependant on gardait les portes, de crainte qu'aucun des Scythes ne le vît ainsi vêtu. Il vivait là tout à fait à la grecque, et allait jusqu'à faire aux dieux des sacrifices selon les rites grecs. Puis, quand il avait passé de la sorte un mois ou même plus, il s'en retournait, et reprenait le costume scythe. Cela eut lieu plusieurs fois. Il se fit même bâtir une maison dans la ville du Borysthène, et y épousa une femme de l'endroit. Mais quand il dut lui arriver malheur, cela vint à cette occasion. Il lui prit fantaisie de se faire initier aux mystères de Bacchus; mais à l'instant où l'on allait commencer la cérémonie, il avint un prodige bien grand. J'ai dit tout à l'heure qu'il avait en la ville des Borysthénites une maison vaste et somptueuse; tout entourée de sphinx et de gryphons de marbre blanc. Le feu du ciel tomba sur cette maison, et la consuma tout entière. Néanmoins Scylès ne laissa pas d'accomplir la cérémonie. Or il faut savoir que les Scythes font un

opprobre aux Grecs de leurs Bacchanales, et disent qu'il n'y a pas de bon sens à inventer un dieu qui met les hommes en démente. Lors donc que Scylès fut initié aux mystères de Bacchus, un des Borysthénites alla clandestinement trouver les Scythes, et leur dit : Vous vous moquez de nous, vous autres Scythes, parce que nous célébrons les Bacchanales, et que le dieu nous prend. Or maintenant ce dieu vient de prendre aussi votre roi ; le voilà qui fait la fête, rempli de la fureur divine. Si vous ne m'en croyez, suivez-moi et je vous le ferai voir. — Les principaux des Scythes suivirent en effet le Borysthénite, qui les fit monter à petit bruit dans une tour ; et quand Scylès vint à passer avec le cortège, les Scythes le virent faire la fête, ce dont ils furent fort chagrins. A peine sortis, ils donnèrent avis à toute l'armée de ce qu'ils avaient vu. En conséquence, lorsque Scylès revint chez eux, les Scythes se rebellèrent, et mirent à leur tête son frère Octamasade, né d'une fille de Térès. Si bien que Scylès ayant eu vent de la chose se réfugia en Thrace, où Octamasade le poursuivit avec une armée. Quand il fut sur les bords de l'Ister, il trouva les Thraces qui venaient à sa rencontre ; mais au moment d'engager la bataille, Sitalcès envoya dire à Octamasade : Qu'est-il besoin de nous mesurer ensemble ? Tu es le fils de ma sœur, et tu as mon frère. Rends-le-moi, et je te livre ton Scylès, sans que ni toi ni moi courrions chance de guerre. — C'est qu'il y avait

auprès d'Octamasade un frère de Sitalcès , qui s'étoit réfugié vers lui. Octamasade consent. Il remet son oncle à Sitalcès , qui de son côté lui livre Scylès. Sitalcès ayant reçu son frère l'emmena avec lui ; mais Octamasade n'eut pas plus tôt le sien en son pouvoir, qu'il lui fit couper la tête sur le lieu même. C'est ainsi que les Scythes tiennent à leurs institutions, et traitent ceux qui affectent des mœurs étrangères.

Pour ce qui est du nombre des Scythes, je n'ai pas été à même de m'en assurer ; j'ai entendu sur ce point les opinions les plus diverses, les uns le faisant monter à l'infini, les autres le réduisant trop pour un pays comme la Scythie. Je dirai seulement ce que j'ai vu. Entre le fleuve Borysthène et l'Hypanis est un endroit nommé Exampée, et dont j'ai fait mention ci-dessus, à propos de cette source amère qui tombe dans l'Hypanis, et qui empêche ses eaux d'être potables. Là est un vase d'airain six fois plus grand que celui qui est à la bouche du Pont, et que Pausanias fils de Cléombrote a consacré. A ceux qui n'ont pas encore vu le vase d'airain qui est chez les Scythes je dirai qu'il tient aisément 600 amphores, et qu'il a six doigts d'épaisseur. Au dire des gens du pays, ce vase a été fait avec des pointes de flèches. En effet leur roi Ariantas, voulant savoir le nombre des Scythes, ordonna à chacun d'eux d'apporter une pointe de flèche, menaçant de mort quiconque y manquerait. Il y en eut

un nombre prodigieux , si bien que pour laisser un monument, il en fit faire ce vase, qu'il consacra dans l'Exampée.

Pour des curiosités, il n'y en a point en Scythie, à part les fleuves qui sont si grands et si nombreux. La seule chose digne de remarque, après les fleuves et les vastes plaines, c'est la trace d'un pas d'Hercule, qu'on montre encore empreinte sur un roc, au bord du fleuve Tyras. Sa forme est celle d'un pas d'homme, mais elle a deux coudées de long. Cette trace est telle que je viens de le dire; maintenant je reprendrai mon récit à l'endroit où je l'ai laissé.

Tandis que Darius faisait de grands apprêts contre les Scythes, et dépêchait des messages, pour commander aux uns de fournir des troupes de terre, à d'autres des vaisseaux, à d'autres de jeter un pont sur le Bosphore de Thrace, Artabane fils d'Hystaspe et frère de Darius cherchait à le détourner de faire la guerre aux Scythes, en lui représentant la difficulté de les atteindre; mais voyant que c'était peine perdue que de le bien conseiller, il se tut; et Darius, lorsque tout fut prêt, partit de Suse avec l'armée. Alors un Perse nommé Ébasus, qui avait trois fils, et tous trois à l'armée, s'en alla prier Darius de lui en laisser un. Et le roi, comme à un ami qui aurait demandé chose modérée, lui répondit qu'il les lui laisserait tous les trois. Ébasus ne se sentait pas de joie, dans l'espoir que ses fils seraient exemptés de partir; mais Darius donna ordre à ses

satellites de tuer tous les fils d'Ébasus, et eux égorgés furent laissés là ainsi.

Quand Darius parti de Suse fut arrivé chez les Chalcédoniens, sur le Bosphore, au lieu où le pont avait été jeté, il monta sur un navire, pour aller voir les Cyanées, les anciennes Iles mouvantes, comme disent les Grecs. Assis devant le temple, il contempla le Pont, spectacle magnifique, car c'est la plus admirable de toutes les mers. Sa longueur est de 11,100 stades, et sa plus grande largeur, de 3,300. De cette mer la bouche est large de quatre stades; cette bouche, qui est le col ou ce qu'on appelle le Bosphore, et sur lequel était jeté le pont, est de 120 stades de longueur. Le Bosphore se dirige vers la Propontide (*mer de Marmara*). Celle-ci, large de 500 stades et longue de 1,300, se décharge dans l'Hellespont, qui a sept stades dans sa partie la plus étroite, et qui est long de 400. Enfin l'Hellespont s'ouvre dans ce vaste bassin qu'on appelle mer Égée. Voici comment on a pris ces dimensions. L'un portant l'autre, le chemin qu'un vaisseau peut faire en un long jour, est de 70,000 brasses, et de 60,000 en une nuit. Or donc, de la bouche du Pont jusqu'au Phase (car c'est là sa plus grande longueur), il y a neuf jours et huit nuits de navigation, ce qui donne 1,110,000 brasses ou 11,100 stades. De chez les Sindes jusqu'à Thémiscyre, ville à l'embouchure du fleuve Thermodon (car c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur du Pont), il y a trois

jours et deux nuits de navigation, ce qui donne 330,000 stades. C'est ainsi que j'ai mesuré le Pont, le Bosphore, et l'Hellespont; il en est à cet égard comme je viens de dire. Le Pont présente aussi un lac dont il reçoit les eaux, et qui n'est guère moins grand que lui-même. Ce lac s'appelle Méotide ou Mère du Pont.

Lorsque Darius eut contemplé cette mer, il fit voile en arrière, pour aller voir le pont, dont l'architecte était Mandroclès le Samien; et après avoir aussi contemplé le Bosphore, il fit élever sur ses rives deux colonnes de marbre blanc, où il fit graver des lettres assyriennes sur l'une, et grecques sur l'autre, disant toutes les nations qu'il menait; or il menait toutes celles de son empire. La totalité se trouva monter à 700,000 hommes, y compris la cavalerie, mais sans compter l'armée navale, composée de 600 vaisseaux. Dans la suite ces colonnes furent transportées dans leur ville par les Byzantins, qui s'en servirent pour l'autel de Diane Orthosienne, sauf une seule pierre, qui fut laissée près du temple de Bacchus à Byzance, et qui est chargée de lettres assyriennes. Quant à l'endroit du Bosphore où le pont de Darius fut jeté, je présume que c'est à moitié chemin entre Byzance et le temple qui est à la bouche du Pont. Après cela Darius content de la construction du pont, gratifia l'architecte Mandroclès le Samien de dix objets de chaque espèce; des prémices de quoi Mandroclès fit faire un tableau

représentant toute la jonction des rives du Bosphore, le roi Darius assis sur un trône, et devant lui l'armée qui passait. Ce tableau, il le consacra dans le temple de Junon avec l'inscription suivante: *Mandroclès a fait cette offrande à Junon en mémoire du pont qu'il construisit sur le poissonneux Bosphore. En accomplissant ainsi le vœu de Darius, il acquit pour lui-même une couronne, et pour les Samiens, du renom.* Tel fut le monument dédié par cet architecte.

Darius après avoir ainsi récompensé Mandroclès, passa en Europe, et donna ordre aux Ioniens de naviguer par le Pont jusqu'au fleuve Ister, et quand ils y seraient arrivés, de l'attendre, en joignant les deux rives de ce fleuve : c'étaient les Ioniens, les Éoliens, et les Hellespontiens qui avaient la conduite de la flotte. Ainsi l'armée navale franchit les Cyanées, cingla en droite ligne vers l'Ister, et après l'avoir remonté pendant deux jours, elle se mit à jeter un pont sur le col de ce fleuve au-dessus du point où il se fend en plusieurs bras pour se rendre à la mer. Cependant Darius avait passé le Bosphore sur le pont de bateaux, et s'acheminait à travers la Thrace. Arrivé aux sources du fleuve Téare, il y campa trois jours. Ce Téare, si l'on en croit les gens du pays, est de tous les fleuves celui qui a le plus de vertus salutaires, et principalement celle de guérir la gale des hommes et des chevaux. Ses sources sont au nombre de trente-huit, découlant

de la même roche ; les unes sont fraîches , les autres chaudes. Le chemin pour y aller est égal , soit qu'on parte d'Héréum , ville voisine de Périnthe , soit qu'on parte d'Apollonie sur le Pont-Euxin : il y a deux jours de chaque côté. Le Téare se jette dans le fleuve Contadesde , le Contadesde dans l'Agrianès , l'Agrianès dans l'Hèbre , et l'Hèbre dans la mer qui est près de la ville d'Énos. Arrivé sur les bords du Téare , Darius , comme il y campa , fut charmé de ce fleuve , et fit pareillement élever en ce lieu une colonne avec des lettres disant : *Les têtes du fleuve Téare donnent la meilleure et la plus belle eau de tous les fleuves. Et sur elles arriva , marchant contre les Scythes , le meilleur et le plus beau de tous les hommes , Darius fils d'Hystaspe , roi des Perses et de toute la terre-ferme.* Après avoir fait élever cette colonne , Darius se remit en route , et parvint à un autre fleuve nommé Artisque et qui traverse le pays des Odryses. Quand il fut sur ses bords , il désigna un certain endroit à l'armée , et commanda que chaque homme y déposât une pierre en passant. Cela fut exécuté , et laissant là ces grands tas de pierres , il continua son chemin.

Avant que d'arriver à l'Ister , il assujettit premièrement les Gètes , qui se disent immortels. Les Thraces de Salmÿdesse , et ceux qui , sous le nom de Scyrmiades et de Nipséens , habitent au-dessus des villes d'Apollonie et de Mésambrie , se livrèrent à Darius sans coup férir ; mais les Gètes qui prirent

une résolution folle, furent incontinent asservis, quoique de tous les Thraces ils soient les plus braves et les plus justes. Ils se disent immortels, dans la persuasion où ils sont qu'ils ne meurent pas, mais qu'en cessant de vivre ils s'en vont près du dieu Zalmoxis, le même que quelques-uns appellent Gébéléizis. Tous les cinq ans ils envoient en message à ce Zalmoxis un des leurs, celui que le sort désigne, et le chargent de lui dire tout ce dont ils ont besoin. A cet effet les uns se mettent en rangs armés de trois dards; les autres saisissent par les pieds et par les mains celui qu'on dépêche à Zalmoxis, le lancent en l'air, et le laissent retomber sur les dards. Si l'homme ainsi lancé meurt sur le coup, ils s'imaginent que le dieu leur est propice; s'il échappe, ils lui en font un crime, le traitent de méchant, et en expédient un autre. Ils lui donnent leur message, pendant qu'il est encore vivant. Ces mêmes Thraces, quand il tonne ou qu'il fait des éclairs, tirent des flèches contre le ciel, comme pour menacer le dieu du tonnerre, n'estimant pas qu'il y ait d'autre dieu que le leur.

S'il faut croire ce que disent les Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, ce Zalmoxis fut homme et même esclave à Samos, où il servit Pythagore fils de Mnésarque. Ensuite devenu libre, il acquit de grands biens, avec lesquels il retourna dans son pays. Or comme les Thraces étaient une nation grossière et peu intelligente, ce Zalmoxis qui avait

connaissance de la vie ionienne et de mœurs plus cultivées , attendu qu'il avait hanté les Grecs , et parmi eux un des plus grands philosophes qu'il y eût , se fit construire une salle , où il fêtoyait les premiers citoyens , et leur enseignait qu'il ne mourrait point , ni lui , ni ses convives , ni aucun de leurs descendants ; mais qu'ils s'en iraient en un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Cependant il faisait faire une chambre souterraine , et quand elle fut achevée , il se déroba aux regards des Thraces , descendit dans cette chambre , et y demeura trois ans. Eux le regrettaient et le pleuraient comme mort ; mais la quatrième année il reparut à leurs yeux , et par-là il leur fit accroire que tout ce qu'il leur avait dit était vrai. Voilà ce qu'on rapporte de Zalmoxis. Quant à moi , je ne veux ni admettre , ni rejeter tout à fait cette histoire. J'estime que ce Zalmoxis fut bien des années avant Pythagore ; mais que 'ce' soit un homme , ou quelque dieu du pays des Gètes , c'est ce qui n'importe guère. Le fait est que telle est la manière de vivre de ces peuples , et que du moment où ils furent soumis aux Perses , ils se joignirent au reste de l'armée.

Lorsque Darius fut arrivé lui et l'armée de terre sur l'Ister , et que tout le monde eut passé , il commanda aux Ioniens de rompre le pont et de le suivre avec les soldats qui étaient sur les vaisseaux. Les Ioniens se mettaient en devoir d'obéir à ces

ordres, lorsque Coès fils d'Erxandre, et général des Mityléniens parla ainsi à Darius, après s'être préalablement informé s'il trouvait bon qu'on lui donnât un conseil : O roi, tu vas porter la guerre en un pays où il n'y a trace de champ labouré ni de ville habitée. Laisse donc subsister ce pont, et commets-en la garde à ceux qui l'ont construit. Si notre entreprise vient à bonne fin, et que nous trouvions les Scythes, il servira pour notre retour ; et si nous ne les pouvons joindre, il sera pour nous une sûre retraite. En effet ce que j'apprends, ce n'est pas que nous soyons défaits en bataille par les Scythes ; mais bien plutôt, que nous ne les puissions atteindre, et que mal ne nous prenne en errant après eux. Et n' imagine pas qu'en parlant de la sorte je n'aie en vue que moi et ma sûreté personnelle ; non, l'avis que je propose me semble être le plus avantageux pour toi. En tout cas je suis délibéré à te suivre, et à ne point rester en arrière. — Darius goûta fort cet avis, et répondit en ces termes : Étranger Lesbien, si le sort veut que je revienne en ma maison, ne manque pas de te présenter à moi, pour recevoir le salaire du bon conseil que tu me donnes. Là-dessus Darius prit une courroie, y fit soixante nœuds, et appelant auprès de lui les tyrans de l'Ionie, il leur tint ce discours : Hommes Ioniens, je renonce à ma résolution précédente au sujet du pont. Recevez donc cette courroie, et faites ce que je vais vous dire. A compter de l'instant où vous me verrez

aller contre les Scythes , défaités chaque jour un de ces nœuds , et si je ne parais pas avant qu'ils soient tous dénoués , mettez à la voile et retournez chez vous. Jusque-là , puisque j'ai changé de pensée , gardez le pont , et ne négligez rien pour le défendre et le maintenir. En agissant ainsi , vous me rendrez un grand service. — Après avoir dit ces paroles , Darius se hâta de pousser plus avant.

En deçà de cette partie de la Scythie qui regarde la mer , est située la Thrace. Celle-ci forme un golfe , auquel fait suite la Scythie , et où se décharge l'Ister , ayant son embouchure tournée vers le vent du sud-est. Passé l'Ister , je vais indiquer l'étendue de la Scythie , à prendre le long de la mer. Après l'Ister vient la vieille Scythie , qui fait face au midi et au vent du sud-ouest , et qui va jusqu'à une ville nommée Carcinite. Au delà de cette ville , mais toujours le long de la même mer , est une contrée rude et montagneuse , faisant saillie dans le Pont , et occupée par la nation Taurique , jusqu'à la Chersonèse dite Trachée , qui est bornée au levant par la mer. Ainsi de deux côtés la Scythie a la mer pour limite , au midi et à l'est , tout de même que l'Attique. La Tauride est à la Scythie ce que serait à l'Attique le promontoire Sunium , si la langue de terre qui va de Thoricos au déme d'Anaphlyste était à un autre peuple , et non pas aux Athéniens ; ce qui soit dit pour comparer les petites choses aux grandes. Ainsi est faite la Tauride. Si quelqu'un n'a pas

côtoyé cette partie de l'Attique, je le lui ferai comprendre par une autre comparaison. Il n'a qu'à s'imaginer la pointe d'Iapygie coupée depuis Brindes jusqu'à Tarente, et habitée par un autre peuple, et non par les Japygiens. A ces deux endroits je pourrais en ajouter beaucoup d'autres pareils, auxquels ressemble la Tauride. Passé les Taures, en allant vers la mer orientale, on retrouve les Scythes, qui s'étendent à l'occident du Bosphore cimmérien et du lac Méotide, jusqu'au fleuve Tanaïs, qui se jette dans le fond de ce lac. D'un autre côté, si l'on passe l'Ister, et qu'on s'enfonce dans les terres, on trouve la Scythie bornée d'abord par les Agathyrses, puis par les Nèvres, ensuite par les Androphages, et enfin par les Mélanchlènes. Du reste la Scythie a quatre côtés, deux desquels confinent à la mer; et sa mesure est de toutes parts égale, soit qu'on la prenne dans le sens de l'intérieur des terres, soit qu'on suive le long de la mer. En effet de l'Ister au Borysthène on compte dix journées de chemin, et dix autres du Borysthène au lac Méotide; tandis qu'il y en a vingt en remontant de la mer à l'intérieur, jusqu'au pays des Mélanchlènes, qui habitent au-dessus des Scythes. Je calcule à raison de 200 stades par jour. Ainsi donc les côtés transversaux de la Scythie feraient 4,000 stades, et les longitudinaux, ceux qui se dirigent à l'intérieur, tout autant. Telle est l'étendue de cette contrée.

Cependant les Scythes, après avoir bien reconnu qu'ils étaient hors d'état de faire tête, seuls et en bataille rangée, aux troupes de Darius, envoyèrent des messagers aux peuples voisins; et en conséquence les rois de ceux-ci tinrent conseil ensemble, comme à l'approche d'un formidable ennemi. C'étaient les rois des Taures, des Agathyrses, des Nèvres, des Androphages, des Mélanchlènes, des Gélons, des Budins, et des Sarmates. Je dirai quelles sont les coutumes de ces peuples divers.

Les Taures immolent à leur Vierge les naufragés, et en général tous les Grecs qui tombent entre leurs mains. Le sacrifice a lieu de la manière suivante. Après avoir consacré la victime, ils l'assomment à coups de massue, plantent la tête à un pieu, et précipitent le corps du haut d'un rocher, sur la cime duquel le temple est bâti. D'autres, quoique d'accord au sujet de la tête, disent qu'ils ne jettent pas le corps dans un précipice, mais qu'ils le cachent en terre. Au dire des Taures eux-mêmes, la déesse à laquelle ils font ces sacrifices n'est autre qu'Iphigénie fille d'Agamemnon. Quant aux ennemis qu'ils tuent en guerre, voici ce qu'ils en font. Ils leur coupent la tête, et la rapportent chez eux; ils la plantent au bout d'une longue perche qu'ils élèvent sur leur maison, droit au-dessus de la cheminée; et ce sont, disent-ils, autant de gardiens du logis, ainsi perchés en l'air. Au surplus les Taures vivent de guerre et de pillage. Les Aga-

thyrses au contraire sont des hommes somptueux, qui vont tout couverts d'or. Entre eux les femmes sont communes; et c'est afin d'être tous frères et parents les uns des autres, et de n'être point divisés de haines ou d'inimitiés. Du reste leurs coutumes se rapprochent de celles des Thraces.

Les Nèvres vivent à la manière des Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils se virent contraints d'abandonner toute leur contrée, envahie par des serpents; il en sortait de terre en quantité prodigieuse, et il en arrivait plus encore des déserts situés au-dessus de leur pays. Si bien que n'y pouvant plus tenir, ils leur cédèrent la place, et s'en furent habiter avec les Budins. Au demeurant ces peuples sont réputés sorciers; si l'on ajoute foi aux rapports des Scythes et des Grecs établis en Scythie, chaque Nèvre une fois l'an se change en loup pour quelques jours, après quoi il reprend sa première forme. Mais on a beau dire, je n'en crois rien, quoiqu'on l'affirme, et même avec serment.

Quant aux Androphages, ce sont les plus féroces de tous les hommes. Ils ne connaissent ni justice ni lois. Ils mènent une vie nomade. Leur manière de se vêtir est à peu près celle des Scythes; mais ils ont un langage à eux. Seuls entre ces peuples, ils se nourrissent de chair humaine. Les Mélanchlènes portent tous des manteaux de couleur noire, et c'est ce qui leur a valu leur nom; d'ailleurs ils

ont les mêmes usages que les Scythes. Les Budins, nation grande et nombreuse, ont tous yeux bleus et cheveux roux. On trouve chez eux une ville toute bâtie en bois; elle s'appelle Gélone. La grandeur du mur de chacun des côtés est de trente stades; il est haut et tout en bois, ainsi que les temples; car il y a des temples aux divinités de la Grèce, ornés de statues et d'autels à la grecque, et de chapelles en bois. De trois en trois ans ils solennisent des fêtes à Bacchus, et célèbrent les Bacchanales. C'est que les Gélons sont d'origine grecque. Expulsés des Marchés, ils s'en allèrent habiter chez les Budins. La langue qu'ils parlent est moitié scythe et moitié grecque. Les Budins diffèrent des Gélons pour la langue et pour les mœurs. En effet les Budins, qui sont indigènes, mènent une vie nomade, et mangent les poux, ce que ne fait aucun autre de ces peuples; tandis que les Gélons travaillent la terre, vivent de blé, ont des jardins, et ne ressemblent aux Budins ni de traits ni de couleur; cela n'empêche pas les Grecs de donner aux Budins le nom de Gélons, en quoi ils sont dans l'erreur. Au surplus ce pays est tout couvert de forêts épaisses, dans une desquelles, la plus grande de toutes, est un lac vaste et profond, et tout autour des marécages et des roseaux. Dans ce lac on prend des louvres, des castors, et une autre espèce de bêtes à museau carré, dont la peau sert à garnir les pelisses.

Quant aux Sarmates, voici ce qu'on en dit. Lors-

que les Grecs combattirent les Amazones (les Scythes appellent les Amazones *Oiorpata*, comme dirait en grec *tueurs d'hommes*, car *oior* veut dire homme, et *pata* tuer), alors, dit-on, les Grecs, vainqueurs sur les rives du Thermodon, s'en retournèrent emmenant avec eux sur trois vaisseaux toutes celles qu'ils avaient réussi à prendre vives. Mais celles-ci, une fois en pleine mer, attaquèrent les Grecs et les mirent en pièces. Or, comme elles ne savaient gouverner les vaisseaux, ni manier les timons, les voiles, et les rames, sitôt qu'elles eurent tué les hommes, elles voguèrent à la merci des vagues et des vents, et finalement arrivèrent à Cremnes sur le lac Méotide, endroit qui appartient aux Scythes libres. Là étant les Amazones descendues des vaisseaux, elles se mirent en route vers la terre habitée, s'emparèrent du premier troupeau de chevaux qui se trouva sur leur chemin, et ainsi montées, coururent et ravagèrent tout le pays des Scythes. Ceux-ci ne connaissant ni leur langage, ni leur costume, ni leur nation, ne savaient ce qu'ils en devaient croire, et ne concevaient pas d'où elles pouvaient venir. Ils les prenaient pour des hommes de la même taille et du même âge; mais à la suite d'un combat où les Scythes demeurèrent maîtres des morts, ils recoururent que c'étaient des femmes. Ils tinrent donc conseil, et convinrent de ne les plus tuer, mais d'envoyer de leurs jeunes gens, en nombre à peu près égal au leur; ils devaient camper près d'elles,

et faire tout ce qu'elles feraient elles-mêmes; si elles les poursuivaient, ne point combattre, mais prendre la fuite; et quand elles s'arrêteraient, alors se rapprocher d'elles et camper. Ainsi résolurent les Scythes, dans l'espoir d'en avoir lignée. Les jeunes gens envoyés firent selon ces ordres. Quand les Amazones virent qu'ils étaient venus sans intention hostile, elles ne s'en mirent point en peine, et de jour en jour les deux camps se rapprochèrent davantage. Les jeunes gens, non plus que les Amazones, n'avaient autre chose que leurs armes et leurs chevaux; ils vivaient comme elles, c'est-à-dire de chasse et de pillage. Or les Amazones vers le milieu du jour se dispersaient par une ou par deux, et s'écartaient les unes des autres pour chercher des retraites; ce que les Scythes ayant observé se mirent à en faire autant; et l'un d'eux ayant d'aventure trouvé seule une des Amazones, s'en approcha; celle-ci ne le repoussa point, et le laissa faire. De se parler il n'était pas question, car ils ne s'entendaient pas ensemble; mais elle lui fit signe avec la main de revenir au même lieu le jour suivant, et d'amener un de ses camarades, lui donnant à entendre qu'elle de son côté amènerait une de ses compagnes. De retour près des siens le jeune homme raconta ce qui lui était arrivé, et le lendemain il vint au rendez-vous, lui et un autre qui l'accompagnait, et trouva l'Amazone à l'attendre, elle seconde. Bientôt le reste des jeunes gens, informés de ce qui s'était

passé, apprivoisèrent toutes les Amazones, en suite de quoi les deux camps n'en firent plus qu'un, où l'on habita de compagnie, chacun ayant la femme avec laquelle il avait fait connaissance en premier lieu. Les hommes ne purent venir à bout d'apprendre la langue des femmes, mais celles-ci apprirent celle des hommes. Une fois possible de communiquer, les jeunes gens dirent aux Amazones: Nous avons des parents et des biens. Quittons donc ce genre de vie; allons parmi nos compatriotes, et vivons désormais avec eux. Nous vous garderons pour compagnes, et n'aurons d'autres femmes que vous. — A cela les Amazones répondirent; Nous ne saurions habiter avec vos femmes, car nous ne vivons point à leur façon. Tirer de l'arc, lancer le javelot, et monter à cheval, tels sont nos exercices; mais d'ouvrages de femmes, nous n'en savons aucun. Elles au contraire ne font rien comme nous; elles s'occupent de ces ouvrages, et demeurent dans des chariots, d'où jamais elles ne sortent pour aller à la chasse ou ailleurs; en sorte que nous ne pourrions nous faire à leurs manières. Mais si vous voulez nous avoir pour épouses, et agir en toute justice, allez de ce pas trouver vos parents, demandez-leur votre quote-part de patrimoine; puis revenez, et habitons à part nous. — Ainsi firent les jeunes gens, et quand ils eurent reçu chacun leur chevanche, ils revinrent vers les Amazones, qui leur dirent pour lors: Nous avons crainte de rester en ce pays-ci,

nous qui vous ôtons à vos pères, et qui tant de fois avons ravagé vos campagnes. Mais puisque vous nous voulez pour vos femmes, faites ceci avec nous. Partons de cette terre, et allons habiter au delà du Tanais.— Les jeunes gens les crurent encore. Ils passèrent le Tanais, et cheminèrent trois jours loin de ce fleuve, du côté du levant, et trois autres jours loin du lac Méotide, du côté du septentrion. Arrivés dans la contrée qu'ils occupent encore aujourd'hui, ils s'y établirent, et depuis ce temps les femmes des Sarmates ont conservé leurs anciennes mœurs. Elles vont à la chasse et à cheval, avec ou sans les hommes, les suivent à la guerre, et portent les mêmes habillements qu'eux. La langue des Sarmates est au fond celle des Scythes; mais altérée, parce que dès l'origine les Amazones l'apprirent mal. Pour ce qui est des mariages, les Sarmates ont pour coutume qu'aucune fille ne se marie avant d'avoir tué un ennemi; de sorte qu'il en est plusieurs qui meurent avancées en âge et avant de s'être mariées, faute d'avoir pu satisfaire à la loi.

Ce fut donc à l'assemblée des rois de ces diverses nations que vinrent les députés du peuple scythe. Ils leur apprirent que le Perse, après avoir tout subjugué dans l'autre continent, avait jeté un pont sur le col du Bosphore, et passé en deçà; et que déjà maître de la Thrace, il était à jeter un autre pont sur le fleuve Ister, avec dessein d'étendre ses conquêtes sur tout leur pays. Vous donc, ajoutèrent-

ils, gardez-vous de demeurer indifférents, et de nous abandonner à notre perte. Joignez-vous plutôt à nous, pour marcher à la rencontre de l'agresseur. Sinon, force nous sera ou de fuir la contrée, ou de faire appointment avec lui. Et quel autre parti nous reste-t-il à prendre, si vous refusez de nous assister? En ce cas vous n'en serez pas quittes à meilleur compte, et le Perse n'en viendra pas moins contre vous; car n' imaginez pas qu'une fois nous réduits il s'en tienne là, et vous fasse grâce. Et la preuve, c'est que, s'il n'en voulait qu'à nous, pour venger l'ancien esclavage, il aurait épargné les autres, pour nous courir sus à nous seuls. Par là il eût fait savoir à tous qu'il n'avait affaire qu'aux Scythes, et nullement aux autres. Mais non; à peine a-t-il mis le pied sur ce continent, qu'il a réduit sans distinction tout ce qui se trouvait sur son passage, assujetti les Thraces, et notamment les Gètes qui sont nos plus proches voisins. — A cette sommation des Scythes, les rois tiurent conseil. Les avis furent partagés. Le Gélon, le Budin, et le Sarmate d'une commune voix promirent leur assistance; mais l'Agathyrse, le Nèvre, l'Androphage, le Mélanchlène, et le Taure répondirent en ces mots : Si les premiers torts n'étaient pas de votre côté, et que vous ne fussiez pas les auteurs de la guerre, la requête que vous nous adressez en ce jour nous paraîtrait juste, nous y prêterions l'oreille, et ferions cause commune avec vous. Mais

vous êtes entrés à main armée et sans nous sur leurs terres, et les avez tenus en sujétion aussi longtemps que le dieu vous a permis. A leur tour, maintenant que le même dieu les excite, ils viennent vous rendre la pareille. Pour nous qui n'avons jamais fait le moindre mal à ces hommes, nous ne commencerons pas aujourd'hui, à moins qu'ils ne mettent le pied sur nos terres, et ne viennent nous attaquer. En ce cas nous ne le souffrirons point; mais jusque là nous resterons tranquilles. Toutefois il nous est avis que les Perses en veulent, non pas à nous, mais bien à ceux qui ont commis la première injure.

Cette réponse rapportée aux Scythes, ils résolurent de ne point opposer de résistance ouverte, attendu que les autres faisaient cause à part; mais de céder le terrain, et de se tirer petit à petit en arrière, en comblant, partout sur leur passage, les puits et les fontaines, et en gâtant l'herbe de la terre. A cet effet, ils devaient se diviser en deux troupes, dont l'une, celle du roi Scopasis, s'adjoindrait les Sarmates; et si les Perses se tournaient de son côté, elle devait se retirer en droiture vers le fleuve Tanais le long du lac Méotide; ou si le Perse reculait, alors revenir et le poursuivre. Cette troupe comprenait la première division des Scythes royaux; et sa marche fut ainsi tracée. Les deux autres divisions, c'est-à-dire la grande qui avait à sa tête Idanthyse, et la troisième aux ordres du roi Taxakis.

devaient se réunir ensemble , prendre avec elles les Gélons et les Budins, et se tenant constamment à une journée de distance des Perses , se retirer toujours devant eux, en faisant comme on avait résolu. Elles devaient diriger leur retraite par les pays de ceux qui avaient refusé leur alliance; afin de les indisposer aussi, et de les pousser bon gré mal gré à prendre les armes contre les Perses; ensuite, rentrer sur le territoire scythe, afin de les attaquer si l'on prenait ce parti. Quand ils eurent ainsi arrêté leur plan de défense, les Scythes s'en allèrent au-devant de l'armée de Darius, et envoyèrent pour avant-coureurs leurs meilleurs cavaliers. Pour ce qui est des chariots où vivaient leurs enfants et leurs femmes, et de leurs troupeaux, dont ils ne gardèrent que ce qui était suffisant pour leur nourriture, tout le reste ils l'envoyèrent avec les chariots, leur enjoignant d'aller toujours vers le septentrion.

Les avant-coureurs des Scythes trouvèrent les Perses à trois journées en deçà de l'Ister; alors prenant sur eux une journée d'avance, ils campèrent, et détruisirent tout ce qui croît sur la terre. Les Perses n'eurent pas plutôt aperçu la cavalerie scythe, qu'ils coururent sur elle, qui se retirait petit à petit, en les attirant contre une des divisions des Scythes. Les Perses poursuivirent celle-ci vers l'orient et le Tanais, passèrent ce fleuve sur ses traces, traversèrent tout le pays des Sarmates, et parvinrent dans celui des Budins. Tant que les Per-

ses furent en Scythie et dans le pays des Sarmates, ils ne purent faire aucun dégât, car le sol était inculte; mais quand ils furent entrés sur les terres des Budins, là ils trouvèrent la ville de bois, que ses habitants avaient abandonnée, et qui était vide de tout. Ils y mirent le feu; et toujours sur les traces des Scythes, ils poussèrent plus loin; jusqu'à ce qu'ayant traversé tout le pays des Budins, ils arrivèrent dans le désert. Or ce désert est absolument inhabité; il s'étend au-dessus de la terre des Budins, sur un espace de sept journées de marche. Au delà du désert vivent les Thyssagètes. De leur pays sortent quatre grands fleuves, qui coulent à travers les Méotes, et se déchargent dans le lac Méotide. Ce sont le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs, et le Syrgis. Lors donc que Darius fut parvenu dans le désert, il arrêta sa course, et fit faire halte à son armée sur les rives de l'Oarus; après quoi il construisit huit grands forts, à égale distance l'un de l'autre, c'est-à-dire à soixante stades. Les ruines en subsistaient encore de mon temps. Tandis qu'il y travaillait, les Scythes qu'il avait poursuivis, et qui avaient fait le tour des pays situés au-dessus du leur, rentrèrent en Scythie; et Darius ne sachant ce qu'ils étaient devenus, laissa les forts à demi-terminés, et reprit la route du couchant, dans la pensée que c'étaient là tous les Scythes, et qu'ils avaient fui de ce côté.

Faisant donc diligence, Darius arriva en Scythie,

où il rencontra les deux divisions des Scythes, et les poursuivit sans relâche, tandis qu'ils mettaient toujours une journée d'intervalle entre eux et lui. Ensuite les Scythes, comme ils l'avaient résolu, se retirèrent sur les terres de ceux qui avaient refusé leur alliance, et d'abord dans le pays des Mélanchlènes, où le trouble fut jeté par leur invasion; puis les Scythes guidèrent les Perses chez les Androphages, et après y avoir également tout mis en confusion, ils passèrent dans la Névrïde, qu'ils bouleversèrent encore. De là les Scythes, toujours fuyant, se dirigèrent vers le pays des Agathyrses; mais ceux-ci, voyant leurs voisins en fuite et en désarroi, n'attendirent pas l'arrivée des Scythes, mais leur envoyèrent un héraut pour leur faire défense de mettre pied sur leur territoire, et les prévenir que s'ils essayaient de le faire, ils auraient d'abord à combattre contre eux. En même temps les Agathyrses se portaient en armes sur leurs frontières, décidés à repousser l'invasion. Les Mélanchlènes au contraire, les Androphages, et les Névres, envahis par les Scythes et les Perses, n'eurent point recours aux armes; mais oubliant leurs bravades, ils s'enfuirent en désordre toujours au nord, dans le désert. Les Scythes n'entrèrent point chez les Agathyrses, vu leur résistance; mais ils passèrent de la Névrïde sur leur propre territoire, où ils amenèrent les Perses.

Comme cela était long, et ne finissait point, Da-

rius envoya au roi des Scythes Idanthyrse un cavalier qui lui dit: Homme étrange, pourquoi fuir sans cesse, quand tu peux faire de deux choses l'une: si tu te crois en état de me faire tête, arrête-toi, renonce à ta course vagabonde, et livre bataille; ou si tu ne te sens pas assez fort, mets également un terme à ta course, viens à composition, et apporte à ton maître le don de la terre et de l'eau. — A quoi le roi des Scythes Idanthyrse répondit: C'est ainsi qu'il en est de moi, ô Perse: je n'ai pas encore fui de peur devant aucun homme, et je ne fuis point aujourd'hui; je n'ai rien fait que je n'aie, durant la paix, la coutume de faire. Si je ne me hâte pas de combattre, je te dirai pourquoi. Nous n'avons ni villes ni terresensemencées, dont nous appréhendions la prise ou le ravage, et pour lesquelles nous soyons pressés de vous combattre. Si pourtant il faut à toute force en venir là, nous avons les sépulcres de nos pères; eh bien, tâchez de les découvrir et de les remuer, et vous verrez alors si nous combattons pour les défendre. Mais jusque là nous n'en viendrons point aux mains avec vous, à moins qu'il ne nous semble à propos. Voilà pour le combat. Quant à ceux que je tiens pour mes maîtres, ce sont Jupiter mon ancêtre, et Vesta la reine des Scythes. A toi, au lieu de la terre et de l'eau, je t'enverrai les présents qui te conviennent; et pour ce que tu t'es dit mon maître, tu auras à pleurer. (C'est une manière de parler des Scythes.) Là-dessus

le héraut s'en fut rapporter cette réponse à Darius.

Les rois des Scythes, à ce mot d'esclavage, se remplirent de colère. Ils envoyèrent la division qui était avec les Sarmates et que commandait Scopasis, afin qu'elle allât trouver les Ioniens gardes du pont de l'Ister, tandis que le reste des Scythes cesserait d'égarer les Perses, et les attaquerait chaque fois qu'ils prendraient des vivres. Ils observaient donc ce moment, et faisaient comme ils avaient résolu. La cavalerie des Scythes avait toujours l'avantage sur celle des Perses; mais celle-ci en fuyant se repliait vers l'infanterie, et l'infanterie la secourait. Alors les Scythes, qui avaient rompu la cavalerie, tournaient bride par crainte des gens de pied. Les Scythes faisaient de pareilles attaques même pendant la nuit. Une chose cependant favorisait les Perses et nuisait aux Scythes, quand ils allaient assaillir le camp de Darius; on sera bien surpris de l'apprendre: c'était le cri des ânes et la figure des mulets. En effet la terre de Scythie ne porte ni ânes ni mulets; on n'en trouve pas un seul en toute cette contrée, et cela à cause du froid. Ainsi donc le braiment des ânes troublait la cavalerie des Scythes, et souvent au moment où ceux-ci couraient sur les Perses, les chevaux venant à entendre le cri des ânes, dressaient les oreilles et reculaient épouvantés, attendu que leur voix et leur forme étaient également nouvelles pour eux. C'était un léger soulagement pour les Perses.

Lorsque les Scythes aperçurent la confusion dans le camp des Perses, ils cherchèrent à les retenir le plus longtemps possible en Scythie, afin qu'en y prolongeant leur séjour ils fussent toujours plus tourmentés par la disette. A cet effet ils imaginèrent de laisser, à mesure qu'ils se retiraient, quelques-uns de leurs troupeaux avec les pâtres qui en avaient la conduite. Les Perses arrivaient, se jetaient sur ces troupeaux, et reprenaient ainsi courage. Ce stratagème fut répété plusieurs fois. A la fin Darius tomba dans la plus grande détresse; et alors les rois des Scythes, sachant dans quel état il se trouvait, lui envoyèrent un héraut, pour lui apporter de leur part un oiseau, un rat, une grenouille, et cinq flèches. Les Perses demandaient au héraut ce que signifiaient ces présents; mais celui-ci répondit qu'on ne l'avait chargé d'autre chose, sinon de remettre ces objets, et de se retirer au plus tôt. C'est aux Perses, dit-il, s'ils sont gens de si grand savoir, à deviner ce que ces présents veulent dire. En conséquence les Perses tinrent conseil. L'opinion de Darius était que les Scythes se donnaient à lui avec la terre et l'eau; et voici sur quoi se fondait sa conjecture. Le rat naît dans la terre, et se nourrit des mêmes fruits que l'homme; la grenouille dans l'eau; l'oiseau représente assez bien le cheval; enfin les flèches signifient qu'ils rendent ce qui fait leur force. Telle était l'opinion de Darius; mais elle fut contredite par Gobryas,

un des sept qui avaient renversé le mage. Suivant lui les dons voulaient dire : O Perses, si vous ne devenez oïseaux et ne vous envoliez au ciel, ou rats et ne vous enfoncez sous terre, ou grenouilles et ne sautez dans les étangs, jamais vous ne retournerez, mais vous périrez par ces flèches. Ce fut ainsi qu'il interpréta ce message.

Cependant la division des Scythes, chargée de garder les environs du lac Méotide, et ensuite d'aller parler aux Ioniens sur l'Ister, arriva près du pont, et leur tint ce langage : Ioniens, nous venons vous apporter la liberté, pourvu que vous nous prêtiez l'oreille. Nous savons que Darius vous a commandé de garder le pont durant soixante jours seulement, et de retourner chez vous s'il ne paraissait pas avant ce terme. Eh bien, faites ainsi, et vous serez sans reproche soit de sa part, soit de la nôtre. Restez le nombre de jours fixés, et après cela retirez-vous. — Les Ioniens s'y engagèrent, et les Scythes repartirent aussitôt.

Les autres divisions des Scythes, après l'envoi des présents à Darius, s'avancèrent avec leurs gens de pied et leurs chevaux, comme pour livrer bataille. Déjà même ils étaient en présence, quand tout à coup un lièvre se leva devant eux; et les Scythes de le poursuivre avec grands cris et grand tumulte. A cette vue Darius demanda ce qui excitait chez eux une pareille rumeur; et apprenant qu'un lièvre en était la cause, il dit à ceux qui l'entouraient;

Assurément ces hommes ne nous estiment guère, et je vois maintenant que Gobryas avait raison au sujet de leurs présents. En conséquence, puisque je partage sa pensée, il nous faut un bon conseil sur la meilleure manière de nous retirer sûrement. — Gobryas prit alors la parole et dit : O roi, je savais déjà par ouï-dire combien il est difficile d'avoir affaire à ces gens, et je m'en assure encore mieux à cette heure, en voyant comme ils se jouent de nous. Mon avis est donc qu'il faut, sitôt la nuit venue, allumer les feux accoutumés, tromper ceux des soldats qui sont trop faibles pour supporter les fatigues, enfin laisser tous les ânes attachés, et partir nous-mêmes, sans attendre que les Scythes aillent rompre le pont de l'Ister, ou que les Ioniens prennent quelque résolution qui nous soit fatale. — Tel fut le conseil de Gobryas. Dès que la nuit fut venue, Darius le suivit de point en point. Il laissa dans le camp les malades et les hommes dont la perte lui était le moins sensible, ainsi que les ânes qu'on lia tous. Sa raison en agissant de la sorte était d'arrêter l'ennemi par le cri des ânes, et de se débarrasser des hommes faibles, auxquels il donna à entendre qu'il allait avec la fleur de l'armée attaquer les Scythes, tandis que le camp serait gardé par eux. Ses ordres ainsi donnés, Darius fit allumer les feux et partit, se dirigeant en toute hâte vers l'Ister. Quand les ânes se virent abandonnés de la foule, ils poussèrent des cris encore

plus forts que de coutume, et les Scythes en les entendant ne doutèrent pas que les Perses ne fussent toujours à la même place.

Mais quand le jour parut, alors les délaissés connurent que Darius les avait trahis. Ils tendirent donc les mains aux Scythes, et leur parlèrent ainsi qu'il appartenait. Dès que les Scythes les eurent entendus, ils rassemblèrent leurs deux divisions et la troisième, les Sarmates, les Budins, les Gélons, et se mirent à la poursuite des Perses en tirant droit vers l'Ister. Mais comme les Perses étaient pour la plupart à pied, et ne connaissaient pas les routes (il n'y en avait point de tracées), tandis qu'au contraire les Scythes étaient à cheval, et coupaient au plus court, cela fut cause qu'ils faillirent à se rencontrer, et que les Scythes parvinrent au pont bien longtemps avant les Perses.

Lorsque les Scythes virent que les Perses étaient en retard, ils dirent aux Ioniens qui étaient dans les vaisseaux : Ioniens, votre nombre de jours est passé, et vous avez tort de demeurer davantage. S'il est vrai qu'auparavant vous ne restassiez que par crainte, rompez le pont, et vous retirez au plus vite, joyeux de la liberté, dont vous êtes redevables aux dieux et aux Scythes ; car celui qui naguère était votre maître, nous le traiterons de façon, que désormais il ne fera plus la guerre à qui que ce soit. — Là-dessus les Ioniens tinrent conseil. Miltiade l'Athénien, général et tyran des

Chersonésiens de l'Hellespont, était d'avis de faire ce que disaient les Scythes, et d'affranchir l'Ionie. Mais Histiée de Milet s'y opposa; il remontra aux autres chefs que maintenant, grâce à la protection de Darius, chacun d'eux était tyran d'une ville; mais qu'une fois la puissance de Darius abattue, ils ne devaient plus s'attendre à régner, ni dans Milet, ni les autres ailleurs; attendu qu'à coup sûr chaque ville préférerait l'autorité du peuple à celle des tyrans. Ces paroles d'Histiée ramenèrent tous ceux qui d'abord s'étaient rangés à l'avis de Miltiade. Or voici les noms de ceux qui votèrent contre la proposition de ce dernier, tous gens fort en crédit auprès du roi. Hellespontiens: Daphnis, tyran d'Abydos, Hippoclus de Lampsaque, Hérophante de Parium, Métrodore de Proconèse, Aristagore de Cyzique, Ariston de Bysance. Ioniens: Stratès de Chios, Éacès de Samos, Laodamas de Phocée, Histiée de Milet, celui qui parla contre l'opinion de Miltiade. Éoliens: un seul considérable, Aristagore, tyran de Cyme.

Quand ils eurent adopté l'avis d'Histiée, ils avisèrent à ce qu'il fallait faire et dire. Il fut décidé qu'on déferait la partie du pont la plus proche des Scythes, jusqu'à la distance d'une portée de flèche. Par là on avait l'air de faire quelque chose, quoique en réalité on ne fît rien, et l'on ôtait aux Scythes la fantaisie de forcer le passage, pour traverser l'Ister sur le pont. En même temps on répondrait aux

Scythes qu'on voulait faire toutes choses à leur plaisir. Voilà ce qui fut ajouté à l'opinion d'Histiée. En conséquence Histiée, portant la parole au nom de tous, répondit: Scythes, ce que vous nous apportez est bon, et vous venez fort à propos; vous nous ouvrez une excellente route, et de notre côté nous vous servons de tout notre pouvoir, car, vous le voyez, nous défaisons le pont, et nous y travaillerons avec zèle afin de devenir libres. Mais pendant que nous sommes après, il vous faut aller chercher les Perses, et quand vous les aurez trouvés, en tirer pour vous et pour nous la vengeance qu'ils méritent.

Les Scythes croyant pour la seconde fois que les Ioniens disaient la vérité, s'en retournèrent à la recherche des Perses, et les croisèrent en chemin. La faute en fut aux Scythes eux-mêmes qui avaient détruit dans cette contrée les pâturages des chevaux, et comblé les fontaines. Sans cela, rien ne leur eût été plus facile, quand ils l'auraient voulu, que de trouver les Perses; tandis que ce qu'ils avaient pris pour un excellent moyen, leur porta préjudice. En effet les Scythes se dirigèrent par les endroits où il y avait du foin et de l'eau, et y cherchèrent leurs ennemis, en supposant qu'eux aussi faisaient par-là leur retraite. Mais les Perses revinrent par le même chemin qu'ils avaient pris en allant, et regagnèrent à grand'peine le passage du fleuve. Or comme ils arrivèrent de nuit, et qu'ils

trouvèrent le pont rompu, ils eurent un moment de frayeur, et crurent que les Ioniens les avaient abandonnés. Par bonheur il y avait auprès de Darius un Égyptien qui avait une voix prodigieusement forte. Darius ordonna à cet homme de se placer sur le bord du fleuve et d'appeler Histiée de Milet. L'autre obéit, et Histiée l'ayant entendu dès le premier cri, fit avancer tous les vaisseaux pour traverser l'armée, et rétablit le pont. Ainsi les Perses échappèrent, et les Scythes qui les cherchaient les manquèrent pour la seconde fois. Depuis ce temps les Scythes, quand ils parlent des Ioniens, disent que ce sont les plus méchants et les plus lâches des hommes libres, mais les plus dévoués et les plus fidèles des esclaves. Tel est le jugement que les Scythes portent des Ioniens.

Au reste Darius faisant route à travers la Thrace, parvint à Sestos dans la Chersonèse. De là il repassa en Asie sur ses vaisseaux, laissant en Europe une armée aux ordres du Perse Mégabaze. C'est de lui que Darius, étant chez les Perses, dit un bien honorable propos. Darius se disposait à manger des grenades, et il en avait déjà ouvert une, lorsque son frère Artabane lui demanda ce qu'il voudrait avoir en aussi grande quantité qu'il y a de grains dans la grenade. Darius répondit : Des Mégabazes; et ajouta qu'il le tiendrait à plus grand bonheur que d'avoir en sa domination toute la Grèce. Darius était en Perse lorsqu'il l'ho-

nora de cette façon; pour lors il le laissa comme général avec 80,000 hommes de son armée. Le même Mégabaze, éternisa son souvenir chez les Hellespontiens par un mot qu'il dit sur leur compte. Étant à Bysance, il apprit que les Calchédoniens avaient fondé leur ville dix-sept ans avant les Byzantins. En ce temps-là, dit-il, les Calchédoniens étaient sûrement aveugles; autrement eussent-ils choisi la plus laide position, quand ils pouvaient prendre la plus belle? — Ce Mégabaze resta donc comme général dans le pays des Hellespontiens, et acheva de soumettre aux Mèdes tous ceux d'entre eux qui ne leur obéissaient pas encore.

Dans le même temps eut lieu contre la Libye une autre grande expédition, dont je dirai ci-après le prétexte, quand j'aurai donné quelques éclaircissements préalables.

Les descendants des Argonautes, chassés de Lemnos par ces mêmes Pélasges qui enlevèrent de Brauron les femmes Athéniennes, s'en furent par mer en Laconie, où ils s'établirent sur le Taygète, et allumèrent des feux. A cette vue, les Lacédémoniens leur envoyèrent demander qui ils étaient et d'où ils venaient. Eux répondirent qu'ils étaient Minyens, issus des Argonautes qui jadis relâchèrent à Lemnos. Les Lacédémoniens quand ils connurent l'origine des Minyens, leur envoyèrent un second message, pour leur demander à quel dessein ils étaient venus en leur contrée, et

y avaient allumé des feux. Les autres répondirent que chassés par les Pélasges, ils venaient vers leurs pères, comme cela était juste; qu'ils demandaient la permission d'habiter avec eux, en partageant les honneurs et les terres. Les Lacédémoniens acquiescèrent à leur requête, surtout à cause des Tyndarides, qui avaient fait partie des Argonautes. Ils reçurent donc les Minyens, leur distribuèrent des terres, et les répartirent dans les tribus; bientôt ceux-ci prirent des femmes lacédémoniennes, et donnèrent à d'autres, celles qu'ils avaient amenées de Lemnos. Tout alla bien pendant quelque temps; mais ensuite les Minyens conçurent de l'arrogance; ils prétendirent à la royauté, et firent d'autres méchantes actions. Les Lacédémoniens résolurent donc de s'en défaire, et les ayant tous arrêtés, ils les jetèrent en prison. Or il faut savoir que les Lacédémoniens exécutent de nuit ceux qu'ils condamnent, et jamais pendant le jour. Lors donc que la sentence des Minyens fut prononcée, leurs femmes qui étaient citoyennes de Sparte et filles des plus considérables de l'état, demandèrent en grâce qu'on leur permit d'entrer dans la prison, et de parler à leurs maris. Les Spartiates l'accordèrent, sans soupçonner aucune ruse. Mais elles, aussitôt entrées, donnèrent à leurs maris tout ce qu'elles avaient de vêtements, et prirent les leurs. Ainsi habillés en femmes, les Minyens sortirent de la prison, et retournèrent s'établir sur le Taygète.

Dans le même temps Théras fils d'Autésion, qui lui-même était fils de Tisamène, petit-fils de Thersandre, et arrière-petit-fils de Polynice, se disposait à partir de Lacédémone pour s'en aller en colonie. Ce Théras, Cadméen d'origine, était oncle maternel des fils d'Aristodème, Eurysthène et Proclès. Pendant que ces enfants étaient encore en bas-âge, Théras eut la royauté de Sparte en qualité de leur tuteur. Mais lorsqu'ils eurent pris en main le gouvernement, Théras ne pouvant souffrir d'être commandé par d'autres, après avoir lui-même goûté de la royauté, déclara qu'il ne demeurerait pas à Lacédémone, mais qu'il s'en retournerait auprès de ses parents. Or ceux-ci habitaient l'île actuellement nommée Théra (*Santorin*) et jadis Calliste, et descendaient de Membliarès fils de Pécilas, phénicien. En effet Cadmus fils d'Agénor, dans le temps qu'il cherchait Europe, aborda à Théra, et soit que la contrée lui plût, soit qu'il eût quelque autre motif, il y laissa des Phéniciens, entre autres son parent Membliarès. Ces gens occupèrent cette île de Calliste l'espace de huit générations, avant que Théras y arrivât de Lacédémone.

C'était chez eux que Théras, suivi d'hommes de toutes les tribus, se disposait à aller en colonie, non point à dessein de les expulser, mais pour habiter avec eux, comme avec ses proches. Or comme les Minyens échappés de prison s'étaient

retirés sur le Taygète, les Lacédémoniens parlaient de les faire périr, lorsque Théras obtint qu'on ne tuerait personne, et s'engagea lui-même à les emmener hors du pays. Les Lacédémoniens accédèrent à sa proposition, et il mit à la mer avec trois navires à trente rames, pour se rendre chez les descendants de Membliarès. Cependant il n'emmena pas tous les Minyens, mais seulement un petit nombre; car la plupart d'entre eux se tournèrent contre les Paroréates et les Caucones, les chassèrent de leur territoire, et divisés en six troupes fondèrent les villes de Lépréum, Macistos, Phryxa, Pyrgos, Épium, et Nidium; la majeure partie de ces villes a été détruite de nos jours par les Éléens. Au surplus l'île prit du conducteur de la colonie le nom de Théra.

Le fils de Théras avait refusé de s'embarquer avec son père: Eh bien, dit celui-ci, je te laisse comme une brebis au milieu de loups. Ce propos valut au jeune homme le surnom d'Oïolycus (*brebis-loup*), surnom qui lui resta. De cet Oïolycus naquit Égée, qui donna son nom aux Égides, grande tribu de Sparte. Les hommes de cette tribu ne pouvaient conserver en vie aucun de leurs enfants; mais d'après un oracle ils élevèrent un temple aux Furies de Laïus et d'Édipe, et depuis ce temps leurs enfants vécurent, aussi bien que ceux du reste de la famille établi à Théra.

Jusqu'ici les Lacédémoniens sont d'accord avec

les Théréens, à l'égard de cette histoire ; mais ce que je vais dire n'est raconté que par les Théréens. Grynus fils d'Ésanius, descendant de Theras et roi de l'île de Théra vint un jour à Delphes, amenant une hécatombe de la part de sa ville. Plusieurs citoyens l'accompagnaient, entre autres Battus fils de Polymneste, de la famille des Euphémides et l'un des Minyens. Mais au moment où ce Grynus, le roi des Théréens, adressait sa demande à l'oracle, la pythie, au lieu de lui répondre, prononça qu'il fallait fonder une ville en Libye. Seigneur, répondit Grynus, pour moi je suis déjà vieux et cassé ; donne plutôt cet ordre à l'un des jeunes gens que voici. En même temps du geste il désignait Battus. Pour lors on n'en dit pas davantage ; on partit, sans se mettre en peine de l'oracle, car ils ignoraient en quelle partie du monde était la Libye, et n'osaient point, sur la foi d'un oracle obscur, envoyer une colonie. Mais voici que durant les sept années qui suivirent, il ne tomba point de pluie à Théra, tous les arbres de l'île séchèrent, à l'exception d'un seul ; et lorsque les Théréens allèrent à l'oracle, la pythie leur mit au-devant la colonie de Libye. Or comme le mal ne se relâchait point, ils envoyèrent des députés en Crète, pour s'informer s'il y avait entre les Crétois ou les étrangers établis parmi eux quelqu'un qui eût jamais été en Libye. Ces députés parcoururent ainsi toute l'île, et arrivèrent enfin dans la ville d'Itanos ; là ils trouvèrent

un marchand de pourpre , nommé Corébius , lequel leur dit qu'il lui était arrivé d'être porté par les vents en Libye , dans une île appelée Platéa. Ils engagèrent cet homme par un salaire à les suivre à Théra. De cette île on envoya d'abord des gens pour reconnaître le pays. Ils étaient en petit nombre , et furent conduits par Corébius dans l'île de Platéa. Là ils laissèrent ce Corébius avec des provisions pour quelques mois , et eux-mêmes s'en retournèrent à la hâte rendre compte aux Théréens au sujet de cette île. Mais comme leur voyage dura plus longtemps qu'ils n'avaient compté , Corébius se trouva manquer de tout. A la fin pourtant un navire samien , dont le patron était Coléus , faisant voile pour l'Égypte , fut poussé en cette île de Platéa ; et les Samiens ayant ouï de Corébius le récit de son aventure , lui laissèrent des vivres pour un an , et remirent à la voile pour l'Égypte ; mais le vent d'est , qui ne cessait de souffler , les emporta par delà les colonnes d'Hercule jusqu'à Tartesse , où quelque dieu les conduisit. En ce temps-là ce marché était encore intact , en sorte que les Samiens firent sur leur cargaison plus de profit que jamais Grec qui soit connu , hormis toutefois l'Éginète Sostrate fils de Laodamas , avec lequel nul ne peut entrer en lice. De leur gain les Samiens prélevèrent la dîme , montant à six talents , dont ils firent faire un vase d'airain , en forme de cratère argolique , avec des têtes de gryphons en relief

tout alentour, et le dédièrent dans le temple de Junon. Il est supporté par trois colosses d'airain, hauts de sept coudées, et appuyés sur les genoux. C'est depuis cette époque que ceux de Théra et de Cyrène se lièrent d'étroite amitié avec les Samiens. Au surplus les Théréens qui avaient laissé Corébius dans l'île, étant de retour à Théra, annoncèrent qu'ils avaient formé un établissement dans une île située sur la côte de Libye. En conséquence il fut résolu par les Théréens que de deux frères on en enverrait un, désigné par le sort; que tous les villages (or il y en a sept) fourniraient des hommes; et qu'on leur donnerait pour chef et pour roi Battus. Ainsi partirent pour Platéa deux navires à cinquante rames.

Voilà ce que disent les Théréens. Pour le reste de l'histoire ils sont d'accord avec les Cyrénéens; car pour le fait de Battus, les Cyrénéens le content d'une tout autre manière. Il y avait, disent-ils, en Crète dans la ville d'Axos, un roi qui s'appelaît Étéarque. Ce roi qui avait une fille nommée Phronime, étant devenu veuf, prit une seconde femme. Celle-ci, à peine entrée dans la maison, se montra pour Phronime une véritable marâtre. Elle lui fit endurer bien des maux, et mit tout en œuvre contre elle, jusqu'à l'accuser d'impudicité, calomnie qu'elle fit croire à son mari. Étéarque, à la persuasion de cette femme, se porta envers sa fille à une action odieuse. Il y avait alors à Axos

un marchand Théréen nommé Thémison. Étéarque l'accueillit comme un hôte, et lui fit jurer de lui rendre le service qu'il lui demanderait. Quand il eut son serment, il lui remit sa propre fille, à charge de l'emmenner, et de la jeter à la mer. Thémison bien fâché de la ruse avec laquelle on avait surpris sa foi, quitta son hôte, reçut la jeune fille, et mit à la voile; puis, lorsqu'il fut au large, il fit par manière d'acquit attacher Phronime avec des cordes, la descendit dans la mer, et la retira aussitôt; après quoi il arriva à Théra.

Ensuite Polymneste, un des principaux citoyens de Théra, prit chez lui Phronime, et vécut avec elle. Par succession de temps il en eut un fils bègue et d'une voix grêle, ce qui le fit appeler Battus (*le bègue*), du moins à ce que disent les Théréens et les Cyrénéens. Pour moi, je pense que ce surnom lui fut donné pour autre cause, et seulement après son arrivée en Libye, où il le prit à raison de l'oracle sur lui rendu à Delphes, et de l'honneur qu'il avait. En effet les Libyens appellent *Battus* un roi; et voilà pourquoi, ce me semble, la pythie l'apostropha en langue libyenne, connaissant qu'un jour il serait roi en Libye. Au surplus, quand ce jeune homme fut devenu grand, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle au sujet de sa voix. La pythie lui répondit: *Battus, tu es venu pour ta voix: mais Phébus Apollon t'envoie fonder une colonie dans la Libye en brebis féconde.*

C'est la même chose que si elle eût dit en langue grecque: *O roi, tu es venu pour ta voix.* Sur quoi l'autre répliqua: Seigneur, je suis venu te consulter au sujet de ma voix; et voilà que tu me prescribes chose impossible, en m'ordonnant de mener une colonie en Libye. Avec quelle force? Avec quelles mains? — Il eut beau dire, il ne put obtenir une autre réponse de la pythie; mais comme elle lui répétait la même chose, il la laissa dire, et s'en fut à Théra. Depuis ce temps il n'arriva que malheurs à Battus et aux autres Théréens; et comme ils en ignoraient la cause, ils envoyèrent à Delphes consulter l'oracle sur leurs maux présents. La pythie leur répondit d'aider Battus à fonder Cyrène en Libye, et qu'ils s'en trouveraient bien. En conséquence les Théréens envoyèrent Battus avec deux navires à cinquante rames. Ces gens mirent à la voile pour la Libye, mais ils perdirent courage, et rebroussèrent chemin. Ceux de Théra les voyant revenir, les reçurent à coups de pierres, et les repoussèrent au large, sans leur permettre d'aborder. Ainsi contraints de repartir, ils allèrent s'établir dans une île adjacente à la Libye, et dont le nom, comme je l'ai dit ci-dessus, est Platéa. Cette île est, dit-on, de la même grandeur que la ville actuelle de Cyrène.

Ils habitèrent en ce lieu l'espace de deux ans, au bout desquels, comme rien ne leur prospérait, ils s'en allèrent à Delphes, après avoir laissé

dans l'île un seul d'entre eux. Arrivés à l'oracle, ils le consultèrent disant qu'ils habitaient la Libye, et que leurs affaires n'en allaient pas mieux pour cela. La pythie pour toute réponse leur dit: *Si toi, qui n'as pas été dans la Libye en brebis féconde, tu la connais mieux que moi qui y suis allé, j'admire fort ta science.* Après avoir entendu ces mots, Battus et sa troupe s'en retournèrent, attendu que le dieu ne les tenait pas quittes de la colonie, avant qu'ils fussent arrivés dans la Libye même. De retour à Platéa, ils prirent avec eux celui qu'ils avaient laissé, et allèrent s'établir en Libye, dans un lieu situé en face de l'île, et nommé Aziris. Ce lieu est enfermé des deux côtés par des forêts superbes, et une rivière coule tout auprès. Ils habitèrent cet endroit pendant six années; dans la septième ils résolurent de le quitter, à la sollicitation des Libyens, qui promettaient de les conduire en un pays encore meilleur. Les Libyens les menèrent delà vers le couchant, et afin que les Grecs ne visent pas le plus beau des sites par lesquels ils les faisaient passer, ils prirent leurs mesures pour qu'ils le traversassent de nuit. Ce site s'appelle Irasa. Les Libyens les conduisirent ainsi sur les bords d'une fontaine nommée fontaine d'Apollon, et leur dirent: Grecs, c'est ici qu'il vous convient d'habiter; car ici le ciel est troué.

Durant la vie de Battus le fondateur, qui régna quarante ans, et celle de son fils Arcésilas, qui en

régna dix-sept, les Cyrénéens demeurèrent au même nombre qu'ils étaient dans l'origine, lorsqu'ils allèrent en colonie; mais sous leur troisième roi, Battus surnommé l'Heureux, la pythie rendit un oracle qui engageait tous les Grecs à s'embarquer pour la Libye, et à se joindre aux Cyrénéens. Ceux-ci les y appelaient eux-mêmes, et offraient de leur distribuer des terres. L'oracle était ainsi conçu: *Qui viendra le dernier en la riante Libye au partage de la terre, je dis qu'un jour il s'en repentira.* Ainsi une multitude de gens se rassemblèrent à Cyrène, et reçurent des terres enlevées aux Libyens du voisinage. Ces peuples et leur roi Adicran, se voyant ainsi dépouillés et outragés par les Cyrénéens, envoyèrent en Égypte, et se donnèrent au roi Apriès. Celui-ci leva une puissante armée d'Égyptiens, et la fit marcher contre Cyrène. Les Cyrénéens s'avancèrent en armes jusqu'à l'Irasa et la fontaine Thestés, où ils donnèrent bataille aux Égyptiens, et remportèrent la victoire. Et comme c'était la première fois que les Égyptiens avaient affaire aux Grecs, et qu'ils les méprisaient, ils furent mis en telle déroute, qu'il n'en revint en Égypte qu'un très-petit nombre. Ce fut la cause pour laquelle les Égyptiens, qui avaient d'ailleurs à se plaindre d'Apriès, se rebellèrent contre lui.

Ce Battus laissa un fils, Arcésilas, lequel étant devenu roi, commença par se brouiller avec ses

frères, à tel point que ceux-ci le quittèrent, et s'en furent dans un autre canton de la Libye, où, après s'être concertés, ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent Barcé, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. En même temps ils firent soulever les Libyens contre les Cyrénéens. Alors Arcésilas se mit en campagne contre ceux des Libyens qui avaient accueilli ses frères, et s'étaient soulevés contre lui. Ces Libyens prirent peur, et s'en allèrent fuyant vers les Libyens orientaux. Arcésilas les y poursuivit, jusqu'à un endroit de la Libye, nommé Leucon. Alors les Libyens résolurent de l'attaquer. Le combat s'engagea, et les Cyrénéens essayèrent une telle défaite que 7,000 de leurs hoplites restèrent sur la place. Après ce désastre, Arcésilas tomba malade, et venait de prendre médecine, lorsque son frère Léarque l'étrangla. Léarque à son tour fut tué en trahison par la femme d'Arcésilas, nommée Éryxo.

Celui qui succéda à la royauté, fut Battus fils d'Arcésilas. Il était boiteux, ayant une jambe plus courte que l'autre. A la suite du désastre qu'ils avaient éprouvé, les Cyrénéens envoyèrent à Delphes pour savoir comment ils devaient se constituer pour être plus heureux. La pythie leur prescrivit d'aller à Mantinée en Arcadie, chercher un médiateur. Les Cyrénéens obéirent, et ceux de Mantinée leur donnèrent un de leurs principaux citoyens, qui avait nom Démonax. Celui-ci arrivé à

Cyrène, et après s'être bien informé de l'état des choses, commença par faire trois tribus des habitants, en les distribuant ainsi. Des Théréens et de leurs périèques, il fit une part; une seconde des Péloponésiens et des Crétois; et une troisième de tous les insulaires. Ensuite il ôta au roi Battus les apanages et sacerdoces qu'auparavant possédaient les rois, et les rendit au peuple.

Cet ordre de choses dura tant que vécut ce Battus; mais du temps de son fils Arcésilas, grand trouble s'éleva au sujet des honneurs. En effet Arcésilas, fils de Battus le boiteux et de Phérétime, refusa de se soumettre au règlement de Démonax, et revendiqua les privilèges de ses ancêtres. Cela fut cause d'une émeute, dans laquelle il eut le dessous, et s'enfuit à Samos, tandis que sa mère se réfugiait à Salamine dans l'île de Cypre. En ce temps-là Salamine était au pouvoir d'Évelthon, le même qui consacra dans le temple de Delphes le magnifique encensoir, placé dans le trésor des Corinthiens. Ce fut à lui que Phérétime alla demander une armée qui les remenât à Cyrène. Mais Évelthon lui donnait tout plutôt qu'une armée. Elle recevait ses présents, et disait que c'étaient de fort belles choses, mais que ce qui serait encore plus beau serait de lui donner l'armée qu'elle demandait. Le dernier présent que lui fit Évelthon fut un fuseau d'or et une quenouille avec de la laine; et comme Phérétime répétait le même propos, Ével-

thon lui dit que tels étaient les présents à faire aux femmes , plutôt que des armées.

Pendant ce temps Arcésilas était à Samos , rassemblant de toutes parts des gens sous promesse de leur distribuer des terres. Quand il eut amassé une nombreuse armée, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle touchant son retour. La pythie lui répondit en ces termes : *Durant quatre Battus et quatre Arcésilas , huit générations d'hommes , Loxias (Apollon) vous donne de régner à Cyrène ; mais au delà ne vous conseille de le tenter. Pour toi demeure en paix une fois rentré en ta patrie. Que si tu trouves l'âtre plein d'amphores , ne cuis pas les amphores ; livre-les plutôt au gré du vent. Mais si tu mets le feu à l'âtre , n'entre pas au lieu tout entouré d'eau ; sinon tu mourras , toi et le taureau le plus beau.* C'est ainsi que la pythie répondit à Arcésilas. Celui-ci prenant ceux qu'il avait à Samos , revint à Cyrène ; et s'étant emparé du pouvoir , il mit l'oracle en oubli , et demanda raison de son exil à ses adversaires. Les uns quittèrent tout à fait le pays , les autres tombèrent entre les mains d'Arcésilas , qui les expédia en Cypre pour y être mis à mort. Mais les Cnidiens , chez lesquels ils furent poussés par les vents , les sauvèrent et les envoyèrent à Théra. Quelques autres Cyrénéens s'étaient réfugiés dans une grande tour , qui était à un particulier nommé Aglomaque ; Arcésilas fit entasser du bois à l'entour , et les livra aux flam-

mes. Mais eux morts, il comprit que c'était là ce qu'avait voulu dire la pythie, en lui défendant de cuire les amphores qu'il trouverait dans l'âtre. Il s'abstint donc volontairement de rentrer à Cyrène, par crainte du trépas que l'oracle lui avait prédit, attendu que Cyrène était tout entourée d'eau. Or il avait pour femme une sienne parente, fille du roi de Barcé, lequel avait nom Alazir. Ce fut vers ce dernier qu'il se rendit. Mais des Barcéens et quelques-uns des bannis de Cyrène, qui le reconnurent au moment où il se promenait sur la place, le tuèrent, lui et son beau-père Alazir.

C'est ainsi qu'Arcésilas ayant, soit à bon escient soit sans le vouloir, manqué le sens de l'oracle, remplit sa destinée. Quant à sa mère Phérétime, pendant qu'Arcésilas vivait à Barcé pour sa propre infortune, elle jouissait à Cyrène des honneurs de son fils, et entre autres elle avait un siège au sénat. Mais quand elle le sut mort, elle s'en alla fuyant en Égypte, où elle avait à invoquer les services qu'Arcésilas avait rendus à Cambyse fils de Cyrus. En effet ce fut cet Arcésilas qui donna Cyrène à Cambyse, et qui s'imposa un tribut. Arrivée en Égypte, Phérétime s'assit comme suppliante d'Aryandès, et lui demanda vengeance, sous prétexte que son fils était mort pour cause d'attachement aux Mèdes.

Cet Aryandès avait été établi par Cambyse comme gouverneur de l'Égypte; mais l'année qui

suivit l'événement que je rapporte, il périt pour s'être fait l'égal de Darius. Aryandès, lorsqu'il apprit et qu'il vit ce qu'avait imaginé Darius pour laisser de lui un monument qu'aucun autre roi n'eût exécuté avant lui, osa faire la même chose, jusqu'à ce qu'il reçut son salaire. Darius avait fait fondre et monnayer l'or le plus fin qu'il fût possible; Aryandès, gouverneur de l'Égypte, en fit autant avec de l'argent. De nos jours encore l'argent le plus pur est l'aryandique. Mais Darius informé qu'il agissait ainsi, lui mit dessus une autre charge, l'accusant de vouloir se révolter, et le tua.

Pour le moment Aryandès se prit de compassion pour Phérétime, et lui donna toute l'armée égyptienne, soit de terre soit de mer. Il nomma pour général de l'armée de terre Amasis le Maraphien, et de la flotte Barès, Pasagarde de race. Cependant, avant de faire partir cette armée, Aryandès envoya un héraut à Barcé, pour s'enquérir de ceux qui avaient tué Arcésilas. Les Barcéens répondirent que c'étaient eux tous, et qu'ils l'avaient fait à cause de maux sans nombre qu'ils en avaient soufferts. Là-dessus Aryandès fit partir l'armée avec Phérétime. Tel était le prétexte qu'il mettait en avant; mais le véritable motif de cette expédition était, selon moi, le désir de faire la conquête de la Libye. En effet les Libyens forment des nations diverses et nombreuses. Une petite partie d'entre eux étaient sujets du roi de Perse; la plupart ne se

souciaient aucunement de Darius. Mais avant d'aller plus loin, il faut décrire la situation de ces peuples.

Les premiers en commençant du côté de l'Égypte sont les Adyrmachides. Ils ont en général les coutumes égyptiennes, mais ils s'habillent comme les autres Libyens. Chez eux les femmes portent à chaque jambe un bracelet d'airain. Elles ont la chevelure longue, et quand elles y prennent des poux, elles les mordent, et les jettent ainsi. Ce sont les seuls des Libyens qui aient cet usage. Ce sont aussi les seuls qui présentent à leur roi les filles à marier; celles qui lui plaisent, il les garde pour lui. Ces Adyrmachides s'étendent depuis l'Égypte jusqu'à un port nommé Plynos.

Après eux viennent les Giligammes qui occupent le pays situé au couchant, jusqu'à l'île d'Aphrodisiade. C'est dans cet intervalle que se trouve l'île de Platéa, celle où s'établirent les Cyrénéens; et sur la terre ferme est le port de Ménélas, et l'Aziris que les Cyrénéens habitèrent. C'est en cet endroit que commence le silphium (*plante médicinale*); il s'étend depuis l'île de Platéa jusqu'à la bouche de la Syrte. Du reste ces peuples ont à peu près les mêmes usages que les autres Libyens.

Après les Giligammes on trouve les Asbystes en allant du côté du couchant. Leur pays est situé au-dessus de Cyrène, mais ne va pas jusqu'à la mer; ce sont les Cyrénéens qui ont toute la côte. Les Asbystes font grand usage de chars à quatre che-

vaux, plus même qu'aucun autre peuple de Libye; du reste ils s'étudient à imiter la plupart des coutumes des Cyrénéens.

A l'ouest des Asbystes sont les Auschises. Ils habitent au-dessus de Barcé, et touchent à la mer par les Évespérides. Au milieu des Auschises habitent les Cabales, petite peuplade qui confine à la mer par la ville de Tauchira, dépendante de Barcé. Leurs coutumes sont les mêmes que celles des peuples situés au-dessus de Cyrène.

Après les Asbystes, toujours du côté du couchant, viennent les Nasamons, peuple nombreux. L'été ils laissent leurs troupeaux au bord de la mer, et montent au canton d'Augila, pour faire la récolte des dattes; car ce lieu est couvert de palmiers gigantesques et tous à fruits. Ils font aussi la chasse aux sauterelles, les sèchent au soleil, puis les réduisent en poudre, et les boivent mêlées avec du lait. Ils ont la polygamie et la communauté des femmes, de la même manière que les Massagètes. Pour les serments et la divination, ils observent les pratiques suivantes. Ils jurent par les hommes qui passent parmi eux pour avoir été les plus justes et les plus braves, et ils placent la main sur leurs tombeaux. Pour deviner, ils vont dans les sépulcres de leurs ancêtres, font leur prière, et s'y endorment; et le songe qu'ils ont alors leur tient lieu d'oracle. Pour gage de foi, ils se donnent réciproquement à boire dans le creux de la main; et s'ils n'ont aucun liquide,

ils prennent de la poussière à terre, et la lèchent.

Aux Nasamons confinent les Pŷlles. Ceux-ci ont péri de la manière suivante. Le vent du sud en soufflant sur eux tarissait leurs citernes; or en tout leur pays, qui est situé en deçà de la Syrte, il n'y a point d'eau. Ils délibérèrent donc, et d'un commun accord s'en allèrent en guerre contre ce vent (je rapporte ce que disent les Libyens); mais quand ils furent dans les sables, le vent du sud s'éleva, et les ensevelit tous. Depuis ce désastre, les Nasamons se sont mis en possession de leur territoire.

Au-dessus et du côté du sud, dans la région des bêtes sauvages, habitent les Garamantes, qui fuient les hommes et tout commerce avec eux. Ils ne possèdent point d'armes pour la guerre, et ne connaissent pas les combats. Ces peuples habitent au-dessus des Nasamons.

Du côté de la mer et du couchant, ceux qui suivent sont les Maces. Ils portent sur le sommet de la tête une houe de cheveux, qu'ils laissent croître en se rasant tout alentour. Quand ils vont à la guerre, ils portent des peaux d'autruches en guise de boucliers. Leur pays est traversé par le fleuve Cynyps, qui sort de ce qu'on appelle la Colline des Grâces, et va se jeter dans la mer. Cette colline des Grâces est toute couverte de forêts, tandis que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici est tout à fait nu. De la mer à cette colline il y a deux cents stades.

Aux Maces font suite les Gindanes. La langue de terre qui de leur pays s'avance dans la mer est occupée par les Lotophages, qui vivent en se nourrissant du seul fruit du lotos. Ce fruit est gros à peu près comme la baie du lentisque, et semblable pour la douceur au fruit du palmier. Les Lotophages en tirent une espèce de vin.

Après les Lotophages, le long de la mer, viennent les Machlyes, qui usent aussi du lotos, mais pas autant que leurs voisins. Ils confinent à un grand fleuve, le Triton, lequel se jette dans un vaste lac nommé Tritonide. Dans celui-ci est une île appelée Phla, où l'on prétend qu'un oracle invitait les Lacédémoniens à fonder une colonie. Voici ce qu'on raconte à ce sujet. Lorsque le navire Argo eut été construit au pied du Pélion, Jason y embarqua une hécatombe avec un trépied d'airain, qu'il avait l'intention de porter à Delphes, en faisant le tour du Péloponèse. Mais à la hauteur du cap Malée il fut accueilli par un vent du nord, qui l'emporta vers la Libye, et avant qu'il eût pu découvrir la terre, il se trouva engagé dans les bas-fonds du lac Tritonide. Il ne savait comment en sortir, lorsque Triton lui apparut, et lui promit de lui indiquer une issue et de le sauver lui et ses compagnons, à condition qu'il lui cédât le trépied. Jason y consentit; et alors Triton lui montra un passage, et plaça le trépied dans son propre temple. Il monta même sur ce trépied pour prophétiser, et prédit aux Arge-

nantes que lorsqu'un de leurs descendants aurait emporté le trépied, force serait que cent villes grecques fussent fondées autour du lac Tritonide. Les Libyens du voisinage, qui entendirent cet oracle, s'empressèrent de cacher le trépied.

Après les Machlyes viennent les Ausiens qui habitent également les environs du lac Tritonide. Le Triton fait la limite entre eux. Les Machlyes se laissent croître les cheveux de derrière la tête, et les Ausiens ceux de devant. Ces peuples célèbrent chaque année en l'honneur de Minerve, une fête, dans laquelle leurs jeunes filles divisées en deux bandes luttent ensemble à coups de pierres et de bâtons. Elles prétendent par là honorer à la manière de leurs pères la déesse indigène, celle que nous appelons Minerve. Si quelqu'une d'elles vient à mourir de ses blessures, ils la taxent de fausseté. Mais avant de les mettre aux-prises, ils choisissent la fille la plus belle, l'ornent à frais communs d'un casque corinthien et d'une armure grecque; puis la placent sur un char, et lui font faire tout le tour du lac. Comment ornaient-ils ces jeunes filles jadis qu'ils n'avaient pas encore des Grecs pour voisins? c'est ce que j'ignore; cependant je présume qu'ils les ornaient d'armes égyptiennes. Ce qui est certain, c'est que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte en Grèce. Ils disent encore que Minerve est fille de Neptune et du lac Tritonide, mais qu'ayant eu envers son père quelque sujet de mé-

contentement, elle se donna elle-même à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille. Voilà ce que disent les Ausiens. Du reste entre eux les femmes sont communes; ils ne font point ménage à part, mais ils vivent ensemble comme les bêtes. Lorsque l'enfant d'une femme a pris de la consistance, c'est-à-dire le troisième mois, les hommes se réunissent, et celui d'entre eux auquel l'enfant se trouve ressembler est censé être son père.

Ce sont là les Libyens Nomades qui habitent le long de la mer. Au-dessus et dans l'intérieur des terres est la partie de la Libye qu'occupent les bêtes sauvages; et encore au-dessus de celle-ci s'étend une ligne sablonneuse, qui va de Thèbes d'Égypte aux colonnes d'Hercule. Sur cette ligne on rencontre de dix en dix jours des collines de sel en gros blocs; au sommet de chaque colline jaillit, du milieu du sel, une eau fraîche et douce; et alentour habitent des hommes qui sont les derniers du côté du désert, au delà même de la région des bêtes sauvages. Les premiers qu'on trouve en partant de Thèbes et après une marche de dix jours, sont les Ammoniens, chez lesquels est un temple imité de celui de Jupiter Thébain; car la statue de Jupiter à Thèbes a, comme je l'ai dit plus haut, une tête de bélier. Ils ont aussi une autre source dont l'eau est tiède à l'aube du jour, plus fraîche dans la matinée, et tout à fait froide à midi. C'est alors qu'ils arrosent leurs jardins. A mesure

que le jour décline, elle diminue de fraîcheur, jusqu'au coucher du soleil, où elle redevient tiède; ensuite elle se réchauffe de plus en plus, et à minuit elle est bouillante. Passé cette heure, elle se refroidit peu à peu jusqu'au point du jour. Cette source porte le nom de Fontaine du Soleil.

Après les Ammoniens, en suivant la ligne sablonneuse et quand on a marché dix autres jours, on rencontre une colline de sel semblable à celle des Ammoniens; il y a aussi de l'eau, et des hommes qui habitent alentour. Ce canton s'appelle Augila. C'est là que les Nasamons vont faire la récolte des dattes. D'Augila, à dix autres jours, est une autre colline de sel, avec de l'eau et des palmiers à fruits en aussi grand nombre que sur la précédente. Les hommes qui habitent en ce lieu s'appellent Garamantes; c'est une très-grande nation. Pour ensemen- cer, ils apportent de la terre qu'ils étendent sur le sel. Le chemin le plus court delà chez les Loto- phages est de trente jours. En ce pays les bœufs paissent à reculons, par la raison qu'ayant les cornes courbées en avant, s'ils paissaient devant eux, leurs cornes iraient donner contre terre; du reste ils ne diffèrent des autres bœufs que par l'épaisseur et la souplesse de leur peau. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes d'Éthiopie avec des chars à quatre chevaux, car les Éthiopiens Troglodytes sont les plus agiles de tous les hommes dont nous ayons ouï parler. Les Troglodytes se nourrissent

de serpents, de lézards, et d'autres reptiles. La langue qu'ils parlent n'a de rapport avec aucune autre : elle ressemble aux sifflements des chauves-souris.

Après les Garamantes et à la distance d'encore dix jours est une autre colline de sel avec de l'eau ; c'est là qu'habitent les Atarantes, gens qui ont ceci de singulier, qu'ils ne portent pas de noms ; celui d'Atarantes est commun à tous, mais les individus n'ont point de noms propres. Ces hommes, quand le soleil est d'aplomb au-dessus d'eux, lui crient des injures, et profèrent mille imprécations contre cet astre qui les brûle et les écrase, eux et leur pays. Plus loin, après dix autres jours de marche, est encore une colline de sel, avec de l'eau et des hommes qui habitent alentour. Près delà est l'Atlas, montagne étroite et ronde, mais si haute qu'on ne peut en apercevoir les cimes toujours couvertes de nuages l'hiver et l'été. Les gens du pays appellent cette montagne la colonne du ciel. Sur l'Atlas habitent des hommes qui de son nom s'appellent Atlantes. On dit qu'ils ne mangent rien qui ait eu vie, et qu'ils ne savent ce que c'est que les songes.

Jusqu'aux Atlantes je puis citer par leurs noms tous les peuples qui habitent la ligne sablonneuse ; mais au delà je ne le peux plus. La ligne s'étend jusques aux colonnes d'Hercule et même plus loin. Après dix jours de marche, on y trouve une mine de sel, et des hommes qui l'habitent. Leurs maisons

sont toutes construites en blocs de sel; car en ce canton de la Libye il ne pleut jamais; autrement des murs de sel ne seraient guère solides. Ce sel qu'on tire de la terre est de couleur blanche et rouge. Au-dessus de cette ligne, en allant vers le midi et l'intérieur de la Libye, il n'y a plus que des solitudes sans eau, sans animaux, sans pluie, et sans bois; il n'y tombe même jamais de rosée.

Ainsi depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonide habitent les Libyens nomades, qui vivent de viande et de lait. Ils ne goûtent point de la chair des vaches, et cela pour la même raison que les Égyptiens; ils ne nourrissent point de porcs. De même les femmes de Cyrène s'abstiennent de manger de la vache, à cause de la déesse Isis, en l'honneur de laquelle elles célèbrent des jeûnes et des fêtes. Les femmes de Barcé se gardent de goûter non-seulement des vaches, mais encore des porcs. Telles sont les coutumes de ces peuples. Quant aux Libyens qui habitent à l'ouest du lac Tritonide, ils ne sont plus nomades, et n'ont plus les mêmes mœurs. Ils ne font point aux enfants ce que les Nomades ont l'habitude de faire. En effet les Libyens nomades, pour la plupart, si ce n'est tous, sont dans l'usage, quand leurs enfants ont atteint l'âge de quatre ans, de leur brûler avec de la laine grasse de brebis les veines du sommet de la tête, et cela dans le but de les préserver à jamais des écoulements d'humeurs. C'est à quoi ils attribuent leur tempérament robus-

te. Il est vrai que les Libyens sont les plus vigoureux de tous les hommes à nous connus; mais la cause en est-elle dans cette pratique? C'est ce que je ne saurais affirmer. Toujours est-il qu'ils sont extrêmement robustes. Voici maintenant leur manière de sacrifier. Ils coupent comme prémices l'oreille de l'animal, et la jettent par-dessus leur maison. Cela fait, ils lui tirent le cou en arrière. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune. Tous les Libyens sacrifient à ces divinités; mais ceux des environs du lac Tritonide sacrifient principalement à Minerve, et après elle à Triton et à Neptune. Quant au vêtement et aux égides que les Grecs donnent aux statues de Minerve, ils les ont empruntés des femmes Libyennes, à cela près que l'habillement des Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne consistent pas en serpents, mais en simples courroies; d'ailleurs tout est semblable; et le nom même d'égide dénote que c'est de la Libye qu'est venu le costume des statues de Pallas; car les femmes de ce pays portent par-dessus leurs vêtements des égées (*peaux de chèvres*) lisses, bordées de franges, et teintes en écarlate; c'est de là que les Grecs ont fait le nom d'égides. Je crois aussi que le cri des fêtes vient de ce pays; car il est fort en usage chez les Libyennes, et dans leur bouche il est beau. Enfin c'est des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux de front. Les Nomades ensevelissent leurs

morts à la manière des Greca , à part les Nasamons, qui les enterrent assis, ayant grand soin, au moment où l'âme s'en va, de tenir l'homme sur son séant, de crainte qu'il ne meure couché à la renverse. Les habitations sont faites de tiges d'asphodèles entrelacées de joncs; elles se transportent d'un lieu dans un autre. Telle est la manière de vivre des Nomades.

A l'ouest du fleuve Triton, tout de suite après les Ausiens, commencent les Libyens laboureurs, nommés Maxyes. Ceux-ci ont tous des maisons; ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, et se rasent le côté gauche; ils se teignent le corps avec du vermillon. Ils se disent descendants des Troyens. Cette contrée, comme tout le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus boisée et plus peuplée de bêtes sauvages que n'est le pays des Nomades. En effet la Libye orientale, celle que les Nomades habitent, est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton; au contraire le pays qui est à l'ouest de ce fleuve, c'est-à-dire celui des Libyens laboureurs, est très-montueux, couvert de bois, et abondant en bêtes sauvages. C'est là que se trouvent les serpents monstrueux, les lions, les éléphants, les ours, les aspics, les ânes à cornes, les cynocéphales, les acéphales qui ont les yeux à la poitrine, si l'on en croit les Libyens, enfin les hommes et les femmes sauvages, et une multitude d'autres animaux nullement fabuleux. Les Nomades

n'ont aucune de ces bêtes, mais d'autres que voici : les antilopes, les gazelles, les chèvres sauvages, et les ânes, non pas ceux à cornes, mais d'autres qui ne boivent jamais, les orys, avec les cornes desquels les Phéniciens font des lyres (la grandeur de cet animal est à peu près celle d'un bœuf), les renards, les hyènes, les porcs-épics, les béliers sauvages, les dictys, les chakals, les panthères, les borys, et une espèce de crocodiles terrestres longs de trois coudées et très-semblables aux lézards, enfin les autruches, et de petits serpents dont chacun a une corne. Ce sont là les animaux de cette contrée, sans parler de ceux qu'on trouve aussi ailleurs; seulement le cerf et le sanglier ne se rencontrent ni l'un ni l'autre en Libye. Ce pays présente aussi trois espèces de rats : les uns s'appellent bipèdes, les autres zégéries, mot libyen qui peut se rendre en grec par celui de colline; les derniers s'appellent échines. Enfin on trouve des belettes, qui naissent dans le silphium, et qui ressemblent beaucoup à celles de Tartesse. Tels sont les animaux que produit la terre des Libyens nomades, autant que nos recherches ont pu nous en assurer.

Aux Maxyes Libyens touchent les Zavèques, chez lesquels à la guerre ce sont les femmes qui conduisent les chars. Après eux viennent les Gysantes, chez lesquels les abeilles font beaucoup de miel, et l'on dit que les hommes en fabriquent encore davantage. Ils se teignent tous avec du vermillon,

et mangent les singes qui abondent dans leurs montagnes. Près de ce pays, à ce que disent les Carthaginois, est une île nommée Céraunis, longue de 200 stades, mais très-étroite, et sur laquelle on peut passer à gué du continent. Elle est couverte d'oliviers et de vignes. Elle renferme aussi un lac, d'où les jeunes filles du pays tirent des paillettes d'or, en plongeant dans la vase des plumes d'oiseaux enduites de poix. Est-ce vrai? Je ne sais; je rapporte ce qu'on me dit. Toutefois cela pourrait bien être; car à Zacynthe j'ai vu moi-même de la poix qu'on retirait de l'eau d'un lac. Ce lac n'est pas le seul qu'il y ait dans l'île, mais c'est le plus grand; il a soixante-dix pieds en tous sens, et deux brasses de profondeur. On garnit de myrte le bout d'une perche, on la plonge dans le lac, et on la retire chargée d'une espèce de poix qui a l'odeur de l'asphalte, mais qui est préférable à la poix de Piérie. On la jette dans une fosse pratiquée à côté du lac, et lorsqu'il y en a une bonne quantité d'accumulée, on la verse dans des cruches. Ajoutez que tout ce qui tombe dans ce lac s'en va sous terre, et reparaît dans la mer, à quatre stades delà. D'après ce que je viens de dire il ne serait donc pas impossible que ce qu'on rapporte de l'île adjacente à la Libye fût véritable. Les Carthaginois disent encore que par delà les colonnes d'Hercule est un canton de la Libye, où habitent des hommes avec lesquels ils trafiquent de la manière suivante. Arri-

vés là, ils débarquent leurs marchandises, les étalent sur la grève, puis rentrent dans leurs vaisseaux, et font paraître de la fumée. A ce signal les naturels du pays viennent vers la mer, déposent de l'or en échange des marchandises, et s'écartent; les Carthaginois descendent, examinent, et s'ils trouvent l'or suffisant, ils le prennent et partent; sinon, ils retournent à leurs navires, et attendent; alors les autres reviennent, et ajoutent de l'or jusqu'à ce qu'ils soient contents. Mais jamais les uns ne font tort aux autres; car les Carthaginois ne touchent point à l'or, qu'il ne soit la valeur des marchandises, et les Libyens ne touchent point celles-ci, que les Carthaginois n'aient emporté l'or.

Tels sont les Libyens que nous pouvons nommer. La plupart se souciaient du roi de Perse alors aussi peu qu'à présent. Pour achever ce que j'ai à dire sur cette contrée, j'ajouterai qu'elle est habitée par quatre peuples, sans plus, du moins à ce que nous savons. De ces peuples deux sont indigènes, mais les autres non: les Libyens et les Éthiopiens sont indigènes, et habitent ceux-là au nord, ceux-ci au sud; les Phéniciens et les Grecs sont d'origine étrangère. Enfin il me semble que pour la bonté du sol la Libye ne se peut comparer ni à l'Asie ni à l'Europe, excepté pourtant le pays de Cynyps. Ce pays, qui porte le même nom que le fleuve, égale en production des fruits de Cérès la meilleure des terres. Il ne ressemble point au reste de la Libye;

il a un sol noir, et arrosé de sources, en sorte qu'il n'a point à craindre les sécheresses, non plus que les ravages des pluies excessives (car il pleut aussi dans cette partie de la Libye). Aussi les récoltes y sont-elles dans la même proportion qu'en Babylonie. Le pays des Évespérides est bien fertile, car dans les bonnes années il donne cent pour un; eh bien, la terre de Cynyps est encore meilleure, car elle rapporte trois cents pour un.

Le territoire de Cyrène est le plus élevé de toute la Libye occupée par les Nomades. Il présente trois saisons bien distinctes. Sur les bords de la mer les fruits commencent les premiers à mûrir, en sorte que la moisson et la vendange s'y font de très-bonne heure. Cette récolte achevée, les fruits se trouvent mûrs dans la région qui est au-dessus de la mer, et qu'on appelle les Coteaux. Enfin ces fruits sont à peine récoltés, que ceux de la partie la plus élevée du pays sont en pleine maturité; de sorte que la première récolte est déjà bue et mangée, lorsque la dernière arrive. Ainsi au pays de Cyrène la saison des fruits dure huit mois. C'est tout ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Cependant les Perses qui allaient venger Phérette étaient partis d'Égypte par ordre d'Aryandès, et arrivés sous les murs de Barcé, avaient mis le siège devant cette ville. D'abord ils avaient demandé qu'on leur livrât les auteurs du meurtre d'Arcésilas; mais comme tout le peuple en était

complice, on ne les avait pas écoutés. Alors donc les Perses assiégèrent Barcé durant neuf mois, creusant sous terre des mines pour pénétrer dans la ville, et donnant des assauts vigoureux. Les mines furent éventées par un forgeron, qui eut l'idée de promener en dedans de la muraille un bouclier d'airain qu'il appliquait contre terre. La plupart des endroits où il l'approchait ne rendaient qu'un bruit sourd; mais au-dessus des mines retentissait l'airain du bouclier. Alors les Barcéens contreminaient en ce lieu, et tuaient les travailleurs Perses. Telle fut cette invention: quant aux assauts, les Barcéens les repoussèrent. Enfin après bien du temps perdu, et bien des morts de part et d'autre, Amasis le commandant de l'armée de terre eut recours à un stratagème. Reconnaissant que les Barcéens ne pouvaient être réduits par la force, mais bien par la ruse, il fit faire de nuit un grand fossé, qu'on recouvrit de branches minces, et par-dessus on étendit de la terre de niveau avec le reste du sol. Quand le jour parut, Amasis appela les Barcéens en pourparler; ceux-ci acceptèrent avec joie, et l'on convint d'un accommodement. Mais on fit les serments au-dessus de la fosse. Or la convention portait que les serments tiendraient tant que la terre sur laquelle on était demeurerait la même. Les Barcéens s'engageaient à payer au roi une somme équitable, et les Perses à ne rien entreprendre contre les Barcéens. Après la prestation des

serments, les Barcéens ne se défiant de chose au monde, ouvrirent leurs portes, sortirent de la ville, et y laissèrent entrer qui voulut. Mais soudain les Perses rompirent le pont secret, et coururent dans la ville. Ils rompirent le pont afin de paraître fidèles à leurs serments, lesquels devaient tenir tant que la terre où on les avait faits demeurerait la même. Une fois détruite, le serment ne subsistait plus.

Les principaux auteurs de la mort d'Arcésilas furent livrés à Phérétime par les Perses, et empalés tout autour du mur. Elle fit aussi couper les mamelles à leurs femmes, et les clouer au mur. Ensuite elle abandonna au pillage des Perses le reste des Barcéens, hormis les Battiades et ceux qui n'avaient pas trempé dans le meurtre d'Arcésilas. Ce fut à eux qu'elle remit la ville; les autres Barcéens furent emmenés comme esclaves par les Perses. Lorsqu'à leur retour ceux-ci se présentèrent devant Cyrène, les Cyrénéens, par respect pour quelque oracle, leur donnèrent passage par leur ville. Tandis qu'ils la traversaient, Barès le commandant de l'armée navale voulait qu'on s'en emparât; mais Amasis s'y opposa, disant que Barcé était la seule ville grecque contre laquelle il eût été envoyé. Cependant lorsqu'ils eurent passé, et qu'ils furent campés sur la colline de Jupiter Lycéen, ils se repentirent de n'avoir pas pris Cyrène, et essayèrent d'y rentrer. Mais les Cyrénéens ne le permi-

rent pas; et les Perses, bien que personne ne les attaquât, furent saisis d'une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite, et ne s'arrêtèrent qu'à soixante stades delà. Pendant qu'ils étaient campés en ce lieu, arriva un message d'Aryandès, qui les rappelait. Alors les Perses prièrent les Cyrénéens de leur donner des vivres pour la route, et après les avoir obtenus, reprirent le chemin de l'Égypte. Mais les Libyens, chez lesquels ils avaient à passer, massacrèrent tous les traîneurs pour avoir leurs habits et leurs effets; jusqu'à ce qu'enfin l'armée arriva en Égypte. Cette armée perse ne pénétra donc pas plus avant en Libye que le pays des Évespérides. Quant aux Barcéens emmenés comme esclaves, ils furent relégués hors d'Égypte et envoyés au roi. Darius les établit dans un village de la Bactriane, auquel ils donnèrent le nom de Barcé, et qui subsistait encore de mon temps. Au reste Phérétime ne fit pas bonne fin. A peine revenue en Égypte, après s'être vengée des Barcéens, elle mourut misérablement: vivante elle fut rongée des vers. Tant il est vrai que les vengeances excessives attirent sur les hommes le courroux des dieux. Telle fut la peine que subit Phérétime pour le traitement fait aux Barcéens.

---

# LIVRE CINQUIÈME.

---

## TERPSICHORE.

---

CEPENDANT les Perses que Darius avait laissés en Europe sous la conduite de Mégabaze subjuguèrent, avant tous les autres peuples de l'Hellespont, les Périnthiens, qui ne voulaient pas être sujets de Darius, et qui déjà précédemment avaient été fort maltraités par les Péoniens. En effet les Péoniens des rives de Strymon avaient reçu de leur dieu l'avis de marcher contre les Périnthiens, et quand ils seraient en présence, s'ils s'entendaient, appeler nominativement par eux, de les attaquer, sinon de n'en rien faire. Les Péoniens avaient suivi ce conseil. Or tandis que les Périnthiens se tenaient campés sous les murs de leur ville, on se porta un défi, et l'on engagea un triple combat singulier : on mit aux prises un homme avec un homme, un cheval avec un cheval, et un chien avec un chien. Les Périnthiens furent victorieux en deux de ces luttes, et

de la joie qu'ils en eurent se mirent à entonner le Péan; alors les Péoniens conjecturèrent que c'était là ce qu'avait voulu signifier l'oracle, et ils se dirent les uns aux autres: Voilà l'oracle accompli; c'est à nous maintenant de faire le reste. Ainsi donc ils fondirent sur les Périnthiens qui chantaient l'hymne de victoire, et ils les mirent en pleine déroute, si bien qu'il n'en demeura que fort peu. Tel avait été l'échec que les Périnthiens avaient précédemment éprouvé de la part des Péoniens; attaqués cette fois par les Perses et Mégabaze, ils défendirent bravement leur liberté, et ne cédèrent qu'au nombre. Périnthe soumise, Mégabaze avec son armée prit sa marche par la Thrace, et rangea sous le joug du roi les villes et les peuples de ces contrées; car il avait reçu de Darius l'ordre de réduire la Thrace à son obéissance.

Les Thraces sont, après les Indiens, le plus grand de tous les peuples; tellement que, s'ils étaient sous l'empire d'un seul, et qu'ils s'accordassent ensemble, ils seraient invincibles, et, selon moi, beaucoup plus forts que les autres nations; mais comme un pareil accord est difficile, pour ne pas dire impossible, la Thrace demeure faible. Chacune des nombreuses peuplades qui la composent a son nom particulier; mais leurs usages ont assez d'uniformité, si l'on excepte cependant les Gètes, les Trauses, et ceux qui habitent au-dessus des Cressoniens.

J'ai déjà parlé des usages de ces Gètes qui se prétendent immortels. Les Trauses observent en général les mêmes coutumes que le reste des Thraces, excepté en ce qu'ils pratiquent lors de la naissance ou de la mort de quelqu'un d'eux. Quand un enfant vient au monde, les parents s'asseient alentour, et se mettent à déplorer tous les maux qui l'attendent dans la vie où il vient d'entrer, et à faire l'énumération de toutes les misères humaines. Au contraire quand un des leurs est mort, ils l'enterrent avec démonstrations de joie, disant qu'il est délivré de tous maux, et qu'il jouit d'une félicité parfaite.

Les Thraces qui habitent au-dessus des Crestoniens ont ceci de particulier, c'est que chez eux chaque homme a plusieurs femmes; et quand l'un d'eux vient à mourir, il s'élève entre elles de grands débats, vivement soutenus par les amis, pour savoir laquelle était le plus aimée du défunt. Celle qui emporte la préférence est immolée sur le tombeau par ses plus proches parents, au milieu des louanges des hommes et des femmes; puis elle est enterrée avec son mari, tandis que les autres se désolent et tiennent leur défaite à grand déshonneur.

Quant au reste des Thraces, je vais dire quelles sont leurs coutumes. Ils vendent leurs enfants à l'étranger, ne surveillent point les jeunes filles, et les laissent épouser l'homme qui leur plaît; mais ils

gardent soigneusement leurs femmes, qu'ils achètent de leurs pères à beaux deniers comptants. Chez eux le tatouage est une marque de noblesse; ceux qui ne sont pas tatoués sont regardés comme n'étant pas nobles. L'oisiveté est ce qu'il y a de plus honorable, et le travail de la terre ce qu'il y a de plus méprisé. Rien n'est si beau que de vivre de guerre et de pillage.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans les mœurs de ces peuples. Les seules divinités qu'ils vénèrent sont Mars, Bacchus, et Diane; mais les rois, à l'exclusion des autres citoyens, rendent un culte particulier à Mercure; ils ne jurent que par ce dieu, et se prétendent issus de lui.

Les funérailles des gens riches se célèbrent de la manière suivante. On expose le mort durant trois jours, pendant lesquels on immole toutes sortes de victimes; et quand on l'a bien pleuré, on fait un festin; puis on brûle le corps, ou bien on l'inhume; on élève un tertre sur la tombe, et l'on y célèbre divers jeux; les prix les plus considérables sont, comme cela doit être, pour les vainqueurs au combat singulier. C'est ainsi que les Thraces font les funérailles.

Pour ce qui est des pays situés par delà cette contrée, personne ne sait dire avec certitude quels sont les hommes qui les habitent. Passé l'Ister commencent de vastes solitudes sans aucune fin. Il n'y a au delà de ce fleuve qu'un seul peuple dont j'ai pu

apprendre quelque chose : ce sont les Sigynnes ; ils portent le costume médique. Leurs chevaux ont tout le corps couvert d'un poil épais et long de cinq doigts. Ces animaux sont de petite taille, ont le nez aplati, et sont inhabiles à porter des hommes, mais attelés à des chars, ils sont d'une vitesse extraordinaire ; aussi les gens du pays vont-ils habituellement sur des chars. Ces peuples s'étendent, à ce qu'on dit, jusque près des Vénètes, qui habitent sur les bords de l'Adriatique. Eux-mêmes se donnent pour être une colonie des Mèdes. J'ai de la peine à comprendre comment cela pourrait être ; mais rien n'est impossible à la longueur du temps. Ajoutons que, dans la langue des Liguriens qui habitent au-dessus de Marseille, le nom de *Sigynnes* signifie *marchands merciers*, et lances dans celle des Cypriens.

Si l'on en croit les Thraces, tout le pays par delà l'Ister est occupé par une telle multitude de mouches à miel, qu'il n'est pas possible de passer outre ; mais cela ne me paraît pas naturel, car il est reconnu que ces animaux ne peuvent endurer la gelée. Je pense plutôt que ce qui rend inhabitables les pays situés près du septentrion, c'est la rigueur du froid. Voilà tout ce que j'avais à dire sur la Thrace, dont Mégabaze réduisit toute la côte sous la domination des Perses.

Aussitôt que Darius eut traversé l'Hellespont et fut arrivé à Sardes, il se ressouvint de l'action mé-

ritoire d'Histiée de Milet, et du bon conseil de Coës de Mitylène. Il les appela donc à Sardes, et leur donna le choix de ce qu'ils voudraient. Histiée qui était déjà tyran de Milet, n'avait aucun besoin de puissance; mais il demanda Myrcine en Édonie, dans l'intention d'y fonder une ville. Pour Coës qui n'était qu'un simple particulier, il demanda la tyrannie de Mitylène; tous les deux furent satisfaits, et s'en allèrent chacun à ce qu'ils avaient choisi.

Cependant il avint à Darius une chose qui lui donna l'envie de charger Mégabaze de soumettre les Péoniens et de les transporter d'Europe en Asie. Il y avait deux Péoniens, nommés Pigrès et Mantyas, qui, lorsque Darius eut passé en Asie, étaient arrivés à Sardes avec le dessein de devenir tyrans de leur pays. Ils menaient avec eux une sœur qui était grande et belle. Ils attendirent le moment où Darius allait s'asseoir sur l'esplanade de la ville, et après avoir paré leur sœur le mieux qu'il leur fut possible, ils l'envoyèrent à l'eau, portant une cruche sur sa tête, conduisant un cheval dont la bride était passée à son bras, en même temps qu'elle filait du lin. Cette femme venant à passer attira les regards de Darius, car ce qu'elle faisait n'était dans les mœurs ni des femmes des Perses, ni de celles de Lydie, ni d'aucun peuple asiatique. En conséquence il envoya quelques-uns de ses gardes pour voir ce qu'elle ferait du cheval. Ils allèrent donc après elle: arrivée près du fleuve, elle abreuva le

cheval, et quand il fut abreuvé, elle emplit d'eau sa cruche, et s'en retourna par le même chemin, portant l'eau sur sa tête, ayant la bride du cheval passée au bras, et tournant le fuseau. Darius fort étonné de ce rapport et de ce qu'il avait vu lui-même, ordonna d'amener cette femme en sa présence. Comme on l'amenait, ses frères qui se tenaient aux aguets à peu de distance, s'avancèrent aussi; et quand Darius demanda quelle était sa patrie, les jeunes gens déclarèrent qu'ils étaient Péoniens, et que cette femme était leur sœur. — Et quels hommes sont les Péoniens, reprit Darius; en quels lieux de la terre habitent-ils, et qu'êtes-vous venus faire à Sardes? — Eux répondirent qu'ils étaient venus pour se donner à lui; que la Péonie était un pays situé sur le fleuve Strymon et rempli de villes; que le Strymon n'était pas éloigné de l'Hellespont; qu'enfin les Péoniens étaient une colonie des Teucriens sortis de Troie. — Après avoir entendu tous ces détails, Darius leur demanda encore si chez eux les femmes étaient toutes aussi laborieuses? — Ils s'empressèrent de répondre que oui, car c'était pour en venir là qu'ils avaient tout arrangé.

En conséquence Darius écrit une lettre à Mégabaze, général qu'il avait laissé en Thrace, et lui ordonne de faire lever de leurs demeures les Péoniens, et de les lui amener, eux, leurs enfants, et leurs femmes. Incontinent un cavalier courut porter

cet ordre vers l'Hellespont, et quand il eut traversé, il remit la dépêche à Mégabaze. Celui-ci l'ayant lue, prit des guides en Thrace, et se mit en campagne contre la Péonie.

Quand les Péoniens eurent nouvelle que les Perses venaient contre eux, ils rassemblèrent toutes leurs forces et se dirigèrent vers la mer, présumant que les Perses feraient invasion de ce côté-là. Les Péoniens se tenaient donc prêts à repousser l'attaque de l'armée de Mégabaze; mais lorsque les Perses apprirent que les Péoniens s'étaient rassemblés, et qu'ils gardaient l'entrée de leur pays du côté de la mer, ils se firent indiquer par leurs guides le chemin d'en haut, et avant que les Péoniens s'en fussent aperçus, ils tombèrent à l'improviste sur leurs villes dégarnies d'hommes, et n'eurent pas grand'peine à s'en rendre maîtres. Les Péoniens ne surent pas plus tôt la prise de leurs villes, qu'ils se dispersèrent pour regagner leurs foyers, et se soumirent aux Perses. De cette manière ceux des Péoniens qui portent le nom de Siropéoniens et de Péoples, et tous ceux du pays qui s'étend jusqu'au lac Prasiade, furent arrachés à leurs demeures et conduits en Asie.

Mais ceux qui habitent sur le mont Pangée, les Dobères, les Agriens, les Odomantes, et ceux du lac Prasiade, ne furent point soumis par Mégabaze. Il essaya toutefois mais inutilement de réduire ceux qui demeurent sur ce lac, et qui l'ont rendu habi-

table de la manière suivante. Ils ont élevé au milieu des eaux un plancher qui repose sur de grands pieux. Un seul pont forme l'étroit passage par lequel on y entre du continent. Jadis ces pieux qui supportent le plancher étaient plantés par la communauté des citoyens; mais depuis on a établi une coutume par laquelle tout homme, à chaque femme qu'il prend, or ils en prennent chacun plusieurs, doit apporter trois pieux coupés sur le mont Orbèle. Voici la manière dont sont construites leurs habitations. Chacun d'eux possède sur ce plancher une cabane dans laquelle il vit. La porte, en forme de trappe, est pratiquée dans le plancher, et donne sur le lac. Les petits enfants sont liés par le pied avec une tresse, de peur qu'ils ne tombent dans l'eau. Les chevaux et autres bêtes de somme sont nourris de poissons en guise de fourrage. Or ces poissons abondent tellement, qu'il suffit d'abaisser la trappe, et de plonger dans le lac une corbeille de jonc vide, pour la retirer, un moment après, toute pleine de poissons. Il y a deux espèces de ces animaux: les uns qu'on appelle *paprax*, et les autres *tilons*.

Ainsi furent emmenés en Asie ceux des Péoniens qui furent soumis. Cette expédition terminée, Mégabaze fit partir sept des Perses qui après lui étaient les plus considérables de l'armée, et les envoya en Macédoine auprès d'Amyntas, demander au nom du roi Darius la terre et l'eau. Il n'y a pas loin du lac

Prasiade à la Macédoine. D'abord après ce lac sont les mines d'où, par la suite du temps, Alexandre retirait un talent d'argent chaque jour. Quand on a passé les mines, on n'a plus qu'à franchir le mont Dysore pour être en Macédoine.

Lorsque les députés envoyés auprès d'Amyntas furent arrivés en sa présence, ils demandèrent au nom du roi Darius la terre et l'eau. Amyntas les donna, et de plus offrit l'hospitalité à ces Perses. Il leur fit préparer un festin splendide, et les traita magnifiquement. Quand ce fut après souper, les Perses tout en buvant lui dirent: Hôte Macédonien, nous autres Perses, quand nous donnons un grand repas, nous avons l'habitude d'y appeler aussi les jeunes femmes, et de les faire asseoir auprès des convives. Toi donc, qui nous reçois avec tant de zèle, qui nous fais si grand accueil, et qui donnes au roi Darius la terre et l'eau, tu devrais suivre notre usage.—Amyntas leur répondit: O Perses, nous n'avons pas la coutume d'en agir ainsi; chez nous les hommes sont séparés des femmes. Mais vous êtes les maîtres, et puisque vous le désirez, vous serez satisfaits.—A ces mots il fit chercher les femmes, qui vinrent à sa demande, et s'assirent en ordre vis-à-vis des Perses. Alors ceux-ci, voyant ces femmes qui étaient belles, dirent à Amyntas que ce n'était pas agir sagement; que mieux eût valu ne point faire venir ces femmes, plutôt que de les appeler, et les faire asseoir nou

pas à leurs côtés, mais vis-à-vis d'eux, pour le mal de leurs yeux. Amyntas ainsi contraint donna ordre aux femmes d'aller s'asseoir auprès des Perses; mais elles n'y furent pas plus tôt, que ceux-ci, qui étaient échauffés par le vin, portèrent les mains sur elles, et quelques-uns même voulurent les embrasser.

Bien que cet objet lui déplût, néanmoins Amyntas n'osait mot dire, par la crainte qu'il avait des Perses; mais Alexandre son fils, qui était présent à ce spectacle, jeune et sans expérience des maux, ne put se contenir davantage, et dans l'indignation qu'il en eut, il dit à Amyntas : Pour toi, mon père, cède à l'âge; vas prendre du repos, et n'assiste pas plus longtemps à cette orgie. Je resterai ici, et j'aurai soin que rien ne manque à nos hôtes. — Amyntas comprit bien à ce langage qu'Alexandre méditait quelque chose de nouveau: Mon fils, lui dit-il, à l'ardeur qui t'enflamme j'entends assez que tu veux faire quelque coup de ta tête. Garde-toi bien de rien entreprendre contre ces gens, à moins que tu ne veuilles notre perte; ferme plutôt les yeux sur tout ceci. Cependant je me retirerai, comme tu m'y invites.

Là-dessus Amyntas se leva de table et sortit. Alors Alexandre dit aux Perses: Étrangers, ces femmes sont à vous; vous pouvez en disposer à votre aise; vous n'avez qu'à ordonner. Mais comme l'heure du coucher approche, et que vous ne

semblez avoir suffisamment bu, laissez, si bon vous semble, ces femmes aller au bain; elles reviendront ensuite. — A ces mots, qui furent approuvés par les Perses, Alexandre fit sortir les femmes, et les renvoya dans leur appartement; puis il fit habiller comme elles un pareil nombre de jeunes gens imberbes, les arma de poignards, et les introduisit lui-même dans la salle du festin: après quoi il dit aux Perses: Vous le voyez, rien ne manque à la fête; nous vous avons donné tout ce que nous possédions, tout ce que nous avons su imaginer, et pour comble, nous vous abandonnons la compagnie de nos mères et de nos sœurs, afin de vous faire connaître que nous voulons vous rendre tous les honneurs qui vous sont dus, et que vous rapportiez à votre roi qu'un Grec, gouverneur de Macédoine, vous a traités aussi bien qu'il se peut. — Après ce discours, Alexandre fit asseoir à côté de chaque Perse un des Macédoniens déguisés en femmes; mais ceux-ci, dès que les Perses firent mine de les toucher, les frappèrent à mort.

Tel fut le trépas de ces Perses et de leurs serviteurs; car ils menaient à leur suite un train considérable de chars, de valets et de bagage; tout cela disparut avec eux. Peu de temps après, les Perses firent à leur sujet une grande poursuite; mais Alexandre eut l'adresse de l'arrêter, en donnant beaucoup d'argent et sa propre sœur, qui s'appelait Gygée, au Perse Bubarès, général des troupes

envoyées à la recherche des hommes perdus. Par ce moyen l'affaire fut étouffée, et le silence gardé sur cet événement.

Au reste ces rois de Macédoine qui descendent de Perdiccas, sont d'origine grecque, comme ils le disent, et comme je m'en suis moi-même assuré; je le démontrerai dans la suite de cette histoire. D'ailleurs ceux qui président aux jeux olympiques en ont porté le même jugement. En effet, comme Alexandre désirait disputer le prix de la course, et qu'il était descendu dans ce but, les Grecs ses concurrents voulaient l'en empêcher, disant que la lice n'était pas ouverte aux Barbares, mais seulement aux Grecs. Cependant, lorsque Alexandre eut prouvé qu'il était originaire d'Argos, il fut reconnu pour Grec, et admis à la course du stade, pour laquelle son nom fut un des deux premiers qui sortirent de l'urne.

Cependant Mégabaze conduisant les Péoniens arriva sur l'Hellespont, et après l'avoir traversé, il parvint à Sardes. En ce temps-là Histiée de Millet avait déjà commencé à fortifier la place qu'il avait obtenue de Darius en récompense de la conservation du pont; cette place est située sur le Strymon, et s'appelle Myrcine. Or Mégabaze ayant avis de ce que faisait Histiée, ne fut pas plus tôt arrivé à Sardes, amenant les Péoniens, qu'il dit à Darius: O roi, qu'as-tu fait, que de laisser un Grec, dangereux et habile, se bâtir une ville en Thrace,

dans un lieu qui abonde en bois de construction, en bois à rames et en mines d'argent, lorsque tout autour habitent une foule de Grecs et de Barbares, qui ne demandent qu'un chef pour faire jour et nuit tout ce qu'il leur commandera. Si donc tu ne veux pas te voir engagé dans une guerre intestine, il te faut arrêter l'entreprise de cet homme, le mander avec douceur auprès de toi, et quand tu le tiendras, faire en sorte que de sa vie il ne retourne en Grèce.

Ces paroles de Mégabaze persuadèrent aisément Darius, qui les jugea dictées par une sage prévoyance de l'avenir. En conséquence il envoya à Myrcine un courier chargé du message suivant: Histiée, le roi Darius te parle ainsi. Plus j'y songe, et plus je trouve que nul n'est plus attaché que toi à ma personne et à mes affaires; j'en ai pour témoignages non pas des paroles, mais des effets. Maintenant donc que j'ai de vastes desseins en ma pensée, viens sans faillir, afin que je puisse te les confier. — Histiée ajouta foi à ce message, et comme il tenait à grand honneur d'être le conseiller du roi, il se rendit à Sardes. Dès qu'il y fut arrivé, Darius lui dit: Histiée, voici la raison pour laquelle je t'ai mandé. Du moment que je suis revenu de Scythie, et que tu as été loin de mes yeux, je n'ai rien tant désiré que de te voir et de m'entretenir avec toi, persuadé, comme je le suis, qu'il n'est au monde aucun bien plus précieux qu'un ami

prudent et fidèle, deux qualités que ma propre expérience m'a fait reconnaître en toi. Or donc tu as bien fait de te rendre à ma demande, et voici ce que j'ai à te proposer. Quitte Milet, ainsi que ta nouvelle ville de Thrace; suis-moi à Suse, et partage avec moi tout ce que je possède, en devenant mon commensal et mon conseiller.

Là-dessus Darius, après avoir laissé pour gouverneur de Sardes Artapherne son frère consanguin, et Otane pour général du pays des côtes, prit le chemin de Suse, emmenant Histiée avec lui. Le père de cet Otane avait nom Sisamnès, et avait été un des juges royaux. Mais comme il rendit pour de l'argent une sentence inique, le roi Cambyse le fit mettre à mort, puis écorcher tout entier; et quand sa peau fut arrachée, on la coupa en lanières qu'on étendit sur le siège où il avait coutume de rendre la justice; après quoi, Cambyse nomma pour le remplacer Otane, propre fils de ce Sisamnès ainsi écorché, et lui recommanda, lorsqu'il prononcerait ses sentences, de se ressouvenir sur quel siège il était assis. Ce même Otane, alors donné pour successeur à Mégabaze dans le commandement, s'empara de Bysance, de Chalcédoine, d'Antandre en Troade, et de Lamponion; enfin, à l'aide des vaisseaux que les Lesbiens lui fournirent, il prit les îles de Lemnos et d'Imbros, l'une et l'autre habitées encore à cette époque par les Pélasges. Les Lemniens combattirent avec valeur.

et ne furent soumis qu'après une longue résistance. Les Perses imposèrent pour gouverneur à ceux qui restaient Lycarète, frère de ce Méandrius qui avait régné à Samos; ce Lycarète devenu gouverneur de Lemnos y mourut. Le prétexte pour lequel Otane subjuga et réduisit tous ces peuples en esclavage, fut que les uns n'avaient pas voulu suivre Darius contre les Scythes, et que les autres avaient fait du mal à l'armée de ce prince lors de son retour. Voilà quelles furent les actions d'Otane en son commandement.

Après cela il y eut pour quelque temps un peu de relâche dans les maux de la guerre; mais ensuite l'Ionie se vit pour la seconde fois en proie à des calamités sorties de Naxos et de Milet. En ce temps-là Naxos surpassait en prospérité toutes les autres îles, tandis que Milet, plus florissante que jamais, était comme le joyau de toute l'Ionie. A une époque encore plus ancienne, et pendant deux générations d'hommes, Milet avait été fort travaillée de dissensions intestines, qu'avaient cependant apaisées les Pariens, choisis entre tous les Grecs par ceux de Milet pour être les arbitres de leurs différends.

Voici comment les Pariens s'y prirent dans ce but. Ils envoyèrent à Milet quelques-uns de leurs citoyens les plus considérables, et ceux-ci témoins du fâcheux état dans lequel se trouvaient les affaires des Milésiens, dirent qu'ils voulaient visiter la

contrée, ce qu'ils firent en effet. Mais tout en parcourant ce territoire, voyaient-ils au milieu des campagnes ruinées un champ bien cultivé, ils inscrivaient le nom de son propriétaire, ce que du reste ils n'eurent pas occasion de faire souvent; puis lorsqu'ils eurent achevé leur tournée, et qu'ils furent redescendus à Milet, ils convoquèrent sur-le-champ l'assemblée, et désignèrent pour gouverner la ville ceux dont ils avaient trouvé les champs en bon état; ils pensaient, dirent-ils, que ceux qui avaient si bien soigné leurs propres affaires, soigneraient également les affaires publiques; ce fut à eux que dut obéir le reste des Milésiens, qui avaient pris part aux dissensions précédentes. Ainsi les Patriens rétablirent la bonne intelligence dans Milet.

Je vais maintenant raconter comment ces villes devinrent une source de maux pour l'Ionie. Quelques-uns des plus gros personnages de Naxos, exilés par le peuple, s'en allèrent à Milet. Cette ville se trouvait alors sous l'intendance d'Aristagore fils de Molpagore, gendre et cousin germain de cet Histiée fils de Lysagore que Darius retenait à Suse; en effet Histiée était tyran de Milet, mais il se trouvait à Suse au moment où les Naxiens, liés avec lui par l'hospitalité, arrivèrent à Milet. Ils s'adressèrent donc à Aristagore, et lui demandèrent s'il ne pourrait point leur fournir quelques troupes pour les aider à rentrer chez eux. Aristagore faisant réflexion que si les bannis lui devaient leur retour,

Naxos serait en sa dépendance, prit occasion de l'hospitalité qu'ils avaient avec Histiée, et leur dit; Je ne peux pas à moi seul vous fournir des forces suffisantes pour vous ramener malgré les Naxiens qui sont maîtres de la ville; car j'apprends qu'ils ont 8,000 boucliers et un grand nombre de vaisseaux longs; j'y ferai cependant mon possible. Or voici ma façon de penser: Artapherne est mon ami; il est fils d'Hystaspe et frère du roi Darius; il gouverne toute la côte de l'Asie, et possède des troupes nombreuses et de nombreux vaisseaux. C'est lui qui, je l'espère, fera ce que vous demandez. — Après avoir entendu ces paroles, les Naxiens chargèrent Aristagore d'agir de son mieux, et l'autorisèrent à promettre des présents, et à s'engager pour eux à payer les frais de la guerre. Ils avaient grande espérance qu'il leur suffirait de se montrer aux Naxiens, pour obtenir d'eux tout ce qu'ils voudraient, ainsi que des autres insulaires; car en ce temps-là aucune des îles Cyclades n'était encore au pouvoir de Darius.

Aristagore se rendit à Sardes, et dit à Artapherne qu'à la vérité Naxos n'était pas une île fort grande, mais qu'elle était belle, fertile et proche de l'Ionie; enfin qu'elle avait beaucoup d'argent et d'esclaves. Je pense donc, ajouta-t-il, qu'il te convient d'y envoyer une armée pour y ramener ceux qui en sont exilés. Si tu prends ce parti, je tiens à ta disposition de grandes richesses, indépendamment des frais de la guerre, qu'il est juste que nous supportions, puis-

que nous sommes les promoteurs de l'entreprise. De plus c'est le moyen de conquérir pour le roi non-seulement Naxos, mais encore toutes les îles qui en dépendent, c'est-à-dire Paros, Andros, et les autres Cyclades. Partant de là, il te sera facile d'attaquer l'Eubée, île grande et florissante, qui n'est pas moindre que Cypre, et qui est on ne peut plus aisée à subjuguier. Il suffit de cent vaisseaux pour se rendre maître de toutes ces îles. — Vraiment, répondit Artapherne, c'est proposer une chose fort utile à la maison du roi, et c'est parler à merveille, excepté cependant pour ce qui est du nombre des vaisseaux. Au lieu de cent, je t'en donnerai deux cents, qui seront prêts avec le printemps. Mais il faut au préalable avoir l'agrément du roi.

Aristagore très-satisfait de cette réponse s'en retourne à Milet. Cependant Artapherne écrit à Suse pour faire connaître la proposition d'Aristagore, et quand il eut obtenu l'approbation de Darius, il rassembla deux cents galères et une multitude immense de Perses et d'alliés. Il donna la conduite de cette armée à Mégabate, Perse de la famille des Achéménides, son cousin germain et celui de Darius. C'est ce même Mégabate dont plus tard, si ce qu'on dit est vrai, la fille fut fiancée au Lacédémonien Pausanias fils de Cléombrote, lorsqu'il conçut le désir de devenir tyran de la Grèce.

Artapherne ayant donc choisi pour général Mégabate, fit partir l'armée pour Milet; Mégabate prit

dans cette ville Aristagore, les troupes ioniennes et les bannis de Naxos, après quoi il mit à la voile soi-disant pour l'Hellespont; mais quand il fut à Chios, il mouilla l'ancre à Caucasa, en attendant un vent du nord pour passer à Naxos. En cet endroit, car Naxos n'était pas destinée à périr par cette expédition, eut lieu l'aventure suivante. Mégabate en faisant sa ronde sur la flotte, trouva un vaisseau myndien, sur lequel il n'y avait point de garde. Il s'en fâcha, et donna ordre à ses satellites d'aller prendre le commandant, nommé Scylax, et de le lier à bord, de façon qu'il eût la tête passée dans une des ouvertures pratiquées pour les rames du rang inférieur, tandis que son corps resterait en dedans du navire. Lorsque Scylax fut ainsi lié, quelqu'un courut informer Aristagore que Mégabate avait mis à la gêne son hôte myndien. Aussitôt Aristagore se rendit vers le Perse pour intercéder en sa faveur; mais ayant été refusé tout à plat, il alla lui-même, et le mit en liberté. A cette nouvelle Mégabate entra dans une grande colère, et s'emporta contre Aristagore; mais celui-ci lui répliqua: Sont-ce là tes affaires? Artapherne ne t'a-t-il pas envoyé pour m'obéir, et faire voile où je voudrais? De quoi te mêles-tu? — Ainsi parla Aristagore; l'autre toujours plus courroucé, sitôt que la nuit fut venue, fit passer à Naxos une barque, pour avertir les Naxiens de ce qui les menaçait.

• Ceux-ci étaient bien loin de s'attendre que cette

flotte fût dirigée contre eux; mais dès qu'ils en eurent connaissance, ils firent en toute hâte rentrer dans la ville tout ce qui était aux champs, firent bonne provision de vivres et de boissons, et se disposèrent à soutenir le siège; si bien que lorsque l'armée ennemie eut passé de Chios à Naxos, elle les trouva tout remparés, et les assiégea vainement pendant quatre mois. Déjà tout l'argent apporté par les Perses était épuisé, Aristagore en avait aussi beaucoup dépensé, et le siège en demandait encore davantage. Alors donc ils bâtirent des forts aux exilés de Naxos, et se retirèrent sur le continent, après avoir échoué dans leur entreprise.

Aristagore était dans l'impossibilité de remplir sa promesse envers Artapherne; d'ailleurs il se voyait pressé pour acquitter les subsides dus à l'armée; il appréhendait les suites de sa déconvenue et du ressentiment de Mégabate; enfin il s'attendait à être dépouillé de la tyrannie de Milet. Au milieu de toutes ces craintes, il ne vit d'autre ressource que dans la rébellion. En même temps il reçut de Suse un esclave envoyé par Histiée, et sur la tête duquel celui-ci avait tracé l'avis de se révolter contre le roi. En effet Histiée voulant faire passer cet avis à Aristagore, comme les chemins étaient gardés, n'avait pas trouvé de plus sûr expédient que de prendre le plus fidèle de ses esclaves, auquel il fit raser la tête, et après y avoir empreint des caractères, il avait attendu que les cheveux eussent recré; après quoi

il l'avait fait partir pour Milet, sans lui dire autre chose, sinon, une fois arrivé, d'inviter Aristagore à lui raser la tête et à voir ce qu'elle portait. Or, comme je l'ai dit, ces caractères contenaient un appel à la révolte. Histiée, pour qui le plus grand des malheurs était d'être retenu à Suse, avait imaginé de susciter des troubles en Ionie, dans l'espoir d'être envoyé vers la mer; tandis que si Milet restait tranquille, il ne voyait aucune apparence d'y retourner jamais.

Lorsqu'Histiée eut formé ce projet, il expédia son messenger; ainsi tout se réunit à la fois pour Aristagore. Il assembla donc ceux de sa faction, et leur dévoila ses desseins et ce que lui mandait Histiée. Tous furent d'avis qu'il fallait se révolter. Le seul Hécatée l'historien chercha d'abord à les divertir d'un pareil propos, en faisant l'énumération de toute la puissance de Darius et de tous les peuples soumis à son empire; mais comme on ne l'écoutait pas, il ouvrit un second avis, qui était de travailler à se rendre maîtres de la mer, ce qui était, selon lui, l'unique moyen de réussite. Je sais, ajouta-t-il, combien Milet est faible; mais si nous enlevons du temple des Branchides les trésors consacrés par Crésus le Lydien, nous pouvons espérer d'occuper la domination de la mer. Par ce moyen nous nous procurerons les richesses qui nous manquent, et nous empêcherons l'ennemi de les piller. — Or ces richesses étaient considérables, ainsi que je l'ai indiqué au

premier livre de cette histoire. Cet avis d'Hécatee ne prévalut point; cependant on ne laissa pas de décider qu'on se mettrait en révolte, et qu'un des conjurés se rendrait à Myonte, où se trouvait l'armée revenue de Naxos, pour essayer de se saisir des généraux embarqués sur la flotte.

Iatragore qui fut chargé de cette mission, réussit à s'emparer par ruse d'Oliate fils d'Ibanolis, tyran de Mylasse, d'Histiée fils de Tymnès tyran de Termère, de Coès fils d'Erxandre, à qui Darius avait donné la tyrannie de Mitylène, d'Aristagore fils d'Héraclide tyran de Cyme, et enfin de beaucoup d'autres. Alors donc Aristagore se déclara en pleine révolte, et mit tout en œuvre contre Darius. D'abord il déposa, du moins en apparence, la tyrannie, et rendit Milet à l'égalité, afin d'encourager les Milésiens à le séconder. Ensuite il en fit autant dans le reste de l'Ionie, dont il chassa tous les tyrans. Quant à ceux qu'il avait pris sur la flotte revenue de Naxos, il pensa gratifier au peuple de ces villes en leur livrant à chacune le leur.

Les Mitylénienens n'eurent pas plus tôt Coès en leur puissance, qu'ils le menèrent hors des murs, et le lapidèrent. Ceux de Cyme se contentèrent de renvoyer leur tyran, et cet exemple fut suivi par la plupart des villes. Ainsi la tyrannie fut abolie de tous côtés. Aristagore de Milet invita chaque ville à élire des généraux à la place des tyrans qu'il venait de chasser; après quoi il monta lui-même sur

une galère, et se rendit comme ambassadeur à Lacédémone; car il lui fallait trouver quelque puissant allié.

A cette époque Anaxandride fils de Léon n'était plus roi de Sparte; il venait de mourir. C'était son fils Cléomène qui possédait la royauté, non pas en vertu de son mérite personnel, mais par droit de naissance. Anaxandride avait épousé une fille de sa sœur; cette femme était selon son cœur, mais elle ne lui donnait point d'enfants; aussi les éphores lui adressèrent-ils cette remontrance : Si tu n'as pas soin de ce qui te regarde, c'est à nous de veiller à ce que la race d'Eurysthène ne s'éteigne point. Nous t'invitons donc à renvoyer la femme que tu as présentement, puisqu'elle est stérile, et à en prendre une autre. Par là tu feras une chose agréable aux Spartiates. — Mais Anaxandride leur répondit qu'il n'en ferait rien; qu'il n'était pas raisonnable de l'engager à répudier la femme qu'il avait et qui était irréprochable quant à lui, pour en épouser une autre; et qu'ainsi il ne leur céderait point.

Là-dessus les éphores et les gérontes, après avoir tenu conseil, portèrent à Anaxandride ces paroles : Puisque nous te voyons si fort épris de ta femme, fais ce que nous allons te dire, et ne résiste plus, si tu ne veux pas que les Spartiates prennent à ton égard quelque résolution fâcheuse. Nous ne te demandons plus de renvoyer la femme que tu as; garde-la comme ci-devant; mais épouses-en une

autre, qui puisse te donner des enfants. — Anaxandride y consentit, et dès lors il eut deux femmes et deux maisons, chose tout à fait contraire à l'usage des Spartiates.

A quelque temps de là, sa nouvelle épouse mit au monde ce Cléomène, et donna ainsi un successeur au royaume de Sparte. Mais ensuite il arriva que la première femme, jusqu'alors stérile, devint elle-même enceinte, et quoique ce fût la vérité, néanmoins les parents de la seconde femme prétendirent qu'elle se vantait sans cause, et voulait supposer un enfant. Comme ils faisaient retentir ces plaintes, les éphores, quand vint le terme de la grossesse, résolurent de lever tous les doutes en assistant eux-mêmes à l'accouchement. Elle donna le jour à Doriée, plus tard à Léonidas, et enfin à Cléombrote, Quelques-uns croient que ces deux derniers étaient jumeaux. Quant à la seconde femme, mère de Cléomène, et qui était fille de Prinétade fils de Démarène, elle n'eut point d'autre enfant.

Ce Cléomène, à ce qu'on assure, avait peu de sens, et même il était atteint de folie. Doriée au contraire était le plus distingué de tous ceux de son âge, et comptait à ce titre obtenir la royauté. Aussi lorsqu'Anaxandride fut mort, et que les Spartiates, d'après la coutume, eurent pris pour roi Cléomène en qualité d'ainé, Doriée plein de dépit, et ne pouvant supporter l'idée d'obéir à Cléomène, demanda aux Spartiates des gens pour aller en colonie; et

sans consulter l'oracle de Delphes pour savoir en quelle terre il irait s'établir, sans rien observer de ce qui se pratique en pareille circonstance, mais ne prenant conseil que de son chagrin, il mit à la voile pour la Libye, sous la conduite de quelques Théréens. Arrivé à Cinyps, il s'établit dans le plus beau canton de la Libye, sur les bords d'une rivière; mais trois années après il en fut chassé par les Maces, les Libyens et les Carthaginois, et il revint dans le Péloponèse.

Là il trouva un Éléonien, nommé Anticharès, qui lui conseilla d'après les prophéties de Laïus d'aller s'établir à Héraclée en Sicile, attendu que tout le pays d'Éryx était aux Héraclides, puisqu'Hercule l'avait conquis. En conséquence Doriée s'en fut à Delphes interroger l'oracle, afin de savoir s'il s'emparerait du pays dans lequel il projetait d'aller; la pythie lui répondit qu'il s'en emparerait. Doriée reprenant donc la flotte qu'il avait conduite en Libye remit en mer, et côtoya l'Italie.

En ce même temps les Sybarites, à ce qu'ils disent eux-mêmes, étaient sur le point de marcher contre Crotone, eux et leur roi Télys. Les Crotoniates effrayés demandèrent assistance à Doriée, et obtinrent ce qu'ils désiraient. Doriée se joignit donc à eux dans cette guerre, et les aida à prendre Sybaris. Telle fut, au dire des Sybarites, la conduite de Doriée et de ses compagnons. Mais les Crotoniates soutiennent qu'ils n'eurent en cette occasion

aucun étranger pour auxiliaire, hormis le devin Callias, Éléen de la famille des Iamides; encore celui-ci ne vint-il à eux que pour fuir Télys tyran des Sybarites, auquel il avait annoncé malheur, dans un sacrifice qu'il faisait contre Crotone.

Les deux partis allèguent à l'appui de leur assertion les témoignages que voici. Les Sybarites, le pourpris et le temple qu'après la prise de Sybaris Doriée consacra, disent-ils, à Minerve Crastienne, sur le bord du torrent Crastis. De plus ils citent comme la meilleure preuve la mort même de Doriée, qui périt faute d'avoir obéi à l'oracle; car s'il n'eût rien entrepris avant de se rendre aux lieux où il était envoyé, il se fût emparé du pays d'Éryx, et l'eût conservé, au lieu de périr lui et sa troupe. De leur côté les Crotoniates en appellent aux domaines cédés dans leur territoire à Callias l'Éléen, domaines considérables, et dont les descendants de ce Callias jouissaient encore de mon temps; tandis que rien de pareil n'eut jamais lieu pour Doriée ni pour ses descendants. Or s'il les eût secondés dans la guerre contre les Sybarites, ils lui en eussent donné plusieurs fois autant. Tels sont les témoignages allégués par les deux peuples; chacun est libre de croire ce qui lui semble le plus vrai.

A la colonie que Doriée allait fonder s'étaient joints quelques autres Spartiates, et notamment Thessalus, Parébate, Céléas, et Euryléon; mais quand ils furent parvenus en Sicile avec toute leur

troupe, ils périrent vaincus en bataille par les Phéniens et les Égestains. Le seul des fondateurs de la colonie qui survécut à ce désastre, fut Euryléon. Il rassembla les restes de l'armée, et s'empara de Minoa colonie de Sélinonte. Il aida même les Sélinusiens à s'affranchir de la domination de Pithagore; puis quand il l'eut renversé, il tenta d'usurper à son tour la tyrannie de Sélinonte; mais son règne dura peu : les Sélinusiens soulevés le tuèrent, quoiqu'il se fût réfugié sur l'autel de Jupiter Agoréen.

Avec Doriée périt Philippe fils de Butacide, Crotoniate, qui l'avait suivi. Ce Philippe avait été banni de Crotone pour avoir fiancé la fille du Sybarite Télys; et ce mariage ayant été rompu, il s'en était allé à Cyrène, d'où il partit ensuite, pour accompagner Doriée, sur une galère qui lui appartenait en propre, et dont tout l'équipage était payé par lui. Il avait été vainqueur aux jeux olympiques, et c'était le plus beau des Grecs de son temps. C'est à cause de sa beauté que les Égestains lui rendirent des honneurs inouïs : car ils élevèrent sur sa tombe un monument héroïque, où ils offrent des sacrifices de propitiation.

Ce fut de cette manière que Doriée trouva la mort. S'il avait pu se résoudre à vivre sous le gouvernement de Cléomène, et qu'il fût resté à Sparte, il serait devenu roi des Lacédémoniens; car Cléomène ne régna pas longtemps, et mourut sans postérité masculine, ne laissant qu'une fille nommée Gorgo.

Mais pour en revenir à Aristagore tyran de Milet, il arriva à Sparte du temps que Cléomène avait l'autorité. Il se présenta donc à lui, à ce que disent les Lacédémoniens, ayant à la main une table de cuivre où était décrite en figure toute la terre, ainsi que toute la mer et tous les fleuves. Dans son entrevue avec le roi, Aristagore lui parla en ces termes :

« Cléomène, ne sois pas surpris de l'empressement de ma venue; car telles sont les circonstances, que les fils des Ioniens sont esclaves, et non pas libres, honte et douleur extrême pour nous d'abord, et pour vous ensuite, d'autant que vous êtes à la tête des Grecs. Maintenant donc, au nom des divinités de la Grèce, sauvez de l'esclavage les Ioniens qui sont vos frères. Il ne vous est pas difficile d'y réussir; car les Barbares n'ont aucune vaillance, tandis que vous êtes parvenus au comble de la vertu guerrière. Ils se présentent au combat armés d'arcs et de courtes piques; ils viennent à la guerre vêtus de larges braies, et coiffés de bonnets pointus; aussi sont-ils aisés à vaincre. En outre les peuples qui habitent ce continent ont plus de biens que tous les autres ensemble : de l'or, pour commencer par là, de l'argent, de l'airain, des habits brodés, des bêtes de somme et des esclaves. Vous n'avez qu'à vouloir, et tout cela est à vous. Au surplus ces contrées se succèdent l'une à l'autre de la manière que je vais te montrer. Après les Ioniens que voici, se trouvent les Lydiens, qui habitent un pays fertile et abondant

en mines d'argent (à mesure qu'Aristagore parlait, il indiquait les pays dans la table de cuivre qu'il avait apportée). Après les Lydiens, continua-t-il, viennent les Phrygiens orientaux, plus riches en troupeaux et en fruits qu'aucun peuple que je sache. Après les Phrygiens sont les Cappadociens, que nous appelons Syriens; ils confinent aux Ciliciens, qui touchent à cette mer où est située l'île de Chypre, et paient au roi 500 talents de tribut annuel. Après les Ciliciens on rencontre les Arméniens, qui sont aussi très-riches en troupeaux. Viennent ensuite les Matiéniens, dont voici le territoire. Après eux se trouve la terre de Cissié, dans laquelle, au bord du fleuve Choaspe, est située la ville de Suse, résidence du grand roi, et où sont tous ses trésors. Quand vous aurez pris cette ville, vous pourrez hardiment le disputer en richesses à Jupiter lui-même. Et cependant, c'est pour un mince territoire, qui n'est pas même très-bon, c'est pour d'étroites frontières, qu'il vous faut soutenir des combats contre les Messéniens, vos égaux en forces, contre les Arcadiens et les Argiens, peuples qui ne possèdent ni or ni argent, ni rien de ce qui fait affronter la mort dans les batailles! Vous pouvez dominer sans peine sur toute l'Asie, et vous préférez autre chose! »

Quand Aristagore eut fini de parler, Cléomène lui dit : Étranger milésien, dans trois jours je te répondrai. — Cette fois donc ils ne poussèrent pas

plus loin; mais lorsqu'un jour fixé pour la réponse ils furent venus au rendez-vous, Cléomène s'adressant à Aristagore, lui demanda combien de jours de marche il y avait de l'Ionie à la résidence du roi. Aristagore, quoiqu'il fût très-habile, et sût fort bien en faire accroire à Cléomène, se trouva en défaut sur ce point; en effet, s'il voulait attirer les Spartiates en Asie, il devait bien se garder de leur dire la vérité, et lui au contraire répondit qu'il y avait trois mois de chemin. Là-dessus Cléomène lui coupant la parole, et sans le laisser entrer dans l'explication de la route, lui dit : Étranger milésien, quitte Sparte avant le coucher du soleil; car il n'est pas raisonnable de vouloir emmener les Lacédémoniens à trois mois de distance de la mer. — A ces mots Cléomène se retira dans sa maison.

Mais Aristagore prenant en main le rameau des suppliants, s'en alla chez Cléomène, et en cette considération, lui demanda de l'écouter et de renvoyer son enfant; car Cléomène avait auprès de lui sa fille unique, nommée Gorgo, alors âgée de huit à neuf ans. Cléomène lui répondit que malgré sa présence il pouvait parler sans gêne. Alors donc Aristagore commença par lui offrir dix talents, s'il voulait accueillir sa requête; et comme Cléomène refusait, il alla toujours en augmentant la somme, jusqu'à ce qu'il lui promit cinquante talents. Alors la jeune fille s'écria : Mon père, l'étranger finira par te corrompre, si tu ne sors d'ici. — Cléomène

charmé de l'avertissement de sa fille, passa dans une autre chambre, et Aristagore fut obligé de quitter Sparte, sans avoir pu achever ses explications sur la route qui mène à la résidence du roi.

Or voici la description de cette route. Tout le long il y a des stations royales et de fort beaux logements. Le chemin parcourt un pays sûr et partout habité. On traverse d'abord la Lydie et la Phrygie, en 20 stations, qui font 94  $\frac{1}{2}$  parasanges. La Phrygie est bornée par le fleuve Halys, sur les bords duquel sont des portes qu'il faut absolument traverser avant de passer le fleuve. En cet endroit est une grande garde. Ensuite on entre en Cappadoce, et l'on chemine jusqu'à la frontière de la Cilicie, en 28 stations, ou 104 parasanges. Sur cette frontière on trouve deux portes et deux gardes qu'il faut passer. Après cela, on traverse la Cilicie, en 3 stations, ou 15  $\frac{1}{2}$  parasanges. La limite entre la Cilicie et l'Arménie est un fleuve qui porte bateaux et qui s'appelle Euphrate. On compte en Arménie 15 stations ou 56  $\frac{1}{2}$  parasanges. En cet endroit aussi est une garde. Ce pays est traversé par quatre fleuves navigables, qu'il faut nécessairement passer. Le premier est le Tigre; le second et le troisième portent le même nom, quoiqu'ils ne soient point un même fleuve, et qu'ils ne viennent point du même lieu, car l'un prend sa source en Arménie, et l'autre chez les Mantiéniens. Le quatrième est le Gynde, le même que jadis Cy-

rus fit diviser en 360 cañaux. Au sortir de cette Arménie on entre sur les terres des Matiéniens, où l'on trouve 4 stations; après quoi l'on passe dans le pays de Cissie, dans lequel il y a 11 stations ou 42  $\frac{1}{2}$  parasanges, jusqu'au Choaspe, fleuve qui porte bateaux, et sur les bords duquel est bâtie la ville de Suse. Il y a donc en tout 111 stations et autant de logements pour monter de Sardes à Suse; et si la route royale a été bien mesurée en parasanges, et que la parasange vaille trente stades, comme elle les vaut en effet, il y a de Sardes jusqu'au palais royal dit de Memnon 13,500 stades, car il y a 450 parasanges. Or à 150 stades par jour, cela fait juste quatre-vingt-dix jours; en sorte que le Milésien Aristagore avait raison, quand il disait à Cléomène le Lacédémonien qu'il fallait trois mois pour monter vers le roi. Si quelqu'un désire encore plus d'exactitude, je peux le satisfaire; car il faut joindre à ce calcul le chemin d'Éphèse à Sardes. Or je dis que depuis la mer grecque jusqu'à Suse, car c'est ce qu'on appelle la cité de Memnon, il y a en tout 14,040 stades; puisqu'on en compte 540 d'Éphèse à Sardes. Ainsi s'allonge de trois jours le chemin des trois mois.

Chassé de Sparte, Aristagore se rendit à Athènes; cette ville était depuis peu délivrée de ses tyrans, ainsi que je vais le raconter.

Après qu'Hipparque, fils de Pisistrate et frère d'Hippias le tyran, eut été tué par Harmodius et

Aristogiton, Géphyréens d'origine, à la suite d'un songe qui lui avait annoncé de la façon la plus claire ce qui lui arriva, les Athéniens n'en restèrent pas moins pendant quatre années sous le joug de la tyrannie, et même encore plus qu'auparavant.

Or voici en quoi consistait ce songe d'Hipparque. La nuit qui précéda les Panathénées, il lui sembla voir un homme de grande taille et de bonne mine, qui lui adressa ces vers énigmatiques: *Supporte, lion, d'un cœur patient un sort insupportable; il n'est aucun homme injuste qui ne paie la peine de son iniquité.* A peine fit-il jour, qu'on vit Hipparque aller consulter les interprètes des songes; et ensuite, quand il eut mis ordre à ce qui concernait cette vision, il conduisit la pompe dans laquelle il fut tué.

Ces Géphyréens dont faisaient partie les meurtriers d'Hipparque, prétendent eux-mêmes tirer leur origine d'Erétrie; mais un examen plus approfondi m'a fait connaître qu'ils étaient de ces Phéniciens venus avec Cadmus dans le pays présentement appelé Béotie, et qu'ils habitaient en cette terre le canton de Tanagre, qui leur était échu en partage. Or quand les Cadméens eurent été chassés par ceux d'Argos, ces Géphyréens à leur tour expulsés par les Béotiens, cherchèrent un asilé à Athènes. Les Athéniens les admirèrent à la bourgeoisie sous certaines conditions, et notamment à la réserve de plusieurs droits qu'il est inutile d'énumérer.

Quant à ces Phéniciens qui vinrent avec Cadmus s'établir en Grèce, et de qui descendaient les Géphyréens, ils y apportèrent diverses connaissances, et en particulier celle de l'écriture, qui selon moi était nouvelle pour les Grecs. Ce fut d'abord l'alphabet dont tout le monde se sert en Phénicie; mais ensuite, par succession de temps, ils changèrent leur langue et la forme des lettres. En ce temps-là ces contrées de la Grèce étaient principalement habitées par des Ioniens; ceux-ci reçurent des Phéniciens la connaissance des lettres, et se les approprièrent, sauf quelques modifications; mais comme cette écriture dont ils faisaient usage avait été introduite en Grèce par les Phéniciens, ils lui donnèrent, comme cela était juste, le nom d'écriture phénicienne. De toute ancienneté les Ioniens désignent les livres sous le nom de *peaux*, par la raison que jadis, faute de papyrus, on employait les peaux des chèvres et des moutons; et de nos jours encore plusieurs des Barbares écrivent sur de pareilles peaux.

J'ai vu moi-même des lettres cadméennes dans le temple d'Apollon Ismémien à Thèbes en Béotie, gravées sur quelques trépieds, et je leur ai trouvé beaucoup de ressemblance avec les lettres ioniques. Le premier de ces trépieds a pour inscription : *Amphitryon m'a dédié en revenant des Téléboens*; ce qui le ferait remonter au temps de Laïus fils de Labdacus, petit-fils de Polydore, et arrière-petit-

fil de Cadmus. Le second trépied dit en vers hexamètres : *Scéus vainqueur au pugilat m'a dédié à Apollon qui tire au loin, pour t'être un superbe ornement.* Or ce Scéus doit avoir été fils d'Hippocoon; ainsi donc, si c'est bien lui qui a consacré le trépied, et non pas un autre du même nom que le fils d'Hippocoon, il serait de l'âge d'Édipe fils de Laïus. Le troisième trépied dit également en vers hexamètres : *Laodamas étant roi a dédié ce trépied à Apollon qui vise bien, pour t'être un superbe ornement.* Ce fut sous le règne de ce Laodamas fils d'Étéocle que les Cadméens, chassés par ceux d'Argos, se rendirent chez les Enchéléens. Les Géphyréens qui étaient restés d'abord, se retirèrent ensuite devant les Béotiens dans la ville d'Athènes. Ils y possèdent des temples fondés par eux, auxquels le reste des Athéniens n'a aucune part, et quelques rites particuliers; par exemple le temple et les fêtes de Cérés Achéenne.

Mais c'est assez parler du songe d'Hipparque, et de l'origine des Géphyréens, dont faisaient partie ses meurtriers. Il faut maintenant reprendre le fil du discours que j'avais interrompu, et dire comment Athènes fut délivrée de ses tyrans.

Tandis qu'Hippias exerçait sa tyrannie, devenu plus cruel et plus farouche à cause de la mort d'Hipparque, les Alcmonides, famille athénienne qui fuyait les Pisistratides, avaient fait avec d'autres bannis Athéniens, une tentative pour ren-

trer de force et délivrer Athènes ; mais loin de réussir, ils avaient essuyé un grand échec, après avoir fortifié Lipsydriou au-dessus de Péonie. Alors donc les Alcéméonides, ayant recours à tous les moyens contre les fils de Pisistrate, firent marché avec les Amphictyons pour reconstruire le Delphes tel qu'il est aujourd'hui, et qui dans ce temps n'existait pas. Or comme les Alcéméonides étaient riches autant que d'extraction illustre, ils firent le temple beaucoup plus beau que le modèle, et en particulier quoiqu'il fût convenu que l'édifice serait en pierre porine, ils construisirent la façade en marbre de Paros.

Si l'on en croit les Athéniens, ces Alcéméonides établis à Delphes gagnèrent à prix d'argent la pythie, et obtinrent d'elle que toutes les fois qu'il viendrait des Lacédémoniens pour consulter l'oracle sur affaires particulières ou publiques, elle les engageât à mettre Athènes en liberté. Les Lacédémoniens s'entendant toujours répéter la même chose, envoyèrent Anchimolius fils d'Aster, citoyen des plus considérés, avec une armée, afin de chasser d'Athènes les Pisistratides, quoiqu'ils fussent liés avec eux par une étroite hospitalité ; mais ils estimèrent que les droits de la divinité devaient passer avant ceux des hommes. Ils envoyèrent cette expédition par mer sur des vaisseaux. Anchimolius aborda au Phalère, et débarqua sa troupe. Mais les Pisistratides, qui étaient avertis, avaient demandé des secours aux Thessaliens, avec lesquels ils avaient

fait alliance; et ceux-ci d'un accord unanime leur avaient envoyé mille chevaux et leur roi Cinéas de Conium. Lors donc que les Pisistratides eurent reçu ce renfort, ils imaginèrent d'abattre tous les arbres de la plaine de Phalère, et l'ayant ainsi rendue praticable aux chevaux, ils détachèrent contre le camp la cavalerie thessaliennè; de sorte que celle-ci fondant sur les Lacécémoniens, en tua un grand nombre, entre autres Anchimolius, et força le reste à se rembarquer. Tel fut le résultat de la première expédition des Lacédémoniens. L'on montre encore le tombeau d'Anchimolius en Attique aux Alopèces, près du temple d'Hercule qui est dans le Cynosarge.

Mais ensuite les Lacédémoniens envoyèrent contre Athènes une plus grande armée, sous la conduite du roi Cléomène fils d'Anaxandride. Ceux-ci prirent leur route non plus par mer, mais par terre. Au moment où ils entraient en Attique, la cavalerie thessalienne les attaqua la première; mais elle fut bientôt mise en fuite, et laissa plus de quarante hommes sur la place. Le reste, tel qu'il était, se retira par le plus court en Thessalie; de sorte que Cléomène arriva dans la ville, et de concert avec ceux des Athéniens qui voulaient être libres, il assiégea les tyrans enfermés dans le mur pélasgique.

Pendant les Lacédémoniens n'en seraient pas venus à bout: car ils ne songeaient point à les bloquer, et d'ailleurs les Pisistratides étaient amplement pourvus de vivres et d'eau; en sorte qu'après

quelques jours de siège les Spartiates s'en seraient retournés chez eux. Mais il arriva une aventure fâcheuse pour les uns, et favorable pour les autres : les enfants des Pisistratides, qu'on envoyait en lieu de sûreté, tombèrent entre les mains des assiégeants. Dès lors la confusion se mit dans les affaires des Pisistratides; afin de ravoir leurs enfants, ils traitèrent aux conditions que les Athéniens voulurent, et s'engagèrent à sortir de l'Attique dans le délai de cinq jours. Ensuite ils se retirèrent à Sigée sur le Scamandre, après avoir régné trente-six ans sur les Athéniens. Ils étaient par leur origine Pyliens et Nérides, étant issus des mêmes ancêtres que ce Codrus et ce Mélanthus, qui de simples étrangers qu'ils étaient d'abord à Athènes, en devinrent les rois. En mémoire de cette origine, Hippocrate donna à son fils le nom de Pisistrate, qu'avait porté le fils de Nestor.

C'est ainsi qu'Athènes fut délivrée de ses tyrans. Il me reste maintenant à raconter ce que les Athéniens devenus libres firent ou endurent de mémorable, avant que l'Ionie se fût soulevée, et qu'Aristagore-le Milésien fût venu à Athènes demander du secours.

Athènes qui déjà auparavant était grande, s'accrut encore davantage quand elle fut délivrée des tyrans. Deux citoyens y tenaient l'autorité : l'un était Clisthène Alcméonide, le même qui passe pour avoir suborné la pythie; l'autre était Isagore fils de

Tisandre, d'une maison considérable, mais dont je ne saurais indiquer l'origine; tout ce que je puis dire, c'est que cette famille sacrifia à Jupiter Carien. Quoi qu'il en soit, ces deux hommes se disputèrent la puissance, et Clisthène qui avait le dessous, s'attacha à gagner le peuple. Il fit dix tribus des Athéniens, au lieu de quatre qu'il y avait eu jusqu'alors; puis il changea les noms qu'elles portaient précédemment, et qui venaient des quatre fils d'Ion, Gélon, Égicore, Argade et Hoplès, pour leur faire prendre ceux d'autres héros tous indigènes; hormis Ajax qu'il adjoignit quoiqu'étranger, mais en qualité de voisin et d'allié.

En cela il me semble que ce Clisthène imitait son aïeul maternel, Clisthène tyran de Sicyone. En effet celui-ci, ayant la guerre avec les Argiens, fit interdire dans Sicyone les combats de rhapsodes, à cause des vers d'Homère, qui ne cessent de célébrer Argos et les Argiens. Ensuite, comme il y avait et il y a encore sur la grande place de Sicyone un monument héroïque élevé en l'honneur d'Adraste fils de Talaüs, Clisthène voulut aussi le chasser hors du pays, parce que cet Adraste était d'Argos. Il alla donc à Delphes, consulter le dieu pour savoir s'il chasserait Adraste; mais la pythie lui répondit en disant qu'*Adraste était roi des Sicyoniens, mais que pour lui, il méritait d'être lapidé*. Voyant donc que le dieu lui refusait ce qu'il désirait, il s'en retourna, cherchant quelque moyen de se délivrer

d'Adraste. Quand il crut l'avoir trouvé, il envoya à Thèbes en Béotie pour demander la permission d'apporter à Sicyone les restes de Mélanippe fils d'As-tacus; les Thébains la lui accordèrent. Alors Clis-thène ayant amené ce Mélanippe, lui consacra une enceinte dans le prytanée même, et lui édifia un temple en ce lieu le plus fort de la ville. La raison pour laquelle Clisthène alla chercher Mélanippe fut que ce dernier avait été grand ennemi d'Adraste, dont il tua le frère Mécistès et le gendre Tydée. Lorsqu'il eut consacré cette enceinte, il fit cesser les sacrifices et les fêtes qu'on célébrait en l'honneur d'Adraste, et les donna à Mélanippe. Or les Sicyoniens étaient dans l'usage d'honorer pompeusement Adraste, parce que le pays avait jadis appartenu à Polybe, qui étant mort sans postérité masculine, avait laissé l'empire à Adraste, fils de sa fille. C'est pour cette raison que les Sicyoniens rendaient à cet Adraste de grands honneurs; en particulier ils célébraient ses infortunes par des chœurs tragiques, consacrés chez eux à Adraste, et non pas à Bacchus. Clisthène rendit les chœurs à ce dieu; mais il attribua le reste des sacrifices à Mélanippe. Voilà ce qu'il fit pour Adraste. En même temps il changea les noms des tribus d'ariennes, afin que celles de Sicyone ne s'appelassent plus comme celles d'Argos; mais en cela il se moqua fort des Sicyoniens, car il emprunta aux porcs et aux ânes les noms qu'il donna aux dernières tribus; la sienne seule reçut un

nom tiré de l'autorité qu'il exerçait, car elle fut appelée Archélaens (*chefs du peuple*), tandis que les autres reçurent les noms d'Hyates (*porchers*), Onéates (*âniers*), et Chéréates (*gardeurs de cochons*). Les Sicyoniens conservèrent ces noms de tribus durant tout le règne de Clisthène, et après lui pendant soixante années encore; mais à cette époque en ayant délibéré ils prirent ceux d'Hylléens, de Pamphyles et de Dymanates; ils ajoutèrent une quatrième tribu, celle des Égialéens, ainsi dite d'Égialée fils d'Adraste.

Voilà ce qu'avait fait le Sicyonien Clisthène; or l'Athénien Clisthène, qui était fils de la fille de ce dernier, et qui portait le même nom que lui, suivit l'exemple de son aïeul, par mépris, je pense, pour les Ioniens, et pour éviter que les tribus d'Athènes fussent les mêmes que celles d'Ionie. Lorsqu'il eut attiré à son parti le peuple athénien, que jusqu'alors il avait repoussé, il changea les noms des tribus, et en augmenta le nombre; il établit dix phylarques (*chefs de tribus*) au lieu de quatre, et répartit les habitants de tous les bourgs dans ces dix tribus. Comme il s'était attaché le peuple, il était beaucoup plus fort que ses adversaires. A son tour Isagore, se voyant le plus faible, s'avisa d'invoquer l'appui de Gléomène le Lacédémonien, qui était son hôte depuis le siège des Pisistratides. Celui-ci envoya premièrement un héraut pour demander qu'on exilât Clisthène et avec lui beaucoup d'autres Athéniens,

entachés de sacrilège, comme il le disait. En cela il agissait d'après les suggestions d'Isagore; car les Alcéméonides et leurs partisans étaient sous le poids de l'accusation d'un meurtre, auquel Isagore et ses amis étaient demeurés étrangers.

Or voici à quelle occasion avait été commis ce sacrilège. Il y avait à Athènes un homme appelé Cylon, vainqueur aux jeux olympiques. Ce Cylon prétendit à la tyrannie, rassembla quelques amis, et avec eux tenta de se saisir de la citadelle. Mais n'ayant pu en venir à bout, il s'assit en suppliant devant la statue de la déesse. Les prytanes des Naucrates, qui gouvernaient alors Athènes, les relevèrent avec promesse de leur laisser la vie sauve; et cependant on accuse les Alcéméonides de les avoir tués. Ces événements se passèrent avant l'âge de Pisistrate.

Lors donc que Cléomène eut envoyé demander le bannissement de Clisthène et des sacrilèges, Clisthène céda de lui-même à l'orage et se retira; ce qui n'empêcha pas Cléomène de venir à Athènes avec quelques troupes. Dès son arrivée, il chassa comme entachées du même crime 700 familles athéniennes qu'Isagore lui désigna. Ensuite il essaya de dissoudre le conseil, et de donner les places à 300 des partisans d'Isagore. Mais comme le conseil faisait résistance, et refusait de plier, Cléomène, Isagore et ceux de leur faction occupèrent la citadelle. Là-dessus le reste des Athéniens s'étant réconciliés, les

tinrent assiégés pendant deux jours; le troisième les Lacédémoniens traitèrent à condition de sortir du pays. Ainsi fut accompli ce qu'une voix avait prédit à Cléomène. En effet, comme il était monté à la citadelle peu avant de s'en emparer, et qu'il se disposait à entrer dans le sanctuaire de la déesse pour la saluer, la prêtresse se leva de son siège, et avant qu'il eût franchi le seuil de la porte, elle s'écria : Arrière d'ici, étranger Lacédémonien; n'entre pas dans ce temple; il n'est permis à aucun Dorien de paraître en ces lieux. — O femme, lui répondit Cléomène, je ne suis pas Dorien, mais Achéen. — Nonobstant ce présage, il exécuta son projet; aussi fut-il chassé, lui et ses compatriotes; tous les autres furent mis aux fers par les Athéniens et condamnés à mort. De ce nombre était le Delphien Timasithe, dont je pourrais citer une foule de traits attestant sa force et son courage.

Lorsqu'ils eurent ainsi fait périr ces prisonniers, les Athéniens rappelèrent Clisthène et les 700 familles que Cléomène avait bannies; après quoi ils envoyèrent des députés à Sardes pour faire alliance avec les Perses, d'autant qu'ils jugeaient bien que la guerre avec Cléomène et les Lacédémoniens était inévitable. Quand ces députés furent arrivés et qu'ils eurent exposé leur charge, Artapherne fils d'Hystaspe et gouverneur de Sardes, demanda quels gens étaient ces Athéniens qui venaient demander l'alliance des Perses, et en quel lieu de la terre ils ha-

bitaient ; puis , lorsque les députés eurent satisfait à ces questions , il leur dit avec hauteur que si les Athéniens donnaient au roi Darius la terre et l'eau, il traiterait avec eux alliance ; sinon qu'ils n'avaient qu'à se retirer. Les députés , dans le désir qu'ils avaient de conclure l'alliance , prirent sur eux de répondre qu'ils les donneraient ; aussi à leur retour furent-ils grièvement incriminés.

Cependant Cléomène , qui se croyait offensé en paroles et en actions par les Athéniens , assembla une armée de tout le Péloponèse , sans dire dans quel but ; mais son projet était de tirer vengeance du peuple d'Athènes , et d'établir Isagore comme tyran ; car celui-ci était sorti avec lui de la citadelle. Ainsi Cléomène à la tête d'une grande armée entra sur les terres d'Éleusis ; en même temps les Béotiens , à jour donné , prenaient Énoé et Hysies , bourgs situés à l'extrême frontière de l'Attique , et d'un autre côté les Chalcidéens faisaient le dégât sur les possessions d'Athènes. Les Athéniens ne surent d'abord auquel ils devaient courir ; mais ensuite ils remirent à plus tard de se souvenir des Béotiens et des Chalcidéens , et vinrent se ranger en bataille devant les Péloponésiens , qui étaient à Éleusis.

Au moment où les deux armées allaient en venir aux mains , les Corinthiens faisant réflexion qu'ils n'agissaient pas avec justice , prirent le parti de se retirer. Après eux Démarate fils d'Ariston , qui était aussi roi de Sparte et qui partageait le commande-

ment de l'armée, en fit autant, bien qu'avant cette époque il ne fût point en désaccord avec Cléomène. Depuis cette mésintelligence, les Spartiates ont établi la loi qui ne permet pas à leurs rois d'aller en guerre tous deux ensemble, ainsi qu'ils l'avaient fait jusqu'alors; et comme un des deux reste dans l'inaction, il est d'usage de laisser aussi l'un des Tyndarides (*images de Castor et de Pollux*), qu'auparavant on emmenait l'un et l'autre, comme si on les eût appelés au secours. Là-dessus les autres alliés qui étaient à Éleusis voyant que la désunion s'était mise entre les rois des Lacédémoniens, et que les Corinthiens avaient quitté leur poste, se retirèrent également. C'était la quatrième fois que les Doriens étaient entrés en Attique: deux fois il y étaient venus en ennemis, et deux fois pour le bien du peuple d'Athènes. Leur première expédition fut lorsqu'ils fondèrent Mégare, c'est-à-dire du temps que Codrus régnait sur les Athéniens; la seconde et la troisième lorsqu'ils vinrent de Sparte pour chasser les Pisistratides; enfin la quatrième alors que Cléomène amena les Péloponésiens sur les terres d'Éleusis. Ce fut donc la quatrième invasion des Doriens en Attique.

Cette armée ainsi dispersée sans gloire, les Athéniens voulant prendre leur revanche, sortirent en campagne contre ceux de Chalcis; mais les Béotiens portèrent secours à ces derniers sur l'Europe. Quand les Athéniens virent les Béotiens, ils jugèrent à

propos de leur donner bataille, avant que d'attaquer ceux de Chalcis; ils allèrent donc les charger, et ils remportèrent sur eux une grande victoire. Ils en tuèrent un très-grand nombre, et firent 700 prisonniers. Le même jour les Athéniens passèrent en Eubée, en vinrent aux mains avec les Chalcidiens, et les ayant aussi vaincus, ils laissèrent 4,000 colons, auxquels ils distribuèrent les terres des Hippobotes (*chevaliers*); ainsi appelait-on les plus gros personnages de Chalcis. Tous ceux qu'ils firent prisonniers en cette journée, ils les gardèrent dans les fers ainsi que les captifs Béotiens; mais avec le temps ils les délivrèrent moyennant une rançon de deux mines par tête. Les chaînes dans lesquelles ils avaient été liés furent appendues dans la citadelle, où on les voyait encore de mon temps attachées à des murs tout noircis par le feu des Mèdes, vis-à-vis du temple qui regarde le soleil couchant. De la dime des rançons qui fut consacrée, ils firent faire un quadrigé d'airain; il est à main gauche en entrant dans les propylées de la citadelle, et porte l'inscription suivante. *Les fils des Athéniens, après avoir dans les œuvres de la guerre dompté les nations des Béotiens et des Chalcidiens, ont éteint leur outrage dans les ténébreux liens de fer, et de leur dûme ils ont consacré à Pallas ces chevaux.*

Ainsi croissait la puissance d'Athènes, et cela fait bien voir combien à tous égards la liberté est chose excellente. En effet aussi longtemps que les Athé-

niens obéirent à des tyrans, ils ne furent supérieurs en guerre à aucun de leurs voisins, tandis qu'à peine affranchis de la tyrannie ils les surpassèrent de beaucoup. C'est que lorsqu'ils étaient sous le joug il se comportaient mal à dessein, parce qu'ils travaillaient pour un maître, au lieu qu'une fois libres ils firent des merveilles, parce que chacun travaillait pour soi.

Les Thébains après cela allèrent consulter le dieu, dans l'intention de tirer vengeance des Athéniens. La pythie leur déclara qu'ils ne pouvaient le faire par eux-mêmes, mais qu'il leur fallait en rapporter à la multitude, et appeler leurs plus proches à leur secours. Les députés sacrés s'en allèrent donc et firent connaître cet oracle à l'assemblée. Quand les Thébains les entendirent parler des plus proches, ils dirent : Nos plus proches voisins ne sont-ils pas les Tanagréens, les Coronéens et les Théspiens? Or ils nous ont toujours aidé bravement à supporter la guerre. Qu'est-il besoin de les appeler? Ne serait-ce point que tel n'est pas le sens de l'oracle? — Pendant qu'ils discutaient de la sorte, il y en eut un qui s'avisa de dire : Je crois entendre ce que l'oracle nous veut conseiller. On dit qu'Asope eut deux filles, Thèbe et Égine; celles-ci étant sœurs, il m'est avis que c'est aux Éginètes que le dieu nous invite à demander secours. — Comme on ne mettait en avant aucun propos qui parût préférable, les Thébains envoyèrent sur-le-champ aux Éginètes pour les prier, en vertus

de l'oracle et comme leurs plus proches parents, de leur prêter assistance. Ceux-ci leur répondirent qu'ils enverraient avec eux les Éacides (*images des fils d'Éaque*). Forts de cette alliance, les Thébains firent une tentative, mais ils furent fort maltraités par les Athéniens; de sorte qu'ils envoyèrent de rechef à Égine, pour rendre les Éacides et demander des hommes. Les Éginètes à qui leur grande prospérité avait enflé le cœur, et qui se souvenaient de leur vieille inimitié contre Athènes, cédèrent cette fois à la requête des Thébains, et commencèrent contre les Athéniens la guerre, sans l'avoir déclarée; car tandis que ceux-ci étaient empêchés contre les Béotiens, les Éginètes avec des vaisseaux longs firent des courses contre l'Attique, pillèrent Phalère, ainsi que plusieurs autres bourgs de la côte maritime, et occasionnèrent par là un grand dommage aux Athéniens.

Or cette inimitié des Éginètes envers les Athéniens procédait de l'origine suivante. La terre des Épidauriens ne portait aucun fruit. Ceux-ci consultèrent sur cette calamité l'oracle de Delphes; la pythie leur répondit d'ériger des statues à Damia et à Auxésia, et que s'ils le faisaient ils s'en trouveraient bien. Les Épidauriens demandèrent en outre s'ils devaient faire en airain ces statues ou en marbre; la pythie ne leur permit ni l'un ni l'autre, mais leur dit de les faire en bois d'olivier cultivé. En conséquence les Épidauriens prièrent les Athé-

niens de les laisser couper un de ces arbres , parce qu'ils tenaient les oliviers de l'Attique pour les plus sacrés , soit aussi qu'à cette époque l'Attique fût la seule contrée où l'on trouvât des oliviers. Les Athéniens le leur octroyèrent sous condition qu'ils seraient tenus d'envoyer chaque année un sacrifice à Minerve Poliade et à Érechthée. Les Épidauriens ayant consenti à cette exigence , obtinrent ce qu'ils désiraient , et du bois de ces oliviers firent faire des statues qu'ils consacrèrent. Dès ce moment leur terre porta des fruits , et ils s'acquittèrent envers les Athéniens de ce qui avait été convenu entre eux.

En ce temps-là et plus anciennement encore les Éginètes étaient dans la dépendance des Épidauriens , et en particulier , lorsqu'ils avaient des différends entre eux , les Éginètes avaient la coutume de passer à Épidaurie pour les faire juger. Mais à l'époque où nous en sommes , depuis qu'ils eurent construit des vaisseaux , ils conçurent une folle arrogance , se rebellèrent contre les Épidauriens , et s'étant déclarés leurs ennemis , ils leur causèrent de grands dommages , jusqu'à ravir ces statues de Damia et d'Auxésia , qu'ils emportèrent et placèrent dans l'intérieur de leur île , en un lieu appelé Éa , distant de la ville d'environ vingt stades. Puis , après les avoir érigées en cet endroit , ils leur rendirent un culte avec des sacrifices et des chœurs de femmes railleuses , dont les chefs étaient dix hommes pour chacune des deux divinités ; les

chœurs ne lançaient aucun brocard contre les hommes, mais seulement contre les femmes du pays. Ces sortes de cérémonies étaient déjà en usage chez les Épidauriens, qui ont encore aujourd'hui des solennités mystérieuses.

Ces statues ayant été dérobées, les Épidauriens cessèrent de remplir l'accord qu'ils avaient conclu avec les Athéniens; ceux-ci leur en firent des reproches; mais les Épidauriens répondirent, non sans raison, qu'ils n'avaient pas tort, qu'aussi longtemps qu'ils avaient eu les statues en leur contrée ils avaient tenu leur engagement, mais qu'à présent qu'ils ne les avaient plus, il n'était pas juste qu'ils payassent encore; qu'il fallait plutôt s'adresser aux Éginètes, qui en étaient les détenteurs. — Là-dessus les Athéniens envoyèrent à Égine redemander les statues; mais les Éginètes firent réponse qu'ils n'avaient rien à démêler avec eux.

Les Athéniens soutiennent qu'après cette réclamation ils firent partir sur une seule galère quelques-uns de leurs citoyens députés par la commune, lesquels étant arrivés à Égine se mirent en devoir d'arracher de leurs piédestaux ces statues, afin de les emporter, sous prétexte que le bois dont elles étaient faites leur appartenait; mais que n'ayant pu en venir à bout de cette manière, ils jetèrent des cordes alentour, afin de les tirer à bas; qu'au moment où ils y travaillaient il se fit un coup de tonnerre, accompagné d'une secousse de tremblement

de terre, à l'occasion de quoi les marins qui tiraient les statues perdirent l'esprit, et devenus furieux s'entretuèrent comme des ennemis, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât plus qu'un seul, lequel regagna le port de Phalère.

C'est ainsi que les Athéniens racontent cette histoire; mais si l'on en croit les Éginètes, ce ne fut pas avec une seule galère que les Athéniens vinrent dans leur île; autrement, disent-ils, s'ils n'en eussent envoyé qu'une ou même qu'un petit nombre, rien ne nous eût été plus facile que de les repousser, quand même alors nous n'aurions pas eu de navires; mais ils les vinrent attaquer avec une grande flotte, à raison de quoi les Éginètes leur cédèrent, et ne livrèrent point de combat naval. Toutefois ils ne peuvent dire avec certitude s'ils en agirent ainsi parce qu'ils reconnaissaient leur propre infériorité sur mer, ou bien parce qu'ils voulaient faire ce qu'ils firent en effet. Or les Athéniens voyant que personne ne venait à eux pour les combattre, descendirent de leurs vaisseaux, et allèrent aux statues; et comme ils ne purent les arracher de leurs piédestaux, ils les entourèrent avec des cordes, et se mirent à les tirer, jusqu'à ce que les statues ainsi tirées firent toutes deux ce que je vais dire, non pas que j'y ajoute foi, mais quelqu'un d'autre pourra le croire; ils assurent donc qu'elles tombèrent sur les genoux, et que depuis ce temps-là elles sont demeurées en cette posture. Voilà ce que faisaient les Athéniens;

les Éginètes ajoutent que sitôt qu'ils avaient appris que les Athéniens étaient sortis contre eux en campagne, ils avaient appelé à leur aide ceux d'Argos ; que ceux-ci étant arrivés au moment où les Athéniens opéraient leur descente à Égine, avaient traversé d'Épidaure dans leur île sans être aperçus, et étaient venus à l'improviste fondre sur les Athéniens, en leur coupant la retraite vers leurs vaisseaux ; qu'en même temps eurent lieu le coup de foudre et le tremblement de terre.

C'est là ce que disent les Argiens et les Éginètes ; les Athéniens sont d'accord qu'un seul d'entre eux échappa et revint en Attique. Seulement ceux d'Argos maintiennent que la destruction de l'armée, d'où il échappa, fut leur ouvrage, tandis que ceux d'Athènes attribuent ce désastre à la divinité. Au surplus cet homme lui-même ne survécut pas longtemps ; il périt de la manière suivante. De retour à Athènes, il annonça le malheur de l'armée ; mais à cette nouvelle les femmes de ceux qui avaient fait partie de l'expédition d'Égine, outrées que lui seul d'entre tous se fût sauvé, l'entourèrent toutes ensemble, et le piquant avec les pointes de leurs agrafes, elles lui demandaient chacune où étaient leurs maris, jusqu'à ce qu'elles l'eussent fait mourir. Les Athéniens supportèrent encore plus impatiemment cette méchante action des femmes que la défaite elle-même ; et afin de les punir, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen que de leur faire changer la forme

de leurs vêtements, et prendre l'habillement ionique. Auparavant les femmes athéniennes portaient un habit dorique à peu près semblable à l'habit corinthien; mais depuis cette époque elles furent obligées de prendre la tunique de lin, afin de ne plus faire usage d'agrafes. Du reste, pour dire la vérité, cet habillement n'est pas d'origine ionienne, mais plutôt carienne; en effet le costume des femmes grecques était pour toutes le même primitivement, celui que nous appelons dorique. En revanche les Argiens et les Éginètes établirent chez eux la loi qu'on ferait les agrafes de moitié plus grandes que la mesure ordinaire, et que les femmes consacraient surtout des agrafes dans le temple de ces déesses. Enfin il fut arrêté qu'on n'offrirait dans ce temple aucun objet provenant de l'Attique, et qu'à l'avenir on n'emploierait plus à Égine la poterie athénienne, mais qu'on se servirait pour boire de cruches du pays. Et de mon temps les femmes d'Argos et d'Égine, par suite de cette ancienne contrariété avec les femmes d'Athènes, portaient des agrafes encore plus grandes que ci-devant.

Telle avait été l'origine de l'inimitié qui existait entre les Éginètes et les Athéniens. Alors donc que les Béotiens invoquèrent l'appui des Éginètes, ceux-ci, qui avaient gardé la mémoire de ce qui s'était passé au sujet des statues, prirent chaudement le parti des Béotiens, et se mirent à ravager toute la côte maritime du pays d'Attique. Les Athéniens à

leur tour se disposaient à faire une expédition contre Égine, lorsqu'il leur vint de Delphes un oracle qui leur enjoignait de s'abstenir pendant trente années de se venger des Éginètes, mais d'attendre la trente-unième pour commencer la guerre, toutefois après avoir consacré un pourpris à Éaque; qu'ainsi tout leur tournerait à bien, au lieu que s'ils attaquaient sur l'heure, ils auraient à souffrir eux-mêmes non moins de maux qu'ils en causeraient à leurs ennemis; mais qu'ils finiraient toujours par les réduire. — Quand les Athéniens eurent connaissance de cette réponse de l'oracle, ils consacrèrent à Éaque le pourpris qui existe présentement sur la place publique; mais ils n'eurent pas la patience d'attendre trente ans, bien que l'oracle dit expressément qu'il fallait contenir pendant cet intervalle leur ressentiment des indignités que les Éginètes avaient exercées contre eux.

Comme ils se préparaient à prendre leur vengeance, une affaire suscitée par Lacédémone vint y mettre empêchement. En effet les Lacédémoniens ayant eu avis des pratiques mises en jeu par les Alcéméonides pour gagner la pythie, et de la conduite que celle-ci avait tenue à leur égard et envers les Pisistratides, éprouvèrent un double déplaisir, en premier lieu d'avoir chassé de leur patrie des hommes qui étaient leurs hôtes, et ensuite d'avoir rendu aux Athéniens un service dont ceux-ci ne paraissaient pas leur savoir aucun gré; joint aussi qu'ils étaient

excités par des oracles , qui leur annonçaient mainte chose funeste à souffrir de la part des Athéniens. Auparavant ils n'avaient point connaissance de ces oracles , mais ils les apprirent alors qu'ils furent apportés à Sparte par Cléomène qui les avait trouvés dans la citadelle d'Athènes ; les Pisistratides , en la possession desquels ils étaient jusque-là , les laissèrent en partant dans le temple , d'où Cléomène les emporta.

Alors donc que ces oracles furent tombés entre les mains des Spartiates , ceux-ci voyant les Athéniens grandir et n'être aucunement disposés à fléchir devant eux , firent réflexion que si la nation athénienne devenait libre elle irait leur égale , tandis que si elle était contenue sous la tyrannie elle demeurerait faible et à leur dévotion ; comprenant donc toutes ces choses , ils envoyèrent chercher Hippias fils de Pisistrate , qui était à Sigée sur l'Hellespont , où les Pisistratides s'étaient réfugiés ; et lorsqu'Hippias se fut rendu à leur demande , les Spartiates rassemblèrent chez eux les ambassadeurs des villes alliées , et leur parlèrent en ces termes :

« Hommes alliés , nous reconnaissons nous-mêmes que nous n'avons pas bien agi , lorsque sur la foi d'oracles infidèles , nous avons chassé de leur patrie des gens avec lesquels nous étions étroitement liés par l'hospitalité , et qui se faisaient forts de maintenir Athènes en notre sujétion ; après quoi nous avons remis la ville en la puissance d'un

peuple ingrat, lequel n'a pas plus tôt relevé la tête, après avoir été affranchi par nous, qu'il nous a chassés injurieusement nous et notre roi, et maintenant il s'accroît depuis qu'il a trouvé quelque renommée. C'est ce que savent parfaitement les peuples de son voisinage, Béotiens et Chalcidiens, et peut-être quelque autre l'apprendra-t-il à son tour, s'il n'y prend garde. Puis donc que dans l'occasion précédente nous avons eu des torts, aujourd'hui tâchons avec votre aide de les réparer en nous vengeant. Voilà pourquoi nous avons appelé cet Hippias et vous-mêmes de vos villes; c'est afin que d'un commun avis et d'un commun effort nous le ramenions dans Athènes, et lui rendions ainsi ce que nous lui avons ôté. »

Ainsi parlèrent les Lacédémoniens; la plupart des alliés, bien qu'ils n'approuvassent pas ce langage, gardaient néanmoins le silence; mais le Corinthien Sosiclès prononça le discours suivant :

« Vraiment le ciel sera au-dessous de la terre et la terre suspendue au-dessus du ciel, les hommes iront vivre dans la mer et les poissons viendront occuper la demeure des hommes, puisque vous, Lacédémoniens, vous allez renversant l'égalité, et vous disposez à ramener dans les villes la tyrannie, qui est bien la chose la plus injuste et la plus pernicieuse du monde. Si vous trouvez si fort profitable la domination d'un seul, que ne commencez-vous vous-mêmes par établir chez vous un tyran, avant de

songer à en établir chez les autres? Mais bien loin de là, vous n'avez jamais goûté de la tyrannie, et vous en gardez Sparte avec le plus grand soin, tandis que vous venez proposer un tel abus aux alliés! Certes si vous saviez comme nous ce que c'est que la tyrannie, vous en feriez un meilleur jugement que vous ne faites aujourd'hui.

« Jadis à Corinthe le gouvernement de la chose publique était entre les mains du petit nombre, et c'était la maison des Bacchiades qui avait toute l'autorité. Jamais ils ne se mariaient qu'entre eux; cependant il arriva que l'un d'eux, nommé Amphion, eut une fille boiteuse, qui s'appelait Labda; et comme pas un des Bacchiades ne la voulut prendre pour femme, elle épousa Éétion fils d'Échécrate, qui était du bourg de Pétra, mais qui par son origine était Lapithe et descendant de Cénéé. Or comme cet Éétion n'avait point d'enfants ni de cette femme où d'aucune autre, il se rendit à Delphes pour consulter le dieu à ce sujet; mais à l'instant même où il entra dans le temple la pythie l'apostropha par les vers suivants : *Éétion, aucun ne te rend l'honneur qui t'est dû. Labda est grosse d'enfant; elle mettra au monde une meule, qui venant à tomber sur les puissants, châtiara Corinthe.*

« Cette réponse donnée à Éétion parvint d'aventure jusqu'aux oreilles des Bacchiades, qui de leur côté avaient déjà précédemment reçu un oracle fort obscur, mais assez d'accord avec celui d'Éétion »

le voici : *L'aigle conçoit parmi les rochers ; mais elle enfantera un lion vigoureux et dévorant, qui causera la ruine de plusieurs. Tenez-vous donc pour avertis, ô Corinthiens, vous qui habitez autour de la belle Pirène et de la sourcilleuse Corinthe.*

« Cet oracle qui avait été rendu précédemment aux Bacchiades était demeuré pour eux une énigme ; mais dès l'instant qu'ils eurent connaissance de celui que venait d'obtenir Éétion, ils découvrirent le sens de l'autre, auquel il se rapportait de tout point ; aussi attendirent-ils en silence, résolus à se défaire de l'enfant qui naîtrait à Éétion. Aussitôt donc que sa femme se fut délivrée, ils envoyèrent dix des leurs au bourg qu'habitait Éétion, avec charge de tuer le nouveau-né. Ceux-ci arrivés à Pétra, se présentèrent au logis d'Éétion, et demandèrent à voir l'enfant. Labda qui ne se doutait point du motif de leur venue, et qui ne vit dans leur demande qu'une marque d'affection pour le père, apporta son enfant et le remit à l'un d'entre eux. Or ils étaient convenus en chemin que le premier qui l'aurait dans les mains l'écraserait contre terre. Lors donc que Labda eut apporté son fils et le leur eut donné, il arriva par divine aventure que le petit enfant se prit à sourire à celui qui le tenait, de sorte que cet homme en fut ému et n'eut pas le cœur de le tuer ; ainsi touché de compassion, il le remit au second, et celui-ci au troisième, jusqu'à ce qu'il eût fait le tour des dix, passant ainsi de main en

main, sans qu'aucun d'eux pût se résoudre à le tuer. Ils le rendirent donc à sa mère, et sortirent dehors; puis debout sur les portes ils s'accusaient l'un l'autre, et surtout le premier qui l'avait pris, de ce qu'il n'avait pas fait ainsi qu'ils en étaient convenu; finalement, après bien du temps ainsi passé, ils se décidèrent à rentrer une seconde fois, et à prendre part tous ensemble à ce meurtre.

« Mais il était dit que de la race d'Éétion naîtrait du mal pour Corinthe. Labda, qui était restée derrière la porte, avait tout entendu; aussi appréhendant qu'ils ne changeassent d'avis et ne prissent de nouveau l'enfant pour le tuer, elle alla le cacher dans l'endroit le plus secret dont elle se put aviser, c'est-à-dire dans un coffre, bien persuadée que s'ils revenaient, ils feraient les perquisitions les plus grandes, comme il arriva en effet. Mais comme, malgré toutes leurs recherches, ils ne purent réussir à le trouver, ils prirent le parti de s'en retourner, et de dire à ceux qui les avaient envoyés qu'ils avaient exécuté leur ordre. Ils s'en allèrent donc et dirent cela.

« Cependant le fils d'Éétion devint grand, et à cause qu'il était échappé à ce danger, on l'appela Cypsélus, du nom du coffre (*en grec Cypsèle*). Or il arriva que ce Cypsélus, quand il fut en âge d'homme, ayant été consulter l'oracle d'Apollon en la ville de Delphes, reçut une réponse pleine d'ambiguïté, sur la foi de laquelle se fondant néan-

moins il entreprit de se rendre maître de Corinthe , à quoi il réussit. Voici les propres paroles de cet oracle. *Heureux l'homme qui descend à cette heure dans ma maison, Cypsélus fils d'Éétion, roi de la célèbre Corinthe, lui et ses fils, mais non pas les fils de ses fils.* Tel était cet oracle. Mais une fois que Cypsélus se fut saisi de la tyrannie, voici quel homme il devint. Il chassa une infinité de Corinthiens, en priva un grand nombre de leurs biens, et un beaucoup plus grand encore de la vie.

« Après qu'il eut gouverné pendant trente ans et et achevé heureusement sa carrière, il eut pour successeur à la tyrannie son fils Périandre. Celui-ci dans les commencements se montra plus doux que son père; mais quand il eut communiqué par ambassade avec Thrasybule tyran de Milet, il devint encore plus sanguinaire que Cypsélus. Il avait envoyé un messenger à Thrasybule pour apprendre de lui par quel moyen il pourrait établir avec le plus de solidité ses affaires et gouverner la ville le plus commodément. Thrasybule emmena hors des murs l'envoyé de Périandre, et entrant avec lui dans un champ de blé, il se mit à le parcourir en long et en large, questionnant le messenger sur son voyage, et lui faisant répéter plusieurs fois ce qu'il avait dit; tout en cheminant il abattait les épis les plus élevés, et les jetait par terre, jusqu'à ce que de cette manière il eût gâté tout le meilleur et le plus beau de la moisson; puis lorsqu'il eut parcouru tout

le champ , sans donner aucun conseil , il congédia l'envoyé. Dès que celui-ci fut de retour à Corinthe , Périandre était impatient d'entendre le conseil de Thrasybule ; mais le messenger lui dit qu'il n'en rapportait aucun , et qu'il s'étonnait seulement d'avoir été envoyé vers un tel homme , vers un extravagant , un véritable fou ; là-dessus il raconta de point en point ce qu'il avait vu.

« Périandre comprit parfaitement l'action de Thrasybule , et jugeant qu'il lui conseillait par là de se défaire des principaux de Corinthe , il exerça contre eux toutes sortes de méchancetés , de sorte que tous ceux qu'avait épargnés Cypsélus furent bannis ou mis à mort par Périandre. Un jour entre autres il dépouilla de leurs habits toutes les femmes de Corinthe , et cela en l'honneur de la sienne , qui se nommait Mélisse. En effet il avait envoyé à l'oracle des morts sur les rives du fleuve Achéron en Thesprotide , à l'occasion d'un dépôt qui avait été fait chez lui par un hôte ; mais l'ombre de Mélisse étant apparue déclara qu'elle n'indiquerait ni ne dirait en quel lieu était caché le dépôt , parce qu'elle était nue et transie de froid , attendu que les vêtements ensevelis avec elle lui étaient inutiles , n'ayant pas été brûlés. Lorsque cette réponse eut été rapportée à Périandre , il fit aussitôt publier un édit pour commander à toutes les femmes corinthiennes de sortir pour se rendre au temple de Junon. Elles y allèrent , comme pour

une fête, parées de leurs plus beaux habits ; mais lui, qui avait aposté ses satellites, les fit dépouiller toutes les unes après les autres, les libres comme les esclaves ; puis il fit entasser leurs vêtements dans une fosse, où il les brûla en invoquant Mélisse ; après quoi il envoya de rechef à l'oracle, et cette fois l'ombre de Mélisse lui déclara en quel lieu elle avait caché le dépôt de l'hôte.

« Lacédémoniens, voilà ce que c'est que la tyrannie, et ce sont là de ses œuvres. Aussi n'avons-nous pu à Corinthe voir sans la plus grande surprise que vous rappeliez Hippias ; et maintenant nous nous étonnons bien plus encore de vous entendre tenir un langage pareil. C'est pourquoi nous prenons à témoins les dieux de la Grèce, pour vous conjurer de ne pas établir des tyrannies parmi les villes ; mais si vous persévérez, et que vous vouliez contre toute justice ramener dans Athènes Hippias, sachez du moins que vous n'aurez pas les Corinthiens pour approbateurs. »

Ainsi parla Sosiclès l'ambassadeur de Corinthe. Hippias lui répondit, en attestant les mêmes dieux, que vraiment les Corinthiens seraient les premiers à regretter les Pisistratides, quand viendraient les jours marqués par les destins, où Corinthe serait inquiétée par Athènes. Hippias parlait de la sorte comme celui qui connaissait mieux que personne les oracles ; mais le reste des alliés qui s'était tenu tranquille jusqu'alors, n'eut pas plus tôt ouï Sosiclès

parler si librement, que chacun rompant le silence se rangea tout d'une voix à l'avis du Corinthien, et tous conjurèrent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre une ville grecque; en sorte que ceux-ci furent contraints de se départir de leur projet.

Lorsqu'Hippias quitta Lacédémone, Amyntas le Macédonien lui offrit la ville d'Anthémonte, et les Thessaliens celle d'Iolcos; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre, et préféra retourner à Sigée, que Pisistrate avait prise par les armes sur les Mityléniens, après quoi il y avait établi pour tyran un sien fils naturel, nommé Hégésistrate, qu'il avait eu d'une femme d'Argos; mais ce ne fut pas sans combat que celui-ci conserva ce don de Pisistrate. Tout cela avait eu lieu à la suite de guerres que s'étaient faites pendant un long espace de temps les Athéniens partant de Sigée, et les Mityléniens partant de la ville d'Achilléum; ceux-ci réclamaient cette contrée comme leur appartenant en propre, mais les Athéniens, bien loin d'en convenir, soutenaient avec raison que les Éoliens n'avaient pas plus de droits sur la terre d'Ilion qu'eux-mêmes ou que tout autre des Grecs qui avaient aidé Ménélas à venger l'enlèvement d'Hélène.

Pendant le cours de cette guerre il y eut toute sorte d'événements dans les combats; entre autres il arriva que le poète Alcée, s'étant trouvé dans une rencontre où l'avantage fut aux Athéniens, se sauva par la fuite, et laissa ses armes au pouvoir des

Athéniens, qui les suspendirent dans le temple de Minerve à Sigée; à l'occasion de quoi Alcée composa une pièce de vers qu'il envoya à Mitylène, pour annoncer sa mésaventure à Mélanippe son ami. Enfin Périandre fils de Cypsélus, choisi pour arbitre entre les deux partis, les remit en paix, amitié et concorde, à condition que chacun conserverait ce qu'il possédait. C'est ainsi que Sigée demeura en la puissance des Athéniens.

Au reste Hippias ne fut pas plus tôt arrivé de Lacédémone en Asie qu'il se mit à remuer toutes choses, desservant les Athéniens auprès d'Artapherne, et pratiquant tous les moyens de faire tomber Athènes sous sa propre domination et sous celle de Darius. Informés de ces menées, les Athéniens envoyèrent des députés à Sardes, afin d'empêcher les Perses d'ajouter foi aux discours des exilés; mais Artapherne répondit que si Athènes voulait être sauve, il lui fallait recevoir Hippias. Les Athéniens rejetèrent bien loin cette proposition, quoique ne la pas recevoir ce fût évidemment s'attirer les Perses pour ennemis.

Ils étaient dans ces dispositions et dans ces termes suspects auprès des Perses, lorsqu'en ce même temps le Milésien Aristagore, chassé de Sparte par Cléomène le Lacédémonien, vint à Athènes, qui était alors une des villes les plus puissantes. Admis dans l'assemblée du peuple, il répéta les mêmes choses qu'il avait dites à Sparte, sur les

richesses de l'Asie et sur la guerre des Perses, qui ne connaissaient ni la lance ni le bouclier, et qui étaient si faciles à vaincre. Il ajoutait à ce discours que Milet était une colonie des Athéniens, et qu'à ce titre ils lui devaient assistance, d'autant qu'ils pouvaient beaucoup. Enfin il n'y eut promesse qu'il ne leur fit, à raison de sa grande envie, jusqu'à ce qu'il parvint à les persuader. Il paraît par là qu'il est plus aisé de séduire une multitude qu'un homme seul, puisque Aristagore, qui n'avait pu venir à bout d'abuser le Lacédémonien Cléomène, réussit à surprendre 30,000 Athéniens. S'étant ainsi laissés persuader, ceux-ci décrétèrent d'envoyer vingt vaisseaux au secours des Ioniens, et ils en donnèrent la conduite à Mélanthius, un des citoyens les plus estimés. Ces vaisseaux furent une source de calamités pour les Grecs et pour les Barbares.

Aristagore avait pris les devants, et de retour à Milet il s'avisa d'une chose dont il ne devait résulter aucun avantage pour les Ioniens; aussi bien n'était-ce pas là sa pensée, il ne songeait qu'à causer quelque déplaisir au roi Darius. Il envoya en Phrygie un messenger auprès des Péoniens que Mégabaze avait emmenés captifs des bords du Strymon, et qui habitaient en Phrygie un canton et un village à eux seuls. Arrivé chez ces Péoniens, le messenger d'Aristagore leur dit; Hommes Péoniens, Aristagore, tyran de Milet, m'envoie pour vous suggérer un moyen de salut, si vous voulez le croire. A

l'heure qu'il est, toute l'Ionie est en insurrection contre le roi; vous pouvez donc en profiter pour retourner dans votre patrie. Jusqu'à la mer, c'est à vous de trouver un chemin; mais depuis là nous en faisons notre affaire. — Les Péoniens entendant ces paroles les accueillirent avec transport, et prenant aussitôt leurs enfants et leurs femmes, ils gagnèrent la mer, hormis quelques-uns d'entre eux à qui le courage manqua, et qui demeurèrent. Arrivés à la mer, les Péoniens passèrent à Chios. A peine y étaient-ils qu'on vit venir bon nombre de cavaliers perses, qui poursuivaient à la trace les Péoniens; ayant failli à les atteindre, ils envoyèrent à Chios pour les inviter à revenir; mais ceux-ci ne voulurent rien entendre; ensuite ils furent transportés par les Chiotes à Lesbos, et par les Lesbiens au Dorisque, d'où ils gagnèrent à pied la Péonie.

Cependant les Athéniens étaient arrivés avec leurs vingt navires, auxquels s'étaient jointes cinq galères des Érétriens. Ceux-ci avaient pris les armes non pour gratifier aux Athéniens, mais par reconnaissance pour les Milésiens eux-mêmes, et en retour des bons offices qu'ils en avaient reçus; en effet les Milésiens avaient précédemment aidé les Érétriens dans la guerre qu'ils avaient eu à supporter contre ceux de Chalcis, alors que les Samiens vinrent au secours de ces derniers contre ceux d'Érétrie et de Milet. Aussitôt donc que ces vaisseaux furent arrivés, et que les autres alliés furent aussi présents,

Aristagore entreprit de faire une expédition contre Sardes. Lui-même ne se mit pas en campagne; il demeura à Milet; mais il nomma pour capitaines des Milésiens Charopinus son frère, et Hermophante, pris parmi les autres citoyens.

Parvenus avec cette flotte à Ephèse, les Ioniens laissèrent leurs vaisseaux à Coresse sur le territoire de cette ville, et eux-mêmes en troupe nombreuse se mirent en marche sous la conduite de guides éphésiens. Ils remontèrent d'abord le long du fleuve Caystre, puis ayant franchi le mont Tmole, ils allèrent de plein saut assaillir la ville de Sardes, dont ils se rendirent maîtres sans éprouver aucune résistance; mais ils ne purent s'emparer de la citadelle qui était défendue par Artapherne en personne avec des forces considérables.

Une circonstance les empêcha néanmoins de piller la ville après l'avoir prise. Les maisons de Sardes étaient pour la plupart en roseaux, et celles qui étaient faites de briques avaient des toits de roseaux. Un des soldats ayant d'aventure mis le feu à l'une de ces maisons, l'incendie gagna de proche en proche, et consuma la ville entière. Au milieu de cet embrasement, les Lydiens et ceux des Perses qui étaient dans la ville, se voyant cernés de toutes parts, attendu que le feu avait pris aux extrémités, et ne trouvant aucune issue, refluèrent sur la place publique et sur les rives du Pactole, lequel roulant du sable d'or descend du mont Tmole, coule à tra-

vers la place, et va se jeter dans le fleuve Hermus, qui lui-même se rend à la mer. Les Lydiens et les Perses ainsi refoulés sur le bord du Pactole et sur la place publique furent dans la nécessité de se défendre, et les Ioniens voyant cette résistance inopinée et le nombre des ennemis toujours croissant, se retirèrent effrayés vers le mont Tmole, d'où pendant la nuit ils regagnèrent leurs vaisseaux.

C'est ainsi que Sardes devint la proie des flammes; le feu consuma le temple de la déesse nationale Cybèbe; ce qui servit plus tard de prétexte aux Perses pour incendier les temples de la Grèce. Cependant tous les Perses qui étaient en station en deçà du fleuve Halys n'eurent pas plus tôt nouvelle de cet événement qu'ils se rassemblèrent et accoururent au secours des Lydiens; mais quand ils arrivèrent à Sardes, ils n'y trouvèrent plus les Ioniens; alors se mettant sur leurs traces, ils les joignirent à Éphèse. Les Ioniens se rangèrent contre eux en bataille, mais ils furent complètement défaits, perdirent beaucoup de monde, et entre autres gens de marque Évalcis capitaine des Érétriens, qui avait gagné plusieurs prix dans les jeux de la Grèce, et avait été chanté par Simonide de Céos. Ceux qui furent épargnés se dispersèrent par les villes.

Tel fut l'événement de ce combat. Ensuite les Athéniens abandonnèrent tout à fait les Ioniens, et quoique Aristagore leur envoyât message sur message, ils refusèrent absolument de lui porter de

nouveaux secours. Destitués de l'alliance d'Athènes, les Ioniens ne s'en préparèrent pas moins à la guerre contre le roi, seul parti qu'ils eussent à prendre après ce qu'ils avaient fait à Darius. Ils cinglèrent vers l'Hellespont, et se rendirent maîtres de Bysance, ainsi que de toutes les villes de ces quartiers-là, puis ils sortirent de l'Hellespont, et attirèrent à leur parti presque toute la Carie. La ville de Caune, qui d'abord avait refusé de se joindre à eux, s'y rangea d'elle-même en apprenant l'incendie de Sardes. Les Cypriens, hormis ceux d'Amathonte, se déclarèrent aussi de leur plein gré en leur faveur, car ils s'étaient aussi rebellés contre les Mèdes, ainsi que je vais le rapporter.

Il y avoit un certain Onésile, frère cadet de Gorgus roi des Salamiens, fils de Chersis, petit-fils de Sirome, et arrière-petit-fils d'Évelthon. Cet Onésile avait déjà auparavant à plusieurs reprises sollicité Gorgus de secouer le joug du roi, et quand il apprit la défection de l'Ionie, il redoubla encore ses instances. Mais comme il ne persuadait pas Gorgus, il épia le moment où celui-ci sortait de la ville de Salamine, et joint à ceux de sa faction il lui en ferma les portes. Gorgus ainsi exclus de la ville se réfugia auprès des Mèdes, et Onésile devenu maître de Salamine engagea tous les Cypriens à la rebellion. Il y réussit, excepté auprès des Amathusiens, et comme ceux-ci ne voulaient pas lui céder, il les tenait investis dans leur ville.

Ainsi Onésile assiégeait Amathonte. Cependant à la nouvelle que Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens et les Ioniens, et que l'auteur et le chef de cette trame était le Milésien Aristagore, le roi Darius, à ce qu'on dit, ne fit aucun compte des Ioniens, sachant bien que pour eux ils ne l'auraient pas impunément offensé; mais il demanda qui étaient les Athéniens, et quand on eut satisfait à cette question, il se fit donner son arc, le prit, et y plaçant une flèche, il la décocha en l'air, en disant tandis qu'elle volait: O Jupiter, fais que je puisse me venger des Athéniens! Il ordonna aussi à l'un de ses serviteurs, au moment où il se mettrait à table, de lui répéter par trois fois: Maître, souviens-toi des Athéniens.

Après avoir donné ces ordres, il appela en sa présence le Milésien Histiée, celui que Darius retenait depuis longtemps déjà, et lui dit: Histiée, j'apprends que ton intendant, celui auquel tu as confié la garde de Milet, a entrepris envers moi des choses nouvelles; car il a fait venir des hommes de l'autre continent, les a joints aux Ioniens, lesquels n'échapperont pas à ma vengeance, et les ayant induits à le suivre, il m'a fait perdre Sardes. Maintenant donc, que te semble de pareilles œuvres? Comment sans tes conseils une telle chose a-t-elle pu avoir lieu? Prends garde qu'en dernière analyse il ne se trouve que c'est à toi qu'il faille l'imputer.—O roi, répondit Histiée, quelle parole

viens-tu de préférer ? Moi, ourdir une trame, dont tu devais concevoir quelque déplaisir grand ou petit ! Et que pouvais-je gagner à le faire, ou que me manque-t-il, à moi qui jouis de tout ce que tu possèdes, et à qui tu daignes confier tous tes desseins ? Si mon Intendant a fait quelque une des choses dont tu l'accuses, sache qu'il n'a pris conseil que de lui. Pour moi j'ai peine à croire qu'il y ait un seul mot de vrai dans ce rapport, et que les Milésiens et mon Intendant aient entrepris quelque nouveauté contre tes affaires. Mais posé qu'il en soit ainsi, et que tu sois bien informé, ô roi, songe à ce que tu as fait en m'éloignant de la mer ! Les Ioniens semblent avoir attendu que je fusse loin de leurs yeux, pour faire ce dont ils avaient dès longtemps le désir ; tandis que, si j'étais resté en Ionie, pas une ville n'eût branlé. Maintenant donc laisse-moi en diligence retourner en Ionie, afin que j'y rétablisse tout dans le même état, et que l'Intendant de Milet, celui qui a machiné toute cette affaire, je te le livre dans les mains. Dès que j'aurai exécuté cela selon ta pensée, j'en jure les dieux royaux, je ne déposerai pas la tunique avec laquelle je serai descendu en Ionie, avant de t'avoir rendu tributaire la Sardaigne, qui est la plus grande de toutes les fles. — Histiee abusa Darius par ce langage ; le roi persuadé le laissa partir, en lui recommandant de revenir à Suse, sitôt qu'il aurait accompli ce qu'il promettait.

Voici maintenant ce qui s'était passé pendant que la nouvelle de l'incendie de Sardes était parvenue au roi, pendant que Darius, après avoir tiré la flèche, avait eu cet entretien avec Histiée, et qu'enfin celui-ci congédié par Darius avait repris le chemin de la mer. Onésile le Salamintien assiégeait Amathonte, lorsqu'il eut avis que le Perses Antybius, amenant sur des vaisseaux une nombreuse troupe de Perses, était sur le point d'arriver en Cypre. A cette nouvelle Onésile envoya des hérauts en Ionie, pour demander du secours. Les Ioniens, après une courte délibération, partirent avec une flotte nombreuse, et arrivèrent en Cypre au moment où les Perses, qui avaient traversé de Cilicie sur des vaisseaux, s'avançaient contre Salamine à pied, et que les Phéniciens avec leurs navires doublaient le cap qu'on appelle les Clefs de Cypre.

Là-dessus les tyrans de Cypre convoquèrent les généraux des Ioniens et leur dirent : Hommes Ioniens, nous vous donnons le choix de l'ennemi auquel vous voulez avoir affaire, des Perses ou des Phéniciens. Si vous désirez vous mesurer sur terre avec les Perses, c'est le moment de descendre de vos vaisseaux et de vous ranger en bataille, tandis que nous monterons sur votre flotte pour combattre les Phéniciens. Si au contraire vous préférez vous mesurer avec ces derniers, il vous faut présentement aller à leur rencontre. Mais quel que soit le parti que vous prendrez, faites en sorte, autant qu'il est

en vous , de mettre en liberté l'Ionie et Cypre. — A cela les Ioniens répondirent : Le conseil général de l'Ionie nous a envoyés pour garder la mer, et non pour remettre aux Cypriens nos vaisseaux et aller nous-mêmes combattre les Perses sur terre. Nous tâcherons donc de faire notre devoir au poste qui nous a été donné. C'est à vous de vous souvenir des maux que vous avez soufferts sous le joug des Mèdes, et de vous conduire en hommes de cœur.

Après que les Ioniens eurent fait cette réponse, et que les Perses furent arrivés dans la plaine de Salamine, les rois des Cypriens disposèrent leurs soldats de manière que l'élite des Salamiens et des Soliens fût opposée aux Perses, tandis que le reste des Cypriens ferait tête aux troupes des autres nations. Onésile voulut lui-même se placer en face d'Artybius général des Perses.

Artybius montait un cheval qui était dressé à se lever tout droit contre un homme armé. Onésile en fut instruit, et comme il avait un écuyer, Carien de nation, très-entendu au fait des armes, et d'ailleurs plein de sens, il lui dit : J'apprends que le cheval d'Artybius se lève tout droit, et frappe des pieds et des dents l'homme contre lequel on le dirige. Réfléchis donc, et dis-moi promptement lequel tu veux frapper, du cheval ou d'Artybius lui-même. — Le serviteur répondit : O roi, je suis tout prêt à faire ou l'un et l'autre, ou l'un seulement, selon que tu m'ordonneras. Je te dirai pourtant ce qui me semble

t'être le plus convenable. Je trouve qu'un roi, un général, doit avoir affaire à un roi, à un général; car si tu le tues, c'est pour toi une grande gloire; mais si au contraire c'est lui qui te frappe, ce qu'aux dieux ne plaise, mourir de la main d'un digne adversaire n'est qu'un demi-malheur. Pour nous valets, c'est contre d'autres valets que nous devons combattre, et contre un cheval. N'appréhende donc point sa manœuvre; car je te réponds que désormais il ne se lèvera plus contre qui que ce soit.

Ainsi dit-il, et incontinent les armées se mêlèrent, soit sur terre soit sur mer. Sur mer les Ioniens firent des prodiges en cette journée, et vinrent au-dessus des Phéniciens; ce furent les Samiens qui eurent le prix de la valeur. Sur terre les troupes se joignirent et l'on se battit avec acharnement. Voici comment eut lieu la rencontre des généraux. Au moment où Artybius monté sur son cheval s'avança sur Onésile, celui-ci, comme il en était convenu avec son écuyer, frappe Artybius lui-même; puis lorsque le cheval lança ses pieds contre le bouclier d'Onésile, le serviteur lui porta un coup de faux, et lui coupa les jarrets; en sorte qu'Artybius le général des Perses tomba sur la place ainsi que son cheval.

Pendant que le combat était ainsi engagé, Stésénor tyran de Curion passa à l'ennemi, avec ses troupes qui étaient nombreuses. Ces Curiens sont, à ce qu'on dit, une colonie d'Argos. Leur exemple fut incontinent suivi par les chars de guerre des

Salaminiens, et cette trahison livra la victoire aux Perses. L'armée cyprienne fut mise en fuite; et il y eut un grand nombre de morts, entre autres Onésile fils de Chersis, l'auteur de la révolte des Cypriens, et Aristocypre fils de Philocypre, roi des Soliens. C'est ce Philocypre que Solon l'Athénien, étant venu en Cypre, loua dans des vers comme le meilleur des tyrans.

Les Amathusiens, qu'Onésile avait assiégés, lui coupèrent la tête, la portèrent à Amathonte, et la plantèrent au-dessus de la porte de leur ville. Cette tête ainsi suspendue devint creuse; un essaim d'abeilles s'y logea, et la remplit de miel; sur quoi les Amathusiens consultèrent l'oracle, qui leur répondit d'enterrer cette tête, et de faire tous les ans à Onésile des sacrifices comme à un héros; qu'en agissant ainsi, ils s'en trouveraient bien. Les Amathusiens obéirent, et de nos jours encore ils continuent à faire la même chose.

Les Ioniens qui avaient combattu sur mer à Cypre, apprenant que les affaires d'Onésile étaient ruinées, et que toutes les villes des Cypriens étaient assiégées, excepté Salamine que ses habitants avaient remise entre les mains de Gorgus leur ancien roi, les Ioniens apprenant, dis-je, toutes ces choses, mirent à la voile pour retourner en Ionie. De toutes les villes de Cypre celle qui soutint le siège le plus long fut Soles, que les Perses ne prirent qu'au bout de cinq mois, et après avoir sapé toute la muraille.

Ainsi les Cypriens, qui avaient été libres durant un an, retombèrent de plus belle dans l'esclavage. Daurisès gendre de Darius, Hyméès, Otane, et d'autres généraux perses qui avaient aussi épousé des filles de Darius, après avoir poursuivi les Ioniens qui avaient fait l'expédition de Sardes, et les avoir forcés à se jeter dans leurs vaisseaux, se partagèrent l'armée après leur victoire, et ravagèrent les villes chacun de son côté. Daurisès se tourna contre les villes de l'Hellespont, prit Dardanos, Abydos, Percote, Lampsaque et Pésos, chacune en un seul jour. De Pésos il marchait sur Parion, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Cariens s'étaient joints aux Ioniens, et soulevés contre les Perses. Cela fut cause qu'il rebroussa chemin et quitta l'Hellespont, pour se diriger contre la Carie. Les Cariens eurent avis de sa marche, avant qu'il arrivât. En conséquence ils se rassemblèrent à l'endroit dit les Colonnes Blanches et sur les rives du fleuve Marsyas, lequel sortant du territoire d'Idria se décharge dans le Méandre. Quand les Cariens furent rassemblés en ce lieu, ils mirent en avant divers avis, dont le meilleur était selon moi celui de Pixodare fils de Mausole, citoyen de Cindys, et qui avait épousé une fille de Syennésis roi de Cilicie. Il proposait que les Cariens passassent le Méandre, et combattissent adossés à ce fleuve, afin qu'étant privés de tout moyen de fuir en arrière, la nécessité de tenir ferme leur inspirât encore plus de courage

que la nature ne leur en avait donné. Cette opinion ne prévalut pas ; les Cariens trouvèrent préférable que les Perses , plutôt qu'eux-mêmes , eussent le Méandre à dos , afin qu'une fois vaincus et mis en fuite , ils tombassent dans le fleuve , et qu'il n'en revint pas un.

Peu de temps après , les Perses parurent , traversèrent le Méandre , et en vinrent aux mains avec les Cariens sur les bords du Marsyas. Le combat fut opiniâtre et dura longtemps ; mais enfin les Cariens cédèrent au nombre. Il périt en cette journée deux mille Perses et non moins de dix mille Cariens. Ceux qui échappèrent se réfugièrent à Labranda , dans un vaste bois de platanes , consacré à Jupiter Stratius. Les Cariens sont à notre connaissance le seul peuple qui sacrifie à ce dieu. Étant donc enfermés en cette enceinte , ils tinrent conseil sur le parti qu'il leur restait à prendre , afin de savoir s'ils se rendraient aux Perses ou s'ils abandonneraient entièrement l'Asie. Comme ils délibéraient sur ce sujet , il leur vint un renfort de Milésiens et d'alliés ; de sorte que les Cariens , rompant la délibération commencée , se disposèrent à renouveler le combat , allèrent au-devant des Perses , et leur livrèrent bataille ; mais ils essayèrent une seconde défaite encore plus grande que la première. Leur perte fut immense , et les Milésiens furent les plus maltraités.

Dans la suite les Cariens réparèrent ce désastre par un combat plus heureux. Instruits que les Perses

étaient en marche pour attaquer leur ville, ils leur tendirent une embuscade sur le chemin qui mène à Pédase. Les Perses y tombèrent pendant la nuit, et furent taillés en pièces, eux et leurs généraux Daurisès, Amorgès, et Sisimacès; avec eux périt Myrsus fils de Gygès. Celui qui avait dressé cette embuscade était Héraclide de Mylasse, fils d'Ibanolis. Ainsi fut détruite cette armée perse.

Quant à Hymées, qui était aussi de ceux qui avaient poursuivi les Ioniens revenus de l'expédition contre Sardes, il se tourna vers la Propontide, prit et rasa la ville de Cios en Mysie; mais quand il sut que Daurisès avait abandonné l'Hellespont pour se diriger vers la Carie, il quitta la Propontide, et mena son armée sur l'Hellespont. Il soumit tous les Éoliens qui habitaient la terre d'Ilion, ainsi que les Gergithes, reste des anciens Teucriens. Mais au milieu de ces conquêtes, Hymées mourut de maladie en Troade. Après sa mort, Artapherne gouverneur de Sardes et Otane le troisième général eurent charge de continuer la guerre contre l'Ionie et l'Éolide qui en est limitrophe. Ils s'emparèrent de Chazomène dans la première, et de Cyme dans la seconde.

Tandis que ces villes tombaient au pouvoir des Perses, le Milésien Aristagore, homme d'un cœur peu ferme, à ce qu'il fit bien voir, lui qui avait bouleversé toute l'Ionie et tramé de si grandes choses, se voyant hors d'état de venir au-dessus du roi Darius, ne songea plus qu'à la fuite. Il rassembla donc ceux

de son parti, et tint conseil avec eux, disant que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de se ménager quelque refuge, pour le cas où ils viendraient à être chassés de Milet; qu'ils avaient à choisir, pour aller en colonie, entre la Sardaigne et Myrcine d'Édonie, qu'Histiée avait reçue de Darius, et qu'il avait déjà commencé à fortifier. L'historien Hécatee fils d'Hégésandre n'approuvait ni l'une ni l'autre de ces propositions d'Aristagore. Il conseillait plutôt d'élever un fort dans l'île de Léros, afin que, s'il fallait quitter Milet, on eût à proximité un asile, d'où l'on s'élançerait ensuite pour revenir à Milet. Tel était le conseil d'Hécatee; mais Aristagore, dont le sentiment était tout pour s'en aller à Myrcine, remit le gouvernement de Milet à Pythagore, citoyen des plus estimés, et lui-même prenant avec lui tous ceux qui le voulurent suivre, fit voile pour la Thrace, et s'empara de la contrée qu'il désirait. Mais ensuite, dans une expédition qu'il fit, il fut massacré lui-même sa troupe par les Thraces, qu'il tenait assiégés dans une de leurs villes, et qui avaient offert d'en sortir par composition.

---

## LIVRE SIXIÈME.

É R A T O .

Ainsi finit Aristagore, l'auteur de la révolte des Ioniens. Cependant Histiée tyran de Milet, congédié par Darius, s'était rendu de Suse à Sardes, et lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, Artapherne qui en était gouverneur lui demanda ce qu'il pensait de la révolte de l'Ionie. Histiée répondit qu'il l'ignorait absolument, et feignit de s'émerveiller de ce qu'on lui disait, comme s'il n'eût rien su des choses passées; mais Artapherne qui le voyait tergiverser, et qui était au fait de toute l'intrigue, lui dit: Veux-tu savoir, Histiée, ce qui en est véritablement? Tu as cousu le soulier, et Aristagore l'a chaussé.— D'après ce propos, Histiée craignit qu'Artapherne ne fût informé de la conduite qu'il avait tenue; aussi dès la nuit suivante il s'enfuit vers la mer, ayant réussi à tromper Darius; et au lieu de lui soumettre, comme il l'avait promis, la grande île de Sardaigne,

il aspirait à devenir chef des Ioniens dans la guerre contre le roi. Étant passé à Chios, il fut arrêté par les habitants, comme suspect de venir intriguer parmi eux pour le compte de Darius; mais ensuite, quand ils surent qu'il était son ennemi, ils le relâchèrent; et comme les Ioniens lui demandaient pourquoi il avait si vivement pressé Aristagore de se rebeller contre le roi, et attiré par là de si grands maux sur l'Ionie, il se garda bien de leur avouer la vérité, mais il leur dit qu'il l'avait fait parce que le roi avait eu le dessein de donner aux Phéniciens l'Ionie à habiter, et de transporter les Ioniens en Phénicie; non que jamais le roi Darius y eût pensé, mais Histiée voulait par là épouvanter les Ioniens. Ensuite Histiée envoya, par le ministère d'un certain Hermippe Atarnéen, des lettres aux Perses qui étaient à Sardes, et auxquels il avait déjà parlé de rébellion; mais Hermippe, au lieu de rendre ces lettres à leur adresse, les remit à Artapherne; celui-ci informé par ce moyen de ce qui se tramait, dit à Hermippe de porter les lettres à ceux auxquels Histiée les envoyait, mais quand il aurait entre les mains les réponses, de les lui apporter à lui-même. Ayant ainsi tout découvert, Artapherne fit périr un grand nombre de Perses; il y eut donc aussi du trouble à Sardes. Déçu de cette espérance, Histiée pria les Chiotes de le transporter à Milet; mais les Milésiens qui étaient bien aises d'être délivrés d'Aristagore, n'étaient nullement

empressés à recevoir un autre tyran, après avoir goûté de la liberté. Alors donc Histiée tenta de rentrer dans Milet de nuit et par la force des armes; mais il fut blessé à la cuisse par un Milésien. Ainsi repoussé de sa patrie, il revint à Chios, et de là, comme il ne put persuader les Chiotes de lui donner des vaisseaux, il passa à Mitylène, et fut plus heureux auprès des Lesbiens; car ils mirent en mer huit galères, avec lesquelles Histiée cingla jusqu'à Bysance, et se tenant en ce lieu, il capturait tous les navires sortant du Pont, hors ceux qui voulaient bien prendre son parti.

Pendant qu'Histiée et les Mitylénien agissaient de la sorte, la ville de Milet se voyait menacée par une grosse armée de terre et de mer. En effet les généraux des Perses, après avoir réuni leurs forces en une seule troupe, s'avançaient contre Milet, sans faire état des autres villes de moindre importance. Dans l'armée de mer c'étaient les Phéniciens qui montraient le plus d'ardeur. Les Cypriens récemment subjugués suivaient aussi, de même que les Ciliciens et les Égyptiens. Tandis que ces troupes s'avançaient contre Milet et le reste de l'Ionie, les Ioniens avertis déléguèrent leurs députés au Panionium. Là ceux-ci tinrent conseil, et décidèrent de ne point assembler d'armée de terre pour opposer aux Perses, et de laisser les Milésiens eux-mêmes défendre leurs remparts, mais d'équiper la flotte, sans excepter un seul navire;

puis dès l'instant qu'elle serait prête, de se rassembler à Ladé, afin de livrer bataille devant le port de Milet. Ladé est un îlot situé en face de cette ville. Bientôt les vaisseaux des Ioniens arrivèrent, ainsi que ceux des Éoliens qui habitent Lesbos. Voici quel fut leur ordre de bataille. Les Milésiens eux-mêmes occupaient l'aile qui regardait le soleil levant; ils avaient fourni quatre-vingts vaisseaux; après eux étaient ceux de Priène avec douze vaisseaux, et ceux de Myonte avec trois; venaient ensuite les Téliens avec dix-sept vaisseaux, les Chiotés avec cent; puis les Érythréens et les Phocéens, les premiers avec huit, les seconds avec trois vaisseaux; à la suite des Phocéens étaient les Lesbiens avec soixante-dix vaisseaux; enfin les Samiens avec soixante vaisseaux étaient les derniers à l'aile qui regardait le couchant. Les Ioniens avaient donc en tout 353 galères. Les Barbares en avaient six cents. Lorsque ceux-ci furent arrivés sur les côtes de la Milésie, et que toute leur armée de terre les eut joints, les généraux des Perses apprenant le nombre des vaisseaux ennemis, craignirent de n'être pas assez forts pour venir au-dessus d'une si grosse armée, et de ne pouvoir ainsi détruire Milet, n'étant pas maîtres de la mer; ce qui les eût mis en danger de souffrir quelque mal de la part de Darius. Ils rassemblèrent donc les tyrans de l'Ionie, qui depuis qu'ils avaient été chassés par Aristagore, s'étaient enfuis auprès des

Mèdes , et se trouvaient dans l'armée qui marchait contre Milet; quand ils eurent convoqué ceux d'entre eux qui étaient présents, ils leur dirent : Hommes Ioniens, c'est maintenant que vous pouvez vous montrer les bienfaiteurs de la maison du roi. Que chacun de vous s'efforce de détacher des autres alliés ses propres compatriotes. Assurez-les de notre part qu'ils ne seront point inquiétés à cause de leur révolte, qu'on ne brûlera ni leurs temples ni leurs maisons, enfin qu'ils ne seront pas traités avec plus de rigueur que ci-devant. Mais s'ils refusent ces offres, et veulent à toute force tenter le hasard du combat, dites-leur pour les intimider quels sont les maux auxquels ils doivent s'attendre, dans le cas où ils auraient le dessous : eux-mêmes seront vendus, leurs fils mutilés, leurs filles emmenées à Bactres, et leur pays livré à d'autres habitants. — Ainsi parlèrent les Perses. Les tyrans de l'Ionie firent passer de nuit cet avis à leurs compatriotes ; les Ioniens le reçurent, mais ils n'en demeurèrent pas moins obstinés, et ne voulurent point entendre à la trahison ; d'ailleurs chacun d'eux croyait être le seul à qui les Perses se fussent adressés. Ces choses eurent lieu aussitôt après que les Perses furent arrivés sous les murs de Milet.

Ensuite les Ioniens étant réunis dans l'île de Ladé tinrent des assemblées, où il se fit plusieurs discours ; il y eut entre autres le capitaine des Phocéens, nommé Dénys, qui parla en ces termes :

« Nos affaires sont suspendues sur le tranchant d'un rasoir, hommes Ioniens; il s'agit pour nous d'être libres ou d'être esclaves, et qui pis est esclaves fugitifs. Or donc, si vous voulez supporter les fatigues, vous aurez il est vrai de la peine pour le moment, mais vous deviendrez capables de surpasser vos ennemis et de gagner la liberté; si au contraire vous usez de mollesse et d'indiscipline, je n'ai aucun espoir que vous puissiez échapper à la vengeance de Darius pour votre révolte. Croyez-moi donc, laissez-moi vous conduire, et je vous répons, si les dieux nous sont équitables, que les ennemis ne combattront pas, ou que s'ils combattent, nous aurons tout l'avantage. » Les Ioniens écoutèrent ces conseils, et se mirent sous la conduite de Dénys. Celui-ci faisait chaque jour manœuvrer les vaisseaux tantôt à la file, afin d'exercer les rameurs; tantôt rangés en lignes opposées qu'il leur apprenait à traverser; il tenait les équipages sous les armes, et les vaisseaux sur leurs ancres tout le reste de la journée. C'est ainsi qu'il faisait travailler sans relâche les Ioniens. Pendant sept jours ils obéirent, et firent ce qu'il leur commandait; mais ensuite les Ioniens, peu habitués à une vie si pénible, n'en pouvant plus de fatigue et d'ardeur du soleil, se dirent à eux-mêmes: Quel dieu avons-nous outragé pour être exposés à des tribulations pareilles? N'est-ce pas avoir perdu l'esprit et la raison que de nous être mis aux ordres

d'un Phocéén fanfaron, qui n'a fourni que trois navires, et qui nous fait endurer des tourments inouis? Déjà plusieurs de nous sont tombés malades, et d'autres ne tarderont pas à le devenir. Mieux vaut souffrir tout autre genre de maux, et même l'esclavage quel qu'il soit, qui nous menace, plutôt que de vivre sous celui où nous sommes à présent. Prenons courage, et désormais n'obéissons plus. — C'est ainsi qu'ils parlèrent, et bientôt personne ne voulut plus obéir à Dénys; mais, comme pourrait faire une armée en campagne, ils dressèrent des tentes dans l'île, et se reposèrent à l'ombre, refusant de monter sur les vaisseaux, et de continuer à s'exercer. Les chefs des Samiens apprenant que les Ioniens agissaient de la sorte, accueillirent alors les propositions que leur avait faites de la part des Perses Éacès fils de Syloson, pour les solliciter de quitter l'alliance des Ioniens. D'un côté ils voyaient une grande indiscipline régner dans la flotte, de l'autre ils reconnaissaient l'impossibilité de venir au-dessus de la puissance du roi; ils savaient bien que, supposé même qu'on triomphât de la présente armée de Darius, une seconde arriverait bientôt après, cinq fois plus forte que la première. Saisissant donc ce prétexte, sitôt qu'ils virent les Ioniens se refuser à faire leur devoir, ils en profitèrent pour mettre à couvert leurs temples et leurs maisons. Or cet Éacès dont ils reçurent les paroles était fils de Syloson et pe-

tit-fils d'Éacès. Tyran de Samos, il avait été destitué de sa charge par le Milésien Aristagore, ainsi que les autres tyrans de l'Ionie.

Lors donc que les Phéniciens s'avancèrent, les Ioniens disposés en file mirent eux-mêmes en mer. Quand ils se furent joints et que l'action fut engagée je ne saurais dire au vrai lesquels d'entre les Ioniens se montrèrent braves et lesquels lâches en cette journée, car ils se rejettent la faute les uns sur les autres; toutefois on dit que les Samiens, selon qu'ils en étaient convenus avec Éacès, mirent voiles au vent, et abandonnèrent leur poste pour retourner à Samos, excepté onze vaisseaux, dont les capitaines restèrent et combattirent, malgré les ordres de leurs généraux. Aussi le peuple de Samos voulut-il que les noms de ces capitaines fussent inscrits avec ceux de leurs pères sur une colonne, en témoignage de la valeur avec laquelle ils s'étaient conduits. Cette colonne subsiste encore sur la place publique de Samos. Les Lesbiens voyant leurs voisins en fuite, suivirent leur exemple, et la plupart des Ioniens en firent autant. Parmi ceux qui restèrent à la bataille, les Chiotes furent le plus maltraités, à raison du courage qu'ils déployèrent. Ils avaient fourni, comme il a été dit ci-dessus, cent vaisseaux, sur chacun desquels étaient postés quarante combattants, tous citoyens choisis. Quand ils virent la trahison de la plupart des alliés, ils ne voulurent pas imiter leur lâcheté; mais demeurés

seuls avec un petit nombre, ils combattirent en perçant la ligne opposée, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir pris force vaisseaux ennemis, ils perdirent la plupart des leurs, et s'enfuirent chez eux avec le reste. Quant à ceux d'entre eux dont les navires étaient endommagés et qui étaient poursuivis, ils se réfugièrent à Mycale, où ils échouèrent leurs vaisseaux, et les ayant laissés, ils s'acheminèrent à pied par la terre-ferme; mais quand ils furent entrés sur le territoire d'Éphèse, comme il faisait nuit et que les femmes célébraient les Thesmophories, les Éphésiens, ignorant ce qui était arrivé aux Chiotes et voyant des gens entrer chez eux à main armée, se persuadèrent que c'étaient des brigands, et qu'ils en voulaient à leurs femmes; ils accoururent donc en foule, et massacrèrent tous les Chiotes. Tel fut le sort de ces malheureux. Pour Dénys le Phocéén, aussitôt qu'il vit les affaires des Ioniens perdues, il se saisit de trois vaisseaux ennemis, avec lesquels il fit voile non pas pour Phocée, car il prévoyait bien que cette ville serait réduite en esclavage avec le reste de l'Ionie, mais il cingla directement en Phénicie; il y trouva plusieurs galiotes qu'il coula bas, et s'étant ainsi procuré beaucoup d'argent, il s'en fut en Sicile, où il fit le métier de pirate, sans inquiéter aucun des Grecs; mais courant sus aux vaisseaux carthaginois ou tyrrhéniens.

Cependant les Perses, vainqueurs des Ioniens

dans la bataille navale, firent par terre et par mer le siège de Milet, minant les murailles, et approchant toute sorte de machines; enfin ils la prirent de fond en comble, la sixième année depuis la révolte d'Aristagore, et firent esclaves tous les habitants. Ce malheur accomplit l'oracle qui avait été rendu auparavant au sujet de Milet. Un jour que les Argiens consultaient à Delphes sur leur propre ville, ils reçurent une réponse qui ne leur était pas particulière; une partie s'appliquait à eux, mais le reste concernait les Milésiens. L'oracle relatif aux Argiens, je le rapporterai en son lieu; mais voici ce qui regardait les Milésiens quoique absents.

*Alors, Milet, artisan de mauvaises œuvres, tu deviendras pour plusieurs un régal et un brillant salaire; tes femmes laveront les pieds de plusieurs hommes aux longs cheveux, et d'autres auront soin de notre temple des Didymes.* Tout cela arriva de point en point aux Milésiens, lorsque la plupart de leurs hommes périrent sous les coups des Perses à longue chevelure, que leurs femmes et leurs enfants furent réduits en esclavage, et que le temple des Didymes, soit l'édifice soit l'oracle, furent pillés et brûlés. J'ai fait déjà plusieurs fois mention des richesses que renfermait ce temple. Ensuite les Milésiens captifs furent emmenés à Suse. Le roi Darius, sans leur faire aucun autre mal, les établit sur les bords de la mer Érythrée, dans la ville d'Ampé, près de laquelle le fleuve Tigre qui

la baigne verse ses eaux à la mer. Quant au territoire de Milet, les Perses gardèrent pour eux les environs de la ville et la plaine; mais ils donnèrent la partie montueuse aux Cariens de Pédase.

Les Milésiens dans leur infortune ne trouvèrent pas auprès des Sybarites, qui depuis la perte de leur ville habitaient Laos et Scidros, la même sympathie qu'ils leur avaient eux-mêmes témoignée autrefois. En effet lorsque Sybaris fut prise par les Crotoniates, les Milésiens jeunes et vieux se rasèrent la tête et menèrent grand deuil; c'est qu'il n'y avait pas, à notre connaissance, de villes qui fussent plus étroitement liées entre elles par l'hospitalité. Les Athéniens au contraire firent bien voir à quel point ils étaient affectés de la catastrophe de Milet; en particulier le poète Phrynichus ayant composé et fait jouer une tragédie intitulée *La prise de Milet*, tout le théâtre fondit en larmes, l'auteur fut condamné à mille drachmes d'amende pour avoir rappelé des malheurs domestiques, et défense fut faite de jamais représenter sa pièce.

Ainsi Milet fut tout dépeuplé de Milésiens. Cependant à Samos ceux qui possédaient quelque chose n'approuvèrent point la conduite de leurs généraux envers les Mèdes; mais aussi-tôt après le combat naval ils tinrent conseil et décidèrent de ne pas attendre le retour du tyran Éacès, mais de s'en aller en colonie, plutôt que de subir, en demeurant, le joug des Mèdes et d'Éacès. Or il

se rencontra d'aventure qu'en ce même temps les Zancléens de Sicile avaient envoyé des députés en Ionie pour inviter les Ioniens à fonder une ville à l'endroit appelé la Belle-Côte. Cet endroit appartenait aux Sicules, et il était situé dans la partie de la Sicile qui regarde la Tyrrhénie. Quoique tous les Ioniens y fussent appelés, les Samiens furent les seuls à s'y rendre, et avec eux ceux des Mlésiens qui s'étaient échappés. Or voici ce qui leur arriva. Quand les Samiens embarqués pour la Sicile furent chez les Locriens-Épizéphyriens, il se trouva que ceux de Zanclé, eux et leur roi Scythès, étaient occupés au siège d'une ville des Sicales qu'ils voulaient détruire. De sorte qu'Anaxilas tyran de Rhégium, alors en mésintelligence avec les Zancléens, entra en pourparlers avec les Samiens, et leur conseilla de renoncer à la Belle-Côte, qui était le but de leur expédition, et de s'emparer de Zanclé, qui pour lors était dépourvue d'hommes. Les Samiens l'écoutèrent et se saisirent de Zanclé. Lorsque les Zancléens surent leur ville occupée, ils s'en retournèrent tout court à grande diligence, et appelèrent à leur aide Hippocrate tyran de Géla, car il était leur allié. Celui-ci vint en effet avec son armée; mais au lieu de les secourir, il fit prendre et lier leur roi Scythès et son frère Pythogène, comme ayant perdu leur ville, et les envoya tous deux à Inycos; puis il fit accord et serments réciproques avec les Samiens, et leur

abandonna les autres Zancléens, à condition qu'il aurait en partage la moitié des effets et esclaves renfermés dans la ville, ainsi que tout ce qui était aux champs. Il lia donc et mit en servitude la majeure partie des Zancléens; quant aux plus apparents d'entre eux, qui étaient au nombre de trois cents, il les livra aux Samiens pour être égorgés; toutefois ceux-ci ne le firent point. Pour Scythès le roi des Zancléens, il s'évada d'Inycos à Himère, d'où il se rendit en Asie, et monta vers le roi Darius. Celui-ci le tint pour l'homme le plus juste de tous ceux qui de Grèce fussent jamais montés vers lui. Scythès obtint de ce roi la permission de revenir en Sicile, puis de rechef il retourna de Sicile auprès du roi, et finalement il mourut en Perse, vieux et comblé de biens.

Ainsi les Samiens échappés au joug des Mèdes s'emparèrent sans peine de la belle ville de Zanclé. Or après le combat naval livré devant Milet, les Perses donnèrent charge aux Phéniciens de ramener à Samos Éacès fils de Syloson, comme celui qui leur avait rendu un éminent service, et les avait puissamment secondés. De tous ceux qui s'étaient révoltés contre Darius, les Samiens furent les seuls dont les Perses ne brûlèrent ni la ville ni les temples, ce dont ils furent redevables à ce que leurs vaisseaux s'étaient retirés du combat naval. Milet pris, les Perses furent à l'instant maîtres de la Carie, dont les villes se soumirent à eux, les

unes de gré, les autres de force. C'est ainsi que ces choses eurent lieu.

Tandis qu'Histiée le Milésien était à Byzance, arrêtant les navires ioniens qui sortaient du Pont, il reçut la nouvelle de ce qui s'était passé à Milet. En conséquence il remit entre les mains de Bisalte d'Abydos, fils d'Apollophane, les affaires de l'Hellespont, tandis que lui-même accompagné des Lesbiens fit voile pour Chios. Mais ceux qui tenaient garnison dans cette île n'ayant pas voulu le laisser entrer, il leur donna bataille à l'endroit appelé les Creux, sur terre de Chios, en tua un grand nombre, et comme les autres Chiotes avaient été fort maltraités dans le combat naval, Histiée secondé par les Lesbiens et s'élançant de Polychné, ville de Chios, vint à bout de les réduire. D'ordinaire les grandes calamités sont annoncées d'avance aux villes ou nations qu'elles menacent. Aussi les Chiotes avaient-ils été avertis par de grands signes de l'approche de ces revers. D'un chœur de cent jeunes gens qu'ils avaient envoyé à Delphes, il n'en revint que deux; les quatre-vingt-dix-huit autres furent atteints d'une maladie pestilentielle qui les emporta. Environ le même temps, dans la ville même de Chios, et peu avant le combat naval, des enfants étaient réunis dans une école où ils apprenaient à lire, lorsque le toit s'écroula, en sorte que de cent vingt qu'ils étaient il n'en échappa qu'un seul. C'étaient sans doute autant de pronostics que la divi-

mité leur envoyait. Ils furent incontinent suivis par le combat naval qui mit la ville tout à fait à bas, et pour comble survint Histiée à la tête des Lesbiens. Comme les Chiotes étaient dans les plus mauvais termes, il n'eut pas grand'peine à consommer leur ruine.

De là Histiée, suivi d'un grand nombre d'Ioniens et d'Éoliens, porta la guerre à Thasos. Déjà il avait investi cette ville, lorsqu'il eut avis que la flotte phénicienne partie de Milet se dirigeait contre le reste de l'Ionie. A cette nouvelle il abandonna le siège de Thasos, et revint en diligence à Lesbos, ramenant toute son armée. De Lesbos, comme ses gens avaient disette de vivres, il passa sur le continent, à dessein de moissonner le blé de l'Atarnée, et celui de la plaine du Caique, appartenant aux Mysiens. Mais en cette contrée se trouvait alors le Perse Harpage avec des troupes nombreuses; celui-ci l'attaqua au moment où il descendait, fit prisonnier Histiée lui-même, et tailla en pièces la plupart de ses soldats.

Je vais dire comment Histiée fut pris. Les Grecs en étant venus aux mains avec les Perses à Malène dans le district d'Atarnée, le combat fut longtemps incertain; mais la cavalerie venant à charger la dernière, fondit sur les Grecs, et décida la victoire. Au milieu de la déroute, Histiée espérant que le roi lui ferait grâce pour sa faute présente, songea à conserver ses jours; sur le point d'être atteint

dans sa fuite et d'être percé par un des ennemis, il lui cria en langue perse qu'il était Histiée de Milet. Ainsi captif, s'il eût été conduit devant le roi Darius, je pense que celui-ci ne lui eût fait aucun mal, et lui eût remis son crime; mais pour cette raison même, et de crainte que s'il échappait il ne redevînt grand auprès du roi, Artapherne gouverneur de Sardes et Harpage qui l'avait pris, sitôt qu'il fut amené à Sardes, firent empaler son corps en ce lieu, et embaumer sa tête pour l'envoyer au roi Darius. Celui-ci informé de cette circonstance, témoigna son déplaisir de ce qu'on ne l'avait pas amené vivant en sa présence; il ordonna de laver et d'orner convenablement cette tête, et de l'enterrer comme celle d'un homme qui avait rendu les plus grands services à lui-même et aux Perses. Telle fut la fin d'Histiée.

Cependant l'armée navale des Perses, après avoir passé l'hiver aux environs de Milet, remit en mer l'année suivante, et s'empara sans peine des îles adjacentes au continent, telles que Chios, Lesbos, et Ténédos. A mesure qu'ils occupaient une île, les Barbares en prenaient aux rets les habitants; voici de quelle manière. Ils se donnaient la main les uns aux autres, en formant une chaîne qui s'étendait depuis la mer du nord jusqu'à celle du midi, et parcouraient ainsi toute l'île en chassant les hommes devant eux. Ils s'emparèrent également des villes ioniennes situées en terre-ferme, si ce

n'est qu'ils n'en prirent pas les hommes aux rets, attendu que ce n'était pas possible. Ce fut alors que les généraux des Perses exécutèrent les menaces qu'ils avaient faites aux Ioniens, lorsque ceux-ci étaient campés en face d'eux; en effet une fois maîtres des villes, ils choisirent les plus beaux garçons pour être mutilés, et les plus belles filles pour être envoyées au roi. En même temps ils incendiaient les villes avec leurs temples. Ainsi l'Ionie fut trois fois réduite en servitude: la première par les Lydiens, et les deux autres consécutivement par les Perses.

En quittant l'Ionie, l'armée navale s'empara de toutes les villes situées à main gauche en entrant dans l'Hellespont; celles de la rive droite avaient été déjà soumises par les Perses du continent. Le long de l'Hellespont du côté de l'Europe, on trouve d'abord la Chersonèse, qui contient un grand nombre de villes, ensuite Périnthe, les places de la côte de Thrace, Sélymbrie, et Bysance. Les Bysantins et les Chalcedoniens qui habitent vis-à-vis n'attendirent pas la venue des Phéniciens; mais ils s'en furent abandonnant leurs villes, et gagnèrent l'intérieur du Pont-Euxin, où ils fondèrent la ville de Mésambrie. Les Phéniciens, après avoir brûlé les places que je viens d'énumérer, se tournèrent vers Proconèse et Artacé, qu'ils livrèrent pareillement aux flammes, après quoi ils cinglèrent de nouveau vers la Chersonèse, et achevèrent de détruire celles

des villes qu'à leur premier passage ils avaient laissées debout ; mais ils n'attaquèrent aucunement Cyzique, dont les habitants avant l'approche des Phéniciens avaient fait leur paix avec le roi, par l'entremise d'Ébarès fils de Mégabaze et gouverneur de Dascyion. Dans la Chersonèse, à l'exception de Cardie, toutes les villes tombèrent au pouvoir des Phéniciens.

Jusqu'alors ces villes avaient été sous la domination de Miltiade fils de Cimon et petit-fils de Stésagore, ayant été précédemment conquises par Miltiade fils de Cypsélus, ainsi que je vais le raconter. Les Dolonces peuple de Thrace occupaient cette Chersonèse. Pressés par les armes des Apsinthiens, ces peuples envoyèrent à Delphes leurs rois pour consulter sur la guerre. La pythie leur répondit d'appeler pour fondateur dans leur pays l'homme qui le premier leur offrirait l'hospitalité à leur retour du temple. Les Dolonces s'en allant donc par la voie sacrée, traversèrent le pays de Phocide et de Béotie, et comme personne ne leur offrait l'hospitalité, ils se détournèrent vers Athènes. En ce temps-là Pisistrate y exerçait la souveraine autorité, mais Miltiade fils de Cypsélus y avait aussi de la puissance. Ce Miltiade était d'une famille qui entretenait des chars pour les jeux; par son origine il descendait d'Éaque et d'Égine, mais il était citoyen d'Athènes; le premier membre de cette famille qui acquit ce droit fut Philée fils d'Ajax. Ce Miltiade

assis devant sa porte vit passer les Dolonces, vêtus d'un costume étranger et armés de piques; il les appela, et lorsqu'ils se furent approchés, il leur offrit un gîte et l'hospitalité. Eux acceptèrent, et traités par lui, ils lui découvrirent l'oracle, et le pressèrent d'obéir au dieu. Miltiade les écouta d'autant plus volontiers que la domination de Pisistrate lui était à charge, et qu'il désirait s'y soustraire. Aussitôt donc il se rendit à Delphes pour savoir si l'oracle lui conseillait de faire ce que lui proposaient les Dolonces; et comme la pythie l'y engagea, Miltiade fils de Cypsélus, le même qui peu auparavant avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques, se mit à la tête de tous ceux des Athéniens qui le voulurent suivre, fit voile avec les Dolonces, et se mit en possession du pays. Établi tyran par ceux qui l'avaient appelé, il commença par fermer d'un mur l'isthme de la Chersonèse, depuis la ville de Cardie jusqu'à celle de Pactye, afin d'empêcher à l'avenir les courses et ravages des Apsinthiens. Or cet isthme a trente-six stades de large, et la Chersonèse entière, à partir de l'isthme, a quatre cent vingt stades de long. Lorsque Miltiade eut ainsi fortifié le col de la Chersonèse, et repoussé par là ses agressions des Apsinthiens, il tourna ses armes contre ceux de Lampsaque; mais il fut pris vivant dans une embuscade qu'ils lui tendirent. Heureusement pour Miltiade, il se trouvait en connaissance de Crésus le Lydien; celui-ci in-

formé de sa mésaventure , somma ceux de Lampsaque de le remettre en liberté , les menaçant au cas contraire de les détruire à la façon du pin. D'abord les Lampsacéniens ne comprirent pas cette parole , et ne savaient ce que voulait dire Crésus en les menaçant de les détruire à la façon du pin ; mais enfin à grand'peine un des vieillards en trouva le sens , c'est que le pin est le seul de tous les arbres qui une fois coupé ne pousse plus de rejetons , mais périt tout entier. Ainsi donc les Lampsacéniens qui redoutaient Crésus relâchèrent Miltiade. C'est ainsi qu'il échappa , grâce à la protection de Crésus ; depuis il mourut sans enfants , laissant sa charge et ses richesses à Stésagore , fils de Cimon son frère utérin. Après la mort de Miltiade , les Chersonésiens lui firent des sacrifices comme à leur fondateur , selon l'usage , et. instituèrent en son honneur des jeux équestres et gymniques , où il n'est permis de combattre à aucun Lampsacénien. Comme la guerre continuait avec Lampsaque , il arriva que Stésagore mourut aussi sans enfants , ayant été frappé à la tête d'un coup de hache que lui porta dans le prytanée un homme qui se disait transfuge , mais qui n'était au vrai qu'un ennemi et des plus ardents.

Stésagore ayant fini de cette manière , son frère Miltiade fils de Cimon fut envoyé sur une galère par les Pisistratides , pour prendre en mains les affaires de la Chersonèse. Déjà précédemment les Pisistratides lui avaient fait du bien , comme s'ils n'eussent

pas trempé dans la mort de son père, ainsi que je le raconterai en son lieu. Arrivé en Chersonèse, Miltiade se tint en sa maison, comme pour faire honneur à son frère Stésagore; sitôt que cela fut connu, les principaux des Chersonésiens se réunirent de toutes leurs villes et vinrent ensemble pour prendre part à sa douleur; mais Miltiade les fit mettre aux fers, et par ce moyen devint maître de la Chersonèse. Il tint à sa solde cinq cents auxiliaires, et prit pour femme Hégésipyle, fille d'Olorus roi des Thraces. Ce Miltiade fils de Cimon était depuis peu arrivé en Chersonèse, lorsqu'il s'était vu dans des conjonctures encore plus difficiles que celles que je vais rapporter. En effet trois années avant cette dernière époque, il avait été obligé de fuir devant les Scythes Nomades, lesquels irrités par le roi Darius s'étaient ralliés et avaient poussé leur course jusqu'à cette Chersonèse. Miltiade s'enfuit sans attendre leur arrivée, et quand ils se furent retirés, les Dolonces le ramenèrent de nouveau. Ces choses s'étaient passées trois ans avant celles que je vais raconter. Alors donc, apprenant que les Phéniciens étaient à Ténédos, il remplit cinq galères des richesses qu'il avait, et mit à la voile pour Athènes. Parti de la ville de Cardie, il navigua par le golfe de Mélas; mais à peine eut-il doublé la Chersonèse, qu'il tomba au beau milieu de la flotte phénicienne. Miltiade lui-même et quatre de ses vaisseaux se sauvèrent à Inbros; le cin-

quième fut pris par ceux qui le poursuivaient. Or le commandant de ce navire se trouvait être l'aîné des fils de Miltiade, nommé Métiochus, qu'il avait eu non pas de la fille d'Olorus le Thrace, mais d'une autre femme. Ce jeune homme fut pris avec son vaisseau par les Phéniciens; mais lorsque ces derniers surent qu'il était fils de Miltiade, ils l'amènèrent au roi, dans l'espérance qu'il leur en saurait bon gré, attendu que c'était Miltiade qui avait mis en avant parmi les Ioniens l'avis de céder aux Scythes, lorsque ceux-ci leur demandaient de rompre le pont et de se retirer chez eux. Quand les Phéniciens lui eurent amené Métiochus fils de Miltiade, le roi ne lui fit aucun mal, et au contraire il le traita fort bien; car il lui donna une maison et des domaines, ainsi qu'une femme perse, dont il eut des enfants qui furent comptés parmi les Perses. Quant à Miltiade, il revint d'Imbros à Athènes.

Depuis cette année les Perses n'entreprirent plus rien d'hostile contre les Ioniens; ils firent même quelques réglemens salutaires. Artapherne gouverneur de Sardes assembla les députés des villes, et voulut que les Ioniens s'engageassent à vider désormais leurs différends par voie de justice, au lieu d'avoir recours aux armes et au pillage. Outre cela il fit mesurer toute leur contrée en parasanges, mesure perse qui vaut trente stades, et il répartit en conséquence les tributs à payer par les habitants. Cette division a subsisté dès lors jusqu'à nos jours;

du reste le tribut fut à peu près le même que précédemment. Ces dispositions étaient pacifiques.

Au printemps Darius rappela les autres généraux, et envoya vers la mer Mardonius fils de Gobryas avec une nombreuse armée de terre et de mer. Mardonius était jeune, et venait d'épouser Artazostra fille du roi Darius. Arrivé en Cilicie avec cette armée, il monta sur mer et fit route avec la flotte, tandis que les autres généraux menaient l'armée de terre vers l'Hellespont. Lorsque Mardonius côtoyant l'Asie fut arrivé en Ionie, il fit une chose qui paraîtra bien surprenante à ceux des Grecs qui ne savent pas que dans la conjuration des sept Perses Otane proposa d'instituer la démocratie en Perse : en effet Mardonius chassa tous les tyrans des villes ioniennes, et rétablit partout l'état populaire. Ensuite il se hâta d'arriver à l'Hellespont. Là quand il eut rassemblé une multitude effroyable de vaisseaux et de troupes de terre, toute cette armée passa l'Hellespont sur des navires, et prit sa route par l'Europe, pour aller attaquer Érétrie et Athènes. C'étaient elles en effet qui étaient le prétexte de l'expédition; mais au fond les Perses avaient dessein de subjuguier le plus qu'ils pourraient de villes grecques. Ainsi leur flotte réduisit les Thasiens, qui ne firent pas la moindre résistance, tandis que l'armée de terre asservissait les Macédoniens et les ajoutait à l'empire des Perses; car jusqu'à la Macédoine tout leur était déjà soumis. De Thasos ils

traversèrent le canal et rangèrent la côte du continent jusqu'à la ville d'Acanthe, d'où ils partirent pour doubler l'Athos. Mais à peine arrivés en ces parages, ils se virent assaillis d'un vent du nord si furieux que la plupart des navires furent fracassés et jetés contre l'Athos. On dit qu'en cette tourmente il périt près de trois cents vaisseaux et plus de vingt mille hommes; car la mer qui baigne l'Athos abonde en monstres marins, de sorte que les hommes qui ne furent pas écrasés contre les rochers devinrent la proie de ces monstres; d'autres se noyèrent, ne sachant pas nager; d'autres enfin périrent de froid. Tel fut le sort de l'armée navale. Quant à Mardonius et l'armée de terre, ils étaient campés en Macédoine, lorsqu'ils furent attaqués pendant la nuit par les Bryges peuple de Thrace, qui en tuèrent un grand nombre et blessèrent même Mardonius. Néanmoins ils ne purent échapper au joug des Perses; car Mardonius ne quitta pas ces contrées avant de les avoir assujettis. Après cette conquête il rebroussa chemin, à cause de l'échec qu'avaient essuyé ses troupes de la part des Bryges, et sa flotte sous l'Athos; en sorte que cette armée regagna honteusement l'Asie.

La seconde année après ces événements, comme les Thasiens étaient accusés par leurs voisins de songer à la révolte, Darius leur envoya l'ordre de démolir leur muraille et de conduire leurs vaisseaux à Abdère. C'est que les Thasiens, depuis qu'ils

avaient été assiégés par Histiée, employaient leurs grands revenus à construire des vaisseaux longs, et à s'environner d'une plus forte muraille. Ces richesses leur venaient de leurs possessions du continent et de leurs mines. Les mines d'or de Scapté-Hylé rendaient en somme quatre-vingts talents, et celles de l'île même de Thasos quoique moindres rapportaient tout autant, de sorte que les Thasiens, francs d'impôt sur les fruits de leur terre, percevaient année commune, soit du continent soit de leurs mines, la somme de deux cents talents, et dans les bonnes années jusqu'à trois cents. J'ai vu moi-même ces mines, et j'ai particulièrement admiré celles que découvrirent les Phéniciens qui vinrent avec Thasos s'établir en cette île, et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ces mines phéniciennes sont situées entre Ényres et Gényres, à l'opposite de Samothrace, dans une grande montagne toute bouleversée par les fouilles. Alors donc les Thasiens, obéissant aux ordres du roi, démolirent leur muraille, et conduisirent à Abdère tous leurs vaisseaux.

Après cela Darius, pour faire l'épreuve des Grecs et savoir ce qu'ils avaient en la pensée, ou de le combattre ou de se livrer à lui, dépêcha çà et là des hérauts pour aller par la Grèce demander au nom du roi la terre et l'eau. En même temps il en envoyait d'autres aux villes maritimes de son empire, avec ordre de construire des vaisseaux longs

et des bâtimens pour le transport des chevaux. Pendant que ces préparatifs avaient lieu, les hérauts étaient arrivés en Grèce; plusieurs villes du continent, ainsi que toutes les îles, donnèrent ce que le Perse demandait; en particulier les Éginètes donnèrent au roi la terre et l'eau. Mais aussitôt ils eurent sur les bras les Athéniens, persuadés que les Éginètes n'avaient agi qu'en haine d'Athènes, et afin de se joindre aux Perses pour lui faire la guerre. Les Athéniens saisirent volontiers ce prétexte, et députèrent à Sparte pour accuser les Éginètes d'avoir trahi la Grèce. Sur ce propos Cléomène fils d'Anaxandride et roi de Sparte passa à Égine avec dessein de saisir les principaux auteurs de cette action; mais quand il les voulut prendre, les Éginètes et notamment Crios fils de Polycrite s'opposèrent à lui. Ce dernier alla jusqu'à lui dire qu'il n'emmenerait pas impunément un seul des Éginètes, puisque aussi bien il n'agissait pas de l'aveu des Spartiates, mais comme gagné à prix d'argent par les Athéniens; autrement il fût venu avec l'autre roi. Crios parlait de la sorte d'après ce que Démarate lui avait mandé. Ainsi repoussé d'Égine, Cléomène demanda à cet homme comment il s'appelait; l'autre lui répondit qu'il s'appelait Crios (*c. à d. bélier*). Eh bien, bélier, répartit Cléomène, garnis d'airain tes cornes, car tu auras affaire à un grand mal.

Cependant à Sparte Cléomène avait été calomnié par Démarate fils d'Ariston, qui était resté dans la ville.

Ce Démarate était aussi roi de Sparte, mais d'une branche inférieure; quand je dis inférieure, ce n'est pas que les deux familles n'aient la même origine; mais celle d'Eurysthène est un peu plus honorée par droit d'aïnesse. Les Lacédémoniens prétendent, et en cela ils ne sont d'accord avec aucun poète, avoir été conduits dans la contrée qu'ils possèdent présentement par Aristodème fils d'Aristomaque, petit-fils de Cléodée, et arrière-petit-fils d'Hyllus, et non par les fils d'Aristodème. Peu de temps après, la femme d'Aristodème, qui se nommait Argie et qui, disent-ils, était fille d'Autésion fils de Tisamène et petit-fils de Thersandre fils de Polynice, se délivra de deux enfants jumeaux, que Cléomène n'eut que le temps de voir, avant de mourir de maladie. Les Lacédémoniens alors étaient d'avis de créer roi l'aîné de ces enfants, selon l'usage; mais ils ne savaient lequel choisir, attendu qu'ils étaient parfaitement semblables. N'ayant donc pu distinguer lequel était l'aîné, ou peut-être auparavant encore, ils s'adressèrent à la mère. Celle-ci les assura qu'elle l'ignorait elle-même, non pas qu'elle ne sût fort bien la vérité, mais elle voulait que, s'il était possible, tous les deux fussent rois. Les Lacédémoniens furent dans un grand embarras; ils eurent donc recours à l'oracle de Delphes, pour savoir ce qu'il leur fallait faire. La pythie leur répondit de les estimer rois tous les deux, mais d'honorer davantage l'aîné. Malgré cette réponse de la

pythie, les Lacédémoniens ne furent guère plus avancés; car ils ne savaient comment découvrir celui qui était l'aîné; lorsqu'enfin un Messénien, nommé Panitès, leur conseilla d'observer quel était celui que la mère lavait et allaitait le premier; si elle faisait toujours la même chose, ils auraient trouvé ce qu'ils cherchaient, si au contraire elle se trompait elle-même, en prenant tantôt l'un et tantôt l'autre, ce serait preuve qu'elle n'en savait pas plus qu'eux, et qu'ils devraient recourir à une autre voie. Ainsi donc les Spartiates, d'après l'avis du Messénien, observèrent la mère des fils d'Aristodème, et comme il se trouva qu'elle donnait toujours à l'un la préférence pour la nourriture et les soins, ne se doutant pas d'être épiée, ils prirent cet enfant que sa mère distinguait ainsi, et le tenant pour l'aîné, ils l'élevèrent dans un édifice public. Ils lui donnèrent le nom d'Eurysthène, et au cadet celui de Proclès. On prétend que ces deux frères devenus grands furent toujours désunis, et que cette mésintelligence se perpétua chez leurs descendants.

Au reste les Lacédémoniens sont parmi les Grecs les seuls à conter les choses de la sorte; je vais maintenant rapporter la tradition commune des autres Grecs. Ceux-ci maintiennent que ces rois des Doriens, qu'ils énumèrent très-exactement et sans y comprendre aucun dieu jusqu'à Persée fils de Danaé, étaient tous Grecs et comptés comme tels. J'ai dit jusqu'à Persée et pas plus hant, parce qu'on

n'ajoute à son nom celui d'aucun père mortel, comme on le fait pour Hercule qui est dit fils d'Amphitryon; j'ai donc raisen de dire jusqu'à Persée. Si l'on voulait remonter aux ancêtres de Danaé fille d'Acrise, on trouverait que les chefs des Doriens étaient directement originaires d'Égypte. J'ai rapporté cette généalogie telle que la donnent les Grecs. D'un autre côté les Perses prétendent que Persée était Assyrien, et que ce fut lui-même qui devint Grec, sans qu'aucun de sa race l'eût été avant lui. Quant aux ancêtres d'Acrise, qui n'avaient, disent-ils, avec Persée aucune relation de parenté, ils demeurent d'accord avec les Grecs qu'ils étaient Égyptiens. Mais en voilà assez sur ce chapitre. D'autres ont raconté comment et par quelles circonstances il se fit qu'étant Égyptiens ils prirent la royauté des Doriens; aussi n'y reviendrons-nous pas; mais ce que ces auteurs ont omis de faire connaître, c'est ce que je vais mentionner.

Les Spartiates ont donné à leurs rois divers privilèges : deux sacerdoces, celui de Jupiter Lacédémonien, et celui de Jupiter Céleste; le droit de porter la guerre où bon leur semble, sans qu'aucun Spartiate puisse les en empêcher, à moins de se rendre coupable de sacrilège; en campagne les rois vont toujours les premiers et reviennent les derniers; ils sont gardés par cent hommes choisis sur toute l'armée; dans les expéditions ils sont les maîtres de prendre autant de brebis qu'ils veulent; enfin de

tous les animaux qu'on sacrifie ils reçoivent la peau et le dos. Tels sont les privilèges qu'ils ont à la guerre; voici maintenant ceux qu'ils ont en temps de paix. Si quelqu'un fait un sacrifice solennel, les rois ont au festin la première place, sont les premiers servis, et reçoivent une portion double de celle des autres convives; ce sont eux qui font les premières libations, et à qui appartiennent les peaux des brebis immolées. Chaque nouvelle lune et le septième jour de chaque mois, l'état leur fournit à chacun une victime parfaite pour être sacrifiée dans le temple d'Apollon, un boisseau de farine, et un quarteron laconique de vin. Ils ont des sièges d'honneur dans tous les jeux. Ils désignent pour proxènes ceux des citoyens qu'ils veulent, et chacun nomme deux pythiens, qui sont des hommes chargés d'aller consulter l'oracle de Delphes, et nourris avec les rois aux dépens du public. Quand les rois ne viennent pas au repas, on leur envoie en leurs maisons à chacun deux chénices de farine et une cotyle de vin; mais quand ils viennent, ils ont le double de tout. Ils reçoivent les mêmes distinctions lorsqu'ils sont invités à des festins particuliers. Ils ont la garde des oracles rendus; les pythiens en partagent la connaissance avec eux. Les rois jugent seuls en certaines causes, par exemple à l'égard d'une orpheline héritière, ils décident à qui elle doit se marier, à moins que son père ne l'ait déjà fiancée; ils jugent tout ce qui concerne les chemins publics; enfin si

quelqu'un veut adopter un enfant, c'est en présence des rois qu'il doit le faire. Ils assistent aux délibérations du sénat, qui est composé de vingt-huit membres; et en l'absence des rois, ce sont les sénateurs leurs plus proches parents qui jouissent des prérogatives royales, car ils donnent deux suffrages, sans compter le leur qui fait le troisième. Ce sont là les honneurs qu'on rend aux rois de Sparte pendant leur vie; ils en ont d'autres à leur mort. Des cavaliers courent annoncer l'événement par toute la Laconie, tandis que des femmes font le tour de la ville en frappant sur des bassins. A ce signal chaque maison est obligée de mettre en deuil deux personnes libres, un homme et une femme, sous peine d'une grosse amende. Aux obsèques de leurs rois les Lacédémoniens ont aussi un usage qui s'observe chez la plupart des Barbarès de l'Asie en pareille circonstance : c'est que de toute la Laconie les habitants, hors les Spartiates, sont tenus d'accompagner en certain nombre le convoi. Lors donc que ces gens, et avec eux des Hilotes et des Spartiates, se sont réunis en troupe de plusieurs milliers, pélemêle avec les femmes, ils se frappent le front à coups redoublés avec de grandes lamentations, disant toujours que le défunt était le meilleur des rois. Quand un roi est mort à la guerre, on fait son effigie, qu'on porte sur un lit de parade; et après qu'on l'a mise en terre, il n'y a durant dix jours ni assemblée du peuple ni élection de magistrats : tout ce temps

est consacré au deuil. Les Lacédémoniens se rapprochent encore des Perses en ceci : c'est qu'à la mort d'un roi, celui qui le remplace libère tous les Spartiates débiteurs du roi ou du trésor ; chez les Perses le nouveau roi remet à toutes les villes le tribut qu'elles avaient à payer. Enfin les Lacédémoniens ont cela de conforme avec les Égyptiens, que chez eux les hérauts, les joueurs de flûte, et les cuisiniers succèdent à l'état de leur père, en sorte que le fils d'un héraut est toujours héraut, celui d'un joueur de flûte, joueur de flûte, et celui d'un cuisinier, cuisinier. Jamais d'autres, quelque sonore que soit leur voix, ne les supplantent dans leur charge, qui passe invariablement de père en fils. Telles sont les coutumes des Lacédémoniens.

Mais pour en revenir à Cléomène, il était à Égine s'occupant du bien commun de la Grèce, lorsque Démarate le calomnia, non pas tant par intérêt pour les Éginètes que par jalousie et par animosité contre lui. A son retour d'Égine, Cléomène délibéra de destituer Démarate de la royauté, ce dont il prit occasion de la circonstance suivante. Ariston roi de Sparte avait épousé deux femmes sans avoir eu d'enfants ; et comme il ne s'en attribuait pas la cause, il en prit une troisième, voici comment. Ariston avait pour ami un des Spartiates, avec lequel il était fort intimement lié. Or celui-ci se trouvait être marié à une femme qui était de beaucoup la plus belle de toutes celles de Sparte, et qui l'était

dévenue après avoir été la plus laidé qu'on eût su voir. La nourrice de cette fille, voyant qu'elle était si laide, et que ses parents qui étaient fort riches en avaient un extrême déplaisir, imagina un expédient. Chaque jour elle la portait au temple d'Hélène, située à Théragné au-dessus de celui de Phébus, la plaçait en face de la statue, et suppliait la déesse de la délivrer de sa laideur. Or'un jour que la nourrice sortait du temple, elle rencontra, dit-on, une femme qui lui demanda ce qu'elle portait dans ses bras; elle répondit que c'était un enfant, et comme la femme la pria de le lui montrer, elle refusa disant que les parents le lui avaient absolument défendu; toutefois voyant que cette femme insistait de la façon la plus pressante, la nourrice lui montra l'enfant; alors la femme toucha la tête de la petite fille, et dit qu'elle deviendrait la plus belle des femmes de Sparte; et en effet dès ce jour sa figure changea. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle épousa Agète fils d'Alcide, cet ami d'Ariston dont je viens de parler. Cependant Ariston, épris de la beauté de cette femme, s'avisa d'un tel artifice. Il fit avec son ami, le mari de cette femme, un pacte par lequel il s'engageait à lui donner celle qu'il voudrait de toutes ses possessions, pourvu que son ami en fit de même à son égard. Celui-ci qui ne craignait point pour sa femme, attendu qu'Ariston était marié, accepta la condition, et ils s'y obligèrent par serment. Ensuite Ariston laissa Agète choisir ce qu'il

voulut de ses biens; quant à lui, usant à son tour de son droit, il demanda la femme d'Agète. Celui-ci eut beau dire qu'il n'avait pas entendu la comprendre dans la convention, néanmoins lié par son serment et surpris par cette ruse, il abandonna sa femme. C'est ainsi qu'Ariston se maria pour la troisième fois, après avoir répudié sa seconde femme. A quelque temps de-là, et avant que les dix mois fussent révolus, cette femme mit au jour ce même Démarate. Ariston était assis en séance avec les éphores, lorsqu'un de ses serviteurs vint lui dire qu'il lui était né un fils. Mais lui, qui se rappelait l'époque de son mariage, compta les mois sur ses doigts, et dit avec serment: Il ne saurait être mien. Cela fut entendu des éphores, qui sur l'heure n'en firent pas grand état. Cependant l'enfant grandit, et Ariston se repentait de cette parole, car il était bien convaincu que Démarate était son fils. Ce nom de Démarate lui fut donné à telle circonstance: quelque temps avant qu'il fût né, tout le peuple de Sparte, estimant Ariston pour un très-bon roi, fit des vœux solennels pour qu'il lui vînt un fils; ceci fut cause que l'enfant fut appelé Démarate (*c. à d. vœu du peuple*). Par succession de temps Ariston mourut, et Démarate lui succéda. Mais il fallait, ce semble, que cette aventure fût remise en mémoire, et fit perdre à Démarate la royauté, à l'occasion de la malveillance qu'il s'attira de la part de Cléomène, d'abord quand il ramena l'armée d'Éleusis, et ensuite lorsque

Cléomène fut allé poursuivre ceux des Éginètes qui tenaient le parti des Mèdes. Brûlant de se venger, Cléomène eut recours à Léotychide, fils de Ménarès et petit-fils d'Agis, de la même famille que Démarate, et fit accord avec lui, sous condition que s'il l'établissait roi en place de Démarate, il le suivrait contre les Éginètes. Or ce Léotychide était ennemi juré de Démarate pour telle raison. Léotychide avait fiancé Percale, fille de Chilon, fils de Démarmène; mais Démarate le prévint par artifice, enleva Percale, et la garda pour femme. De là vint l'inimitié de Léotychide contre Démarate. Alors donc à l'instigation de Cléomène, Léotychide fit serment contre Démarate, et assura qu'il n'était pas justement roi, attendu qu'il n'était pas fils d'Agis; et après ce serment il rappela la parole qu'Ariston avait lâchée, lorsque son serviteur lui annonça la naissance d'un fils, et qu'en calculant les mois il jura qu'il n'était pas de lui. Léotychide s'empara de cette parole, et soutint que Démarate n'étant pas fils d'Ariston n'était pas légitimement roi de Sparte; et il en appelait aux éphores, qui dans le temps avaient entendu de leurs propres oreilles le propos d'Ariston. A la fin, comme ils étaient dans ces querelles, il fut résolu par les Spartiates de consulter l'oracle de Delphes pour savoir si Démarate était fils d'Ariston. Mais Cléomène par les avis duquel on s'en remit à la pythie, gagna Cobon fils d'Aristophante, le plus considérable des Delphiens, et celui-ci suborna la

prophétesse, qui s'appelait Périalla, afin qu'elle dit ce que Cléomène désirait. Ainsi donc la pythie, quand vinrent les délégués, déclara que Démarate n'était pas fils d'Ariston. Plus tard cependant la trame fut découverte, Cobon exilé, et Périalla la prophétesse, déposée de sa charge.

C'est ainsi que Démarate fut dépouillé de la royauté; il se retira ensuite chez les Mèdes, à l'occasion d'un outrage qui lui fut fait. Après sa destitution, Démarate exerçait une magistrature élective : c'était la fête des gymnopédies, et il assistait au spectacle; lorsque Léotychide, qui était devenu roi à sa place, envoya son serviteur pour lui demander par dérision et raillerie ce que c'était qu'une magistrature après la royauté. Démarate outré de douleur répondit que pour lui il avait déjà goûté de l'une et l'autre, mais non pas Léotychide; et que cette demande présageait aux Spartiates ou une extrême méchanceté ou un extrême bonheur. A ces mots il se couvrit la tête, et sortit du théâtre pour retourner chez lui. Là il fit sur-le-champ les apprêts d'un sacrifice, et immola un bœuf à Jupiter; après quoi il appela sa mère, et quand celle-ci fut venue, il lui mit dans les mains des entrailles des victimes, et lui dit : « O ma mère, je t'en supplie au nom de tous les dieux, et notamment de ce Jupiter Hercéen, déclare-moi la vérité; quel est mon véritable père? Léotychide dans nos querelles a dit que lorsqu'Ariston t'épousa, tu étais enceinte de ton

premier mari; les autres répètent ce vain propos que tu venais de chez le gardien des ânes, et que c'est de lui que je suis fils. Je te conjure donc au nom des dieux de me dire la vérité; car si tu as fait quelqu'une de ces choses, bien d'autres l'ont fait comme toi. On dit aussi, et le bruit en est gros à Sparte, qu'Ariston ne pouvait de nature avoir d'enfants, et qu'on l'avait reconnu à la stérilité de ses premières femmes ». Ainsi parla Démarate; sa mère lui répondit: « Mon fils, puisque tu me supplies ainsi de te dire la vérité, je te l'avouerai tout entière. La troisième nuit après qu'Ariston m'eut conduite en sa demeure, il me vint sous ses propres traits un fantôme, qui partagea ma couche, et s'en fut en posant sur ma tête les couronnes qu'il portait; Ariston vint ensuite, et voyant ces fleurs, il me demanda qui me les avait données; je répondis que c'était lui-même; il soutint le contraire, et moi je jurai, disant qu'il faisait mal de s'en défendre, puisqu'il venait de me les donner, après avoir eu ma compagnie. Témoin de mes serments, Ariston comprit qu'il y avait quelque chose de divin dans cette aventure; en effet on trouva que les couronnes avaient été prises sur le monument du héros Astrabacus, qui était proche de la porte de notre maison, et les devins assurèrent que c'était ce héros lui-même. Ainsi, mon fils, tu as ce que tu veux savoir: ou tu es né d'un héros et Astrabacus est ton père, ou tu es fils d'Ariston; car c'est en cette nuit même que

je te conçus. Quant à ce que tes ennemis te mettent principalement à charge , savoir qu'Ariston lui-même en recevant la nouvelle de ta naissance dit en présence de plusieurs que tu n'étais pas à lui, parce que le terme des dix mois n'était pas encore venu, c'est par ignorance de ces choses qu'il tint un pareil langage. En effet les femmes se délivrent au septième ou au neuvième mois, et toutes ne vont pas jusqu'au dixième. Pour moi, mon fils, je t'ai mis au monde à sept mois; et Ariston lui-même reconnut bientôt qu'il avait proféré une parole insensée. Ne reçois donc à l'égard de ta naissance aucun autre discours; tu as entendu la vérité tout entière. Pour ce qui est du gardien des ânes, c'est à la femme de Léotyche, c'est aux femmes de ceux qui vont semant de tels propos, de leur donner de semblables enfants ».

Après ces paroles de sa mère, Démarate instruit de ce qu'il désirait, s'achemina vers l'Élide, sous prétexte d'aller à Delphes consulter l'oracle. Mais les Lacédémoniens soupçonnant qu'il cherchait à s'enfuir, allèrent à sa poursuite. A peine eut-il le temps de traverser d'Élide à Zacynthe; les Lacédémoniens l'y suivirent, déjà même ils mettaient les mains sur lui, et lui enlevaient ses esclaves; mais les Zacynthiens ne le livrèrent pas. Démarate passa donc en Asie auprès du roi Darius, qui le reçut magnifiquement, et lui donna des terres et des villes. C'est par une telle succession de circonstances que

Démarate fut en Asie , après avoir acquis du renom aux Lacédémoniens par mainte action et maint conseil, et notamment lorsqu'il fut vainqueur à la course des chars dans les jeux olympiques, il céda cette gloire à ses concitoyens, ce que ne fit jamais aucun autre roi de Sparte.

Après que Démarate eut été déposé, son successeur à la royauté fut Léotyche fils de Ménarès, qui eut un fils nommé Zeuxidamus ou Cyniscus, comme l'appelaient quelques-uns des Spartiates. Ce Zeuxidamus ne régna pas à Sparte, car il mourut avant son père, laissant pour fils Archidamus. Après sa mort, Léotyche prit pour seconde femme Eurydame, sœur de Ménias et fille de Diactoride; elle ne lui donna pas d'enfant mâle, mais seulement une fille nommée Lampito, qu'Archidamus fils de Zeuxidamus épousa du consentement de Léotyche. Au reste ce dernier ne vieillit pas à Sparte, mais il porta la peine de sa conduite, et Démarate fut vengé. Léotyche avait commandé les Lacédémoniens en Thessalie; et quoiqu'il lui fût loisible de tout mettre sous sa main, il se laissa gagner par une grosse somme. Mais ayant été pris sur le fait, au beau milieu de son camp, comme il était assis sur un sac rempli d'argent, il fut cité en justice, banni de Sparte, et sa maison fut démolie. Il se retira à Tégée, où il mourut; mais ceci n'arriva que beaucoup plus tard.

Pour le moment, sitôt que Cléomène eut mené à

bonne fin ses projets contre Démarate, il prit avec lui Léotychide, et alla contre les Éginètes, auxquels il gardait une terrible rancune pour les outrages qu'il en avait reçus. Les Éginètes voyant les deux rois venir contre eux ne jugèrent pas à propos de faire résistance; ces derniers choisirent dix des citoyens les plus considérables par leurs richesses et leur naissance, entre autres Crios fils de Polycrite et Casambos fils d'Aristocrate, les plus puissants de tous, les emmenèrent en Attique, et les remirent en dépôt aux Athéniens leurs mortels ennemis. Après cela Cléomène, dont on avait découvert les menées envers Démarate, se retira en Thessalie par crainte des Lacédémoniens; de là revenu en Arcadie il se mit à tramer de nouvelles intrigues, sollicitant les Arcadiens à se coaliser contre Sparte, et les obligeant par serment à le suivre partout où il les conduirait; il avait même dessein d'amener les principaux d'entre eux à Nonacris, pour les faire jurer par l'eau du Styx, qui se trouve en cette ville, à ce que disent les Arcadiens; c'est une source de peu d'apparence qui tombe goutte à goutte d'une roche dans un creu tout entouré de murs. La ville de Nonacris, où coule cette source, est située en Arcadie, proche de Phénée. Cependant les Lacédémoniens avertis de ces manœuvres de Cléomène, conçurent de la crainte, le rappelèrent, et le rétablirent dans sa charge sur le même pied qu'auparavant. Mais il ne fut pas sitôt rentré qu'il

tomba en démence, ayant été jusqu'alors peu sensé. Rencontrait-il quelqu'un des Spartiates, il lui donnait de son sceptre au visage; c'est pourquoi ses parents le voyant en délire, le lièrent avec des entraves de bois. Cléomène ainsi lié, et se trouvant seul avec un gardien, lui demanda une épée; et comme l'autre refusait, il le menaça de le traiter plus tard de telle sorte, que cet homme, qui était un des Hilotes, eut peur, et lui donna ce qu'il demandait. Cléomène dès qu'il eut ce fer, se mit à se mutiler lui-même en commençant par les jambes, qu'il taillait en longueur; puis remontant aux cuisses, et de là au ventre, il allait découpant ses chairs en lanières, jusqu'à ce qu'enfin il mourut de cette façon; à entendre la plupart des Grecs, ce fut parce qu'il suborna la pythie et la fit parler contre Démarate; selon les Athéniens, parce qu'ayant envahi Éleusis, il ravagea le terrain consacré aux déesses; enfin selon les Argiens, parce qu'il attira hors du temple d'Argos, pour les massacrer, ceux de leurs citoyens qui s'y étaient réfugiés après la bataille; et brûla sans révérence le bocage sacré.

En effet un jour que Cléomène consultait à Delphes, il lui fut répondu qu'il prendrait Argos. En conséquence il mit les Spartiates en campagne, et arriva sur les bords de l'Érasinus, qui sort, dit-on, du lac Stymphale; car ce lac décharge ses eaux dans un gouffre caché, d'où elle reparaissent en Argolide, et forment le fleuve que les Argiens ap-

pellent Érasinus. Étant donc arrivé sur les bords de ce fleuve, Cléomène lui fit un sacrifice; mais comme les victimes n'étaient pas favorables au passage, il dit qu'il admirait l'Érasinus de ce qu'il ne trahissait point ses concitoyens; mais que les Argiens ne lui échapperaient pas pour cela. Ensuite il retira ses troupes, les fit descendre à Thyrée; et après avoir immolé un taureau à la mer, il traversa sur des bateaux à Tirynthe et à Nauplie. A cette nouvelle les Argiens armés accoururent vers la mer; et quand ils furent près de Tirynthe, dans le lieu appelé Sépia, ils assirent leur camp en face et à peu de distance des Lacédémoniens. En ce moment les Argiens ne redoutaient pas une bataille ouverte, mais ils appréhendaient quelque surprise; car c'était là le sens de cet oracle que la pythie avait rendu en commun sur eux et sur les Milésiens, et qui était conçu en ces termes : *Mais quand la femelle victorieuse du môle l'aura chassé, et remporté du renom en Argos, alors plus d'une Argienne se déchirera le visage; un jour viendra où quelqu'un d'entre les races futures dira : le terrible serpent à triples anneaux a péri sous les coups de la lance.* Toutes ces choses réunies inspiraient de la crainte aux Argiens. Ils délibérèrent donc de se conformer à tous les signaux des ennemis; et en effet, toutes les fois que le héraut spartiate donnait quelque ordre aux Lacédémoniens, aussitôt les Argiens l'exécutaient de même. Cléomène s'apercevant de cette

manière de faire , avertit les siens , afin qu'au signal du dîner ils eussent à prendre les armes et à marcher à l'ennemi. C'est ce que firent les Lacédémoniens : ils assaillirent les Argiens au moment où ceux-ci , dociles à la voix du héraut , prenaient leur repas ; un grand nombre périt sur la place ; et un plus grand encore , qui se réfugia dans le bois sacré d'Argos , y fut enveloppé et gardé par les Lacédémoniens. Là-dessus Cléomène , qui avait dans son armée plusieurs transfuges argiens , apprit d'eux les noms de ceux qui étaient renfermés dans le bois , et envoya un héraut pour les appeler dehors un à un , en disant que Cléomène avait reçu leur rançon. La rançon fixée par les Péloponésiens était de deux mines à payer pour chaque homme prisonnier. Une cinquantaine d'Argiens qui sortirent sur cette assurance , furent tués par Cléomène , sans que les autres qui étaient dans le bois sacré s'en aperçussent ; car ce bois était touffu , en sorte que ceux qui étaient dedans ne voyaient pas ce qui se passait dehors. Mais enfin l'un d'eux monta sur un arbre , et vit de quoi il s'agissait ; aussi dès ce moment on eut beau appeler , il ne sortit plus personne. Alors Cléomène ordonna aux Hilotes d'entasser autour du bois des matières combustibles , et d'y mettre le feu. Pendant que les flammes consumaient ce bocage , Cléomène demanda aux transfuges à quelle divinité il appartenait ; et quand il sut qu'il était au héros Argos , il dit avec un pro-

fond soupir: O Apollon, dieu des oracles, certes tu m'a grandement trompé, en m'annonçant que je prendrais Argos. Je présume que l'oracle est accompli. — Là-dessus Cléomène ayant renvoyé la plupart de ses troupes à Sparte, prit avec lui mille hommes d'élite, et se rendit au temple de Junon pour y sacrifier. Comme il allait vers l'autel pour immoler la victime, le prêtre s'y opposa, disant qu'il n'était pas permis à un étranger de sacrifier en ce lieu; mais Cléomène ordonna aux Hilotes de tirer le prêtre loin de l'autel et de le battre de verges, tandis que lui-même achevait le sacrifice; puis il revint à Sparte. A son retour, ses ennemis le citèrent devant les éphores, comme coupable d'avoir reçu des présents pour ne pas prendre Argos, quand il lui était aisé de le faire. Cléomène se défendit en disant (à tort ou à droit, je l'ignore), que sitôt qu'il avait eu en son pouvoir le bois sacré d'Argos, il avait cru l'oracle accompli; qu'en conséquence il n'avait pas jugé à propos de faire une tentative sur la ville, avant d'avoir consulté les dieux et appris s'ils lui permettaient de s'en rendre maître, ou s'ils y mettaient empêchement; mais qu'à l'instant où il sacrifiait dans le temple de Junon, du sein de la statue avait jailli une flamme de feu; ce qui lui avait clairement fait entendre qu'il ne prendrait pas Argos: car si la flamme fût sortie de la tête de la déesse, c'eût été signe qu'il emporterait la ville de fond en comble; mais qu'étant

sortie de la poitrine, c'était preuve qu'il avait accompli tout ce que voulait la divinité. — Les Spartiates jugèrent cette raison juste et valable, de sorte que Cléomène échappa à ceux qui le poursuivaient. Pour Argos, il fut tellement dépourvu d'hommes, que les esclaves s'emparèrent des affaires, gouvernant et administrant la chose publique, jusqu'à ce que les fils des citoyens morts fussent devenus grands. Alors ils chassèrent les esclaves, et reprirent possession d'Argos. Les esclaves expulsés occupèrent Tirynthe par la force des armes. Pendant quelque temps les deux villes restèrent en paix; mais ensuite il arriva chez les esclaves un devin nommé Cléandre, de Phigalée qui leur persuada d'attaquer leurs anciens maîtres. Il s'ensuivit une guerre de longue durée, mais enfin les Argiens eurent le dessus.

Voilà pourquoi, disent ceux d'Argos, Cléomène perdit l'esprit et fit mauvaise fin. Les Spartiates au contraire maintiennent que sa folie ne vint pas de cause divine; mais de ce qu'ayant fréquenté les Scythes il en prit l'habitude de boire le vin pur, ce qui occasionna sa folie. En effet les Scythes Nomades, après l'invasion de Darius sur leurs terres, désirant se venger de lui, députèrent à Sparte pour contracter alliance, et convenir que les Scythes entreraient en Médie par les rives du Phase, tandis que les Spartiates partis d'Éphèse monteraient les rejoindre. Ce fut alors que Cléo-

mène hanta outre mesure les députés scythes, et apprit d'eux l'usage du vin pur, ce qui causa sa folie, à ce qu'assurent les Spartiates; et depuis ce temps, lorsqu'ils veulent boire avec excès, ils disent : *bois comme un Scythe*. Telle est l'opinion des Spartiates sur l'aventure de Cléomène; pour moi je pense que ce fut un châtement de sa conduite envers Démarate.

Cléomène mort, les Éginètes députèrent à Sparte pour se plaindre de Léotyche au sujet des otages détenus à Athènes. Le tribunal assemblé jugea que Léotyche avait outragé les Éginètes, et qu'il devait leur être livré pour être conduit à Egine à la place des hommes détenus à Athènes. Or comme les Éginètes se mettaient en devoir de l'emmenér, Théaside fils de Léoprépès, un des Spartiates les plus qualifiés leur dit: Qu'allez-vous faire, Éginètes, que d'emmenér le roi des Spartiates que ses citoyens vous ont livré? Si pour l'heure et dans un moment de colère, les Spartiates en ont jugé ainsi, prenez garde en le faisant que par la suite ils n'apportent en votre contrée le malheur et la désolation.— Ces paroles retinrent les Éginètes; ils se contentèrent d'exiger que Léotyche les suivît à Athènes, et leur fit rendre leurs gens. Arrivé en cette ville, Léotyche redemanda le dépôt; mais les Athéniens, qui ne le voulaient pas rendre, usèrent de prétextes pour s'en dispenser; ils prétendaient que les deux rois le leur ayant remis, il

n'était pas convenable de le rendre à l'un en l'absence de l'autre. Sur leur refus Léotychide leur parla en ces termes :

« O Athéniens, vous ferez ce que bon vous semblera. Si vous rendez le dépôt, vous agirez avec justice; sinon, ce sera le contraire. Cependant je veux vous raconter ce qui s'est passé à Sparte au sujet d'un dépôt. Nous disons, nous autres Spartiates, qu'il y avait à Lacédémone, trois générations avant moi, un nommé Glaucus fils d'Épicyde, homme des plus qualifiés, et qui passait pour être le plus juste de tous ceux qui habitaient alors Lacédémone. Or voici, disons-nous, ce qui lui arriva en un certain temps. Un Milésien vint à Sparte pour lui parler, et lui fit la proposition suivante. Je suis de Milet, et je viens, Glaucus, pour profiter de ta justice. En effet, comme par toute l'Ionie et par tout le reste de la Grèce il n'est bruit que de ta probité, je me suis dit à moi-même que l'Ionie est sans cesse en péril, tandis que le Péloponèse jouit d'une sécurité complète; et puis on ne voit pas les richesses rester longtemps dans les mêmes mains. Réfléchissant donc à ces choses, j'ai pris la résolution de réduire en argent la moitié de mon bien, et de la déposer auprès de toi, dans l'assurance que tu me la conserveras intacte. Reçois donc cet argent, et garde cette marque, afin de le rendre à qui te présentera la pareille. Ainsi parla l'étranger venu de Milet; Glaucus accepta le dépôt sous les

conditions indiquées. Après un long espace de temps, arrivèrent à Sparte les fils de celui qui avait déposé l'argent; ils s'adressèrent à Glaucus, lui firent voir la marque, et réclamèrent l'argent; mais lui les repoussa en disant : Je ne me souviens point de cette affaire; il ne me revient à l'esprit aucune des choses que vous dites. Toutefois si je me les remets en mémoire, je veux faire tout ce qui est juste. Si j'ai reçu, je dois rendre; mais si je n'ai rien reçu du tout, j'userai envers vous des lois de la Grèce. Je renvoie donc la décision de cette affaire à quatre mois d'ici. Là-dessus ces Milésiens s'en retournèrent tout affligés et croyant leur argent perdu; pour Glaucus, il s'en fut à Delphes pour consulter l'oracle et savoir si par un serment il s'emparerait du trésor. La pythie lui répondit : *Glaucus, fils d'Épicyde, pour l'heure il t'est profitable de vaincre ainsi par un serment. Jure, puisque la mort attend également l'homme fidèle à sa parole. Mais du serment naît un fils sans nom, sans mains, sans pieds, qui s'avance rapide, jusqu'à ce que saisissant toute la race du parjure, il la détruise avec toute sa maison. Au contraire la postérité de l'homme fidèle à sa parole prospère à jamais.* A ces mots, Glaucus conjura le dieu de lui pardonner sa demande; mais la pythie déclara que tenter le dieu ou commettre le crime, c'était la même chose. Alors Glaucus fit quérir les Milésiens, et leur rendit le dépôt. Or afin que vous sachiez

pourquoi j'ai commencé ce récit, c'est qu'à présent il n'y a plus aucun descendant de Glaucus, aucun foyer qui porte le nom de Glaucus; il a été effacé de Sparte jusqu'à la racine. Tant il est bon de ne pas même avoir sur un dépôt d'autre pensée que de le rendre, sitôt qu'il est réclamé ». — Ainsi parla Léotyche; mais n'ayant pu malgré cela persuader les Athéniens, il se retira.

Les Éginètes, avant de porter la peine des premiers torts qu'ils avaient eus envers Athènes pour gratifier aux Thébains, en commirent encore d'autres. Comme ils croyaient avoir à se plaindre des Athéniens, ils se disposèrent à en tirer vengeance: ils épièrent donc la galère sacrée, au moment où elle était à Sunium, et la prirent remplie des premiers citoyens d'Athènes, qu'ils mirent aux fers. A cette insulte des Éginètes, les Athéniens ne différèrent plus à employer toutes les armes contre eux. Or il y avait à Égine un nommé Nicodrome fils de Gnéthus, un des plus apparents de la ville; celui-ci courroucé contre ses compatriotes qui l'avaient précédemment condamné à l'exil, n'eut pas plus tôt avis que les Athéniens étaient sur le point de faire du mal à l'île d'Égine, qu'il fit accord avec eux pour la leur livrer. On convint du jour où il tenterait l'entreprise, et où les Athéniens en armes devraient le seconder. Les choses ainsi concertées, Nicodrome se saisit de ce qu'on appelle la vieille ville; mais les Athéniens n'arrivèrent pas à temps.

Comme ils n'avaient pas assez de vaisseaux pour opposer aux Éginètes, ils furent obligés d'en emprunter aux Corinthiens, et ce délai perdit les affaires. En ce temps-là les Corinthiens étaient grands amis des Athéniens, en sorte que sur leur demande ils leur donnèrent vingt vaisseaux, pour lesquels ils se firent payer un loyer de cinq drachmes, la loi ne permettant pas de les céder gratis. Dès que les Athéniens les eurent reçus, ils les réunirent à leur flotte, qui se trouva ainsi forte de soixante-dix navires, et ils cinglèrent contre Égine; mais ils n'arrivèrent que le lendemain du jour convenu. Ne les voyant pas paraître à point nommé, Nicodrome monta sur mer et disparut d'Égine; il fut suivi par plusieurs autres Éginètes, auxquels les Athéniens donnèrent Sunium à habiter. De là ils firent des courses contre ceux de l'île, et les mirent souvent au pillage; mais cela n'eut lieu que plus tard. Pour le moment les plus gros personnages d'Égine, contre lesquels s'était soulevé le peuple avec Nicodrome, vinrent au-dessus de leurs adversaires, et les ayant vaincus, ils les emmenèrent à la mort. A cette occasion les Éginètes commirent un sacrilège qu'ils ne purent jamais venir à bout d'expié; car ils furent expulsés de leur île, avant d'avoir apaisé la divinité. Comme ils conduisaient au supplice 700 hommes du peuple qu'ils avaient pris, un de ces derniers se dégagea de ses liens, et se réfugia dans le vestibule de Cérés Thesmophore,

où il saisit les anneaux de la porte avec une telle force, que les autres n'ayant pu lui faire lâcher prise, lui coupèrent les mains et l'emmenèrent ainsi; et ces mains demeurèrent attachées aux anneaux. Après cela les Éginètes allèrent à la rencontre des Athéniens, et leur donnèrent bataille sur mer; mais ayant été défaits, ils appelèrent les Argiens à leur aide, comme ils l'avaient fait auparavant. Pour cette fois les Argiens leur refusèrent assistance, animés qu'ils étaient contre les Éginètes de ce que ceux-ci, contraints par Cléomène, avaient abordé avec leurs vaisseaux en Argolide, et y étaient descendus avec les Lacédémoniens. A cette expédition il s'était joint aussi des hommes de Sicyone; en sorte que les Argiens condamnèrent chacun des deux peuples à payer mille talents d'amende. Les Sicyoniens reconnaissant leur faute, convinrent de payer cent talents, et furent quittes du reste; mais les Éginètes, au lieu d'avouer leurs torts, n'en montrèrent que plus d'audace. Aussi quand ils vinrent à Argos implorer du secours, la ville ne leur en donna plus; seulement mille hommes allèrent avec eux comme volontaires; ils étaient commandés par un athlète nommé Eurybate. La plupart de ces gens ne revinrent point dans leur patrie, mais périrent sous les coups des Athéniens. Leur capitaine Eurybate lui-même, après avoir tué trois hommes en combat singulier, fut tué par un quatrième, qui était Sophanès de Décélie. Ensuite les Éginètes attaquèrent

les Athéniens au moment où leur flotte était en désordre, furent victorieux, et prirent quatre vaisseaux avec les hommes qui les montaient.

Tandis que les Athéniens étaient aux prises avec les Éginètes, Darius de son côté ne perdait point de vue ses desseins. Chaque jour un serviteur l'avertissait de se souvenir des Athéniens, et les Pisis-tratides, qui étaient auprès de lui, les desservait sans cesse. D'ailleurs il voulait, à la faveur de ce prétexte, subjuguier ceux des Grecs qui ne lui avaient pas donné la terre et l'eau. Il ôta donc le commandement à Mardonius, qui paraissait avoir agi mollement avec la flotte, et nomma pour le remplacer d'autres généraux, Datis, Mède d'origine, et Artapherne, son propre neveu. Il les envoya contre Érétrie et contre Athènes, avec ordre de réduire ces deux villes en servitude, et d'amener en sa présence les habitants chargés de fers. Ces nouveaux généraux partirent donc de la résidence du roi, avec une grande armée de terre en parfait équipage, et vinrent camper dans la plaine d'Alée en Cilicie. C'est là qu'ils furent joints par la flotte composée des vaisseaux que chaque nation avait eu ordre de fournir, et par les bâtiments que l'année précédente Darius avait commandé à ses sujets de préparer pour le transport des chevaux. La cavalerie y fut embarquée; l'armée de terre monta sur les vaisseaux, et toute la flotte, forte de 600 galères, mit à la voile pour l'Ionie. De là, au lieu de côtoyer

le continent pour se diriger vers l'Hellespont et la Thrace, les Perses, en partant de Samos, prirent leur route par la mer Icarienne, à travers les îles; c'est qu'ils redoutaient, je pense, la navigation autour de l'Athos, où ils avaient essuyé un désastre si affreux l'année précédente. D'ailleurs ils tenaient à s'emparer de Naxos, qui n'était pas encore soumise. Quand ils eurent traversé la mer Icarienne et pris terre à Naxos (c'était à elle que les Perses en voulaient surtout, par souvenir du passé), les Naxiens ne les attendirent pas, et s'en allèrent fuyant dans les montagnes. Les Perses, après avoir réduit en esclavage ceux d'entre eux qu'ils purent saisir, mirent le feu aux temples et à la ville, puis remontèrent sur mer pour aller à la conquête des autres îles.

Pendant ce temps Délos avait été abandonnée de ses habitants, qui s'étaient réfugiés à Ténos. Quand l'armée approcha de leur île, Datis prit les devants, ne permit pas à la flotte d'y relâcher, mais la fit aborder dans celle de Rhénée située en face. Lui-même s'étant informé du lieu où s'étaient retirés les Déliens, leur envoya un héraut porteur de ces paroles : Hommes sacrés, pourquoi fuyez-vous en me prêtant de mauvais desseins? Sachez que ma propre intention, que l'ordre exprès du roi, est de ne faire aucun mal à la terre où sont nées les deux divinités, non plus qu'à ceux qui l'habitent. Revenez donc en vos demeures, et cultivez votre île. — Après ce message, Datis fit entasser 300 talents d'encens,

qu'il brûla sur l'autel. Ensuite il remit en mer avec l'armée, pour attaquer d'abord Érétrie, conduisant avec lui des Ioniens et des Éoliens. A peine était-il parti, que Délos éprouva une secousse de tremblement de terre, qui fut, à entendre les Déliens, la première et la dernière arrivée jusqu'à nos jours. Par ce prodige le dieu présageait aux hommes les malheurs qui les menaçaient. En effet sous les règnes de Darius fils d'Hystaspe, de Xerxès fils de Darius, et d'Artaxerxès fils de Xerxès, durant trois générations consécutives, la Grèce endura plus de maux que pendant les vingt générations qui avaient précédé. Elle en dut une partie aux Perses, l'autre aux rivalités de ses principaux états, qui se disputaient l'empire. Ce ne fut donc pas sans raison que Délos, jusqu'alors immobile, fut secouée par un tremblement de terre. Cet événement avait même été prédit par un oracle : *J'ébranlerai Délos tout immobile qu'elle est.* Or dans la langue grecque Darius veut dire l'opresseur, Xerxès le guerrier, Artaxerxès le grand guerrier; c'est ainsi que les Grecs peuvent fort bien traduire dans leur langue les noms de ces trois rois.

Cependant les Barbares, partis de Délos, touchèrent aux autres îles; là ils levèrent des troupes, et prirent pour otages quelques enfants des insulaires. Puis, après avoir fait le tour de toutes ces îles, ils abordèrent à Carystos; et comme les habitants refusaient de livrer des otages et de marcher contre

Leurs voisins, entendant par là les villes d'Érétrie et d'Athènes, les Perses mirent le siège devant Carystos, coururent tout le plat pays, jusqu'à ce que les Carystiens eux-mêmes se fussent rangés à leur obéissance. Les Érétriens, à la nouvelle que l'armée des Perses s'avançait contre eux, prièrent les Athéniens de leur prêter secours; ceux-ci ne s'y refusèrent point, et leur donnèrent pour auxiliaires les 4000 colons, auxquels on avait distribué les terres des Chalcidiens Hippobotes. Mais les Érétriens ne prenaient aucun conseil salutaire; ils mandaient les Athéniens, et ils étaient partagés entre deux opinions: les uns étaient d'avis d'abandonner la ville et de se réfugier dans les montagnes de l'Eubée; d'autres qui espéraient tirer des Perses quelque avantage particulier, songeaient à la trahison. Connaissant les dispositions des uns et des autres, Eschine fils de Nothon découvrit cet état de choses aux Athéniens qui arrivaient, et les conjura de se retirer chez eux, s'ils ne voulaient pas être enveloppés dans la perte d'Érétrie. Les Athéniens écoutèrent cet avis, et passant à Oropos, ils gagnèrent un lieu sûr. De leur côté les Perses, s'étant remis en mer, vinrent aborder sur la terre d'Érétrie à Tamynes, Chérée, et Égilies. Aussitôt maîtres de ces endroits, ils débarquèrent leurs chevaux, et se disposèrent à marcher à l'ennemi. Les Érétriens n'avaient pas le projet de sortir pour combattre en rase campagne; ils ne pensaient qu'aux moyens de

défendre leur ville, attendu que l'avis de l'abandonner n'avait pas prévalu. Durant six jours, de vigoureux assauts furent livrés à la muraille, et il périt de part et d'autre beaucoup de monde; mais le septième Euphorbe fils d'Alcimaque, et Philarge fils de Cynéas, citoyens des plus qualifiés, livrèrent la ville. Les Perses y entrèrent, brûlèrent les temples après les avoir pillés, en représailles de l'incendie des temples de Sardes, puis ils réduisirent les habitants en servitude, conformément aux ordres de Darius.

Maîtres d'Érétrie, où ils s'arrêtèrent quelques jours, les Perses cinglèrent vers l'Attique, la serrant de près, et se flattant de faire aux Athéniens ce qu'ils venaient de faire aux Érétriens. Or comme Marathon est de toute l'Attique le lieu le plus favorable aux évolutions de la cavalerie, et d'ailleurs très-proche d'Érétrie, ce fut là qu'Hippias fils de Pisistrate les conduisit. Les Athéniens, dès qu'ils en eurent nouvelle, se portèrent de leur côté à Marathon, sous les ordres de dix généraux, dont le dixième était Miltiade. Le père de ce dernier, Cimon fils de Stésagore, s'était vu bannir d'Athènes par Pisistrate fils d'Hippocrate, et avait, pendant son exil, remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques, honneur qui déjà était arrivé à Miltiade, son frère utérin. Ayant été, l'olympiade suivante, vainqueur avec les mêmes chevaux, il fit proclamer à sa place le nom de Pisistrate, et par

cette cession de sa victoire, il obtint de rentrer dans sa patrie sous la foi d'un traité. Enfin, après avoir été encore une fois vainqueur à Olympie, il fut tué par les fils de Pisistrate, dans un temps où celui-ci ne vivait plus; des hommes apostés par eux l'assassinèrent de nuit près du prytanée. Le tombeau de Cimon est en avant de la ville, au sortir de la rue appelée Célé (*creuse*); vis-à-vis sont enterrés ces chevaux qui remportèrent le prix dans trois olympiades. D'autres chevaux ont fait la même chose : ce sont ceux d'Évagoras le Lacédémonien; mais ce cas ne s'est pas représenté depuis. L'aîné des fils de Cimon, nommé Stésagore, était alors élevé au Chersonèse, auprès de Miltiade son oncle paternel, tandis que le cadet, qui s'appelait Miltiade, comme le fondateur de la Chersonèse, était à Athènes, auprès de Cimon lui-même. C'est ce même Miltiade qui était général des Athéniens, après être revenu de la Chersonèse, et avoir failli périr deux fois; la première lorsqu'il fut poursuivi jusqu'à Imbros par les Phéniciens, qui tenaient beaucoup à le prendre et à l'amener au roi; la seconde lorsqu'échappé à ce péril et de retour en sa patrie, où il se croyait en sûreté, il fut appelé en jugement par ses ennemis, qui l'accusaient d'avoir exercé la tyrannie en Chersonèse. Il leur échappa encore, et fut élu général des Athéniens par les suffrages du peuple.

Or avant tout, et pendant qu'ils étaient encore

dans la ville, les généraux envoyèrent à Sparte le héraut Phidippide, Athénien, qui était hémérodrome, et en faisant son état. S'il faut croire ce qu'il dit lui-même et le rapport qu'il fit aux Athéniens, cet homme étant arrivé auprès du mont Parthénion qui est au-dessus de Tégée, vit apparaître le dieu Pan, qui l'appela par son nom, et le chargea de demander aux Athéniens pourquoi ils ne prenaient aucun soin de lui, bien qu'il les aimât et les eût déjà servis en mainte circonstance, et qu'il se proposât de les servir encore. Les Athéniens ajoutèrent foi à ce récit, et lorsque leurs affaires prospérèrent, ils établirent sous l'acropole un temple au dieu Pan, et depuis ils l'honorèrent par des sacrifices annuels et par des flambeaux. Mais pour en revenir à Phidippide que les généraux envoyaient, et auquel apparut le dieu Pan, il parvint en deux jours d'Athènes à Sparte. A son arrivée il dit aux magistrats : Lacédémoniens, les Athéniens vous prient de les secourir, et de ne pas souffrir que la plus ancienne ville de Grèce soit réduite en servitude par les Barbares. Déjà Érétrie est esclave, et la Grèce est affaiblie par la perte d'une ville considérable. — C'est ainsi que Phidippide s'acquitta de son message. Les Lacédémoniens étaient bien disposés à secourir les Athéniens, mais il leur était impossible de le faire sur l'heure, sans enfreindre la loi; en effet c'était le neuvième jour du mois. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient se mettre en campagne le neuvième jour,

et avant que le cercle fût rempli. Ils attendirent donc la pleine lune.

Cependant Hippias fils de Pisistrate, qui conduisait les Perses à Marathon, eut en songe une vision la nuit qui précéda leur arrivée. Il lui sembla qu'il était couché avec sa mère. D'après ce songe il conjectura qu'il rentrerait à Athènes, qu'il y reprendrait son autorité, et qu'il mourrait vieux dans sa patrie. C'est ainsi qu'il interpréta sa vision. Pour le moment, comme il conduisait les Perses, il débarqua d'abord dans l'île d'Égilie, appartenant aux Styréens, les captifs d'Érétrie; ensuite il fit mouiller les vaisseaux à Marathon, et quand les Barbares furent descendus à terre, il les rangea en bataille. Tandis qu'il en était occupé, il se prit à éternuer et à tousser plus fort que de coutume; or comme il était déjà vieux, la plupart de ses dents étaient ébranlées; la violence de la toux lui en fit rejeter une qui tomba dans le sable, et qu'il ne sut jamais retrouver, quelque peine qu'il prit pour cela. Alors comme sa dent ne paraissait point, Hippias dit en soupirant à ceux qui l'entouraient : Cette terre n'est pas à nous, et nous ne pourrons pas la soumettre; la part qui m'en revenait, ma dent l'occupe. — C'est ainsi qu'Hippias s'expliqua l'événement de son rêve.

Les Athéniens étaient campés dans une enceinte consacrée à Hercule, lorsque les Platéens en masse vinrent à leur secours. Ce peuple s'était donné aux Athéniens, qui avaient souvent éprouvé à leur sujet

de grandes fatigues. Voici à quelle occasion ils s'étaient donnés à eux. Les Platéens pressés par les Thébains voulurent d'abord se donner à Cléomène fils d'Anaxandride et aux Lacédémoniens, qui se trouvaient alors sur leurs terres; mais ceux-ci ne les reçurent pas et leur dirent : Nous demeurerons trop loin, et nos secours vous seraient inutiles; car vous pourriez être plusieurs fois réduits en esclavage, avant qu'aucun de nous en sût rien. Mais nous vous conseillons de vous donner aux Athéniens, qui habitent dans le voisinage, et qui sont à même de vous protéger. — Les Lacédémoniens leur donnaient ce conseil, bien moins par amitié pour eux, que pour inquiéter les Athéniens en les mettant aux prises avec les Béotiens. Au reste ceux de Platée suivirent cet avis; ils arrivèrent à Athènes comme on y sacrifiait aux douze dieux; et s'étant assis en suppliants sur l'autel, ils se donnèrent eux-mêmes. A cette nouvelle les Thébains sortirent en campagne contre Platée, mais les Athéniens vinrent à son secours. Au moment où le combat allait s'engager, des Corinthiens qui se trouvaient présents s'interposèrent comme arbitres, et du consentement des deux partis fixèrent les bornes des territoires, sous condition que les Thébains permettraient à ceux des Béotiens qui le voudraient, de se retirer de la confédération béotienne. Après cet arrangement les Corinthiens s'éloignèrent, et les Athéniens eux-mêmes étaient en marche pour retourner chez eux,

lorsque les Thébains les attaquèrent ; mais les Athéniens les vainquirent en bataille , et reculant alors les limites que les Corinthiens avaient assignées au territoire de Platée , ils mirent l'Asope et Hysies pour frontière entre les Thébains et les Platéens. C'est ainsi que ces derniers s'étaient donnés aux Athéniens , lorsqu'ils vinrent à leur secours à Marathon.

Cependant les généraux athéniens étaient divisés d'opinion ; les uns ne voulaient pas qu'on livrât bataille , parce qu'ils se trouvaient trop faibles contre l'armée des Mèdes ; les autres , et Miltiade était de ce nombre , demandaient le combat. Les opinions étaient donc partagées , et la moins bonne risquait de l'emporter ; mais il y avait un onzième votant : c'était le polémarque , élu par les Athéniens au scrutin des fèves , et qui jadis avait même suffrage que les généraux. Le polémarque était alors Callimaque d'Aphidna. Miltiade alla donc le trouver et lui dit : « Il dépend de toi , Callimaque , ou d'asservir Athènes ou de la rendre libre , et de laisser de toi , auprès de tous les hommes , un souvenir tel qu'Harmodius et Aristogiton eux-mêmes n'en ont pas de pareil. Jamais en effet , depuis que les Athéniens existent , ils n'ont couru plus grand danger. S'ils fléchissent devant les Mèdes , leur sort est arrêté , ils seront livrés à Hippias ; si au contraire ils sont vainqueurs , Athènes deviendra la première ville de toute la Grèce. Comment cela peut-il arriver , et

comment la décision t'en est-elle réservée, c'est ce que je vais t'expliquer. Les dix généraux sont partagés d'avis : les uns veulent combattre, les autres ne le veulent pas. Si nous ne livrons pas bataille, je présume qu'il se fera dans Athènes quelque mouvement en faveur des Médes. Mais si nous combattons avant qu'un mauvais conseil ne vienne à l'esprit de quelques Athéniens, nous pouvons, si les dieux sont équitables, venir au-dessus des ennemis. Tout cela maintenant est dans tes mains et dépend de toi ; si tu te joins à mon opinion, tu as une patrie libre, et Athènes est la première ville de la Grèce ; mais si tu préfères l'avis de ceux qui déconseillent le combat, tu auras le contraire des biens que j'ai énumérés. » — Par ces paroles Miltiade gagna Callicrate, de sorte que par l'addition de la voix du polémarque il fut décidé que l'on combattrait. Après cela, les généraux qui avaient été d'avis de combattre, quand vint leur jour de commandement, le cédèrent tous à Miltiade ; mais bien qu'il acceptât, néanmoins il ne voulut pas donner bataille, avant que son propre tour ne fût arrivé.

Quand ce moment fut venu, alors les Athéniens se rangèrent ainsi pour combattre. L'aile droite était commandée par le polémarque Callicrate, car en ce temps-là c'était l'usage chez les Athéniens que le polémarque occupât cette place ; ensuite venaient les tribus l'une après l'autre selon leur ordre numérique ; les derniers à l'aile gauche étaient les Pla-

téens. C'est depuis cette journée que dans les sacrifices et solennités qu'on célèbre tous les cinq ans à Athènes, le héraut athénien fait des vœux en disant : Que tout soit prospère aux Athéniens et aux Platéens. Pour lors l'armée athénienne rangée en bataille à Marathon se trouva égaler la ligne ennemie ; il est vrai que le centre avait peu de profondeur, et c'était là le point faible ; mais les deux ailes étaient fortifiées par un grand nombre de combattants. Ces dispositions faites et les victimes paraissant favorables, les Athéniens, sitôt que le signal fut donné, s'élançèrent à la course contre les Barbares, bien qu'il n'y eût pas moins de huit stades d'intervalle entre les deux armées. Quand les Perses les virent venir à eux de cette manière, ils se préparèrent à les recevoir, mais ils regardaient comme une folie, et des plus pernicieuses, un pareil mouvement, exécuté par des hommes en petit nombre, dépourvus de cavalerie et d'archers. C'était là ce que pensaient les Barbares ; mais les Athéniens, lorsqu'ils les eurent joints en foule, combattirent avec une valeur digne d'éloges. Ils sont les premiers à notre connaissance qui aient fait une attaque à la course ; les premiers qui aient osé envisager le costume médique et les hommes qui le portaient. Jusqu'alors le seul nom de Mèdes était pour les Grecs un objet de frayeur. La bataille de Marathon dura fort longtemps. Les Barbares furent victorieux au centre, où étaient placés les Perses eux-mêmes et les Saces ;

ils rompirent les Athéniens, et les poursuivirent bien avant dans les terres; mais aux deux ailes les Athéniens et les Platéens eurent l'avantage; quand ils eurent défait les ennemis, ils les laissèrent fuir, et réunissant les deux ailes, marchèrent contre ceux qui avaient rompu le centre; ils les désirent également, et les poursuivirent en les taillant en pièces, jusqu'à ce qu'arrivés à la mer ils demandèrent du feu, et attaquèrent les vaisseaux.

En cette action périt le polémarque Callimaque, après s'être conduit en homme vaillant. Il y mourut aussi un des généraux, nommé Stésilas fils de Thrasylas. Ce fut encore là que Cynégire fils d'Euphotion, en saisissant la saillie de la poupe d'un navire, eut la main coupée d'un coup de hache, et tomba. Enfin beaucoup d'autres gens de marque perdirent la vie. Les Athéniens demeurèrent maîtres de sept vaisseaux. Avec les autres les Barbares s'éloignèrent à force de rames, et après avoir repris les esclaves d'Érétrie dans l'île où ils les avaient laissés, ils doublèrent le cap Sunium, afin de surprendre la ville avant que les Athéniens y fussent rentrés. Le bruit courut à Athènes que cette manœuvre leur avait été suggérée par les Alcmeonides, qui, dit-on, élevèrent en l'air un bouclier comme signal, au moment où les Perses étaient déjà dans leurs vaisseaux. Tandis que ces derniers doubloient le cap Sunium, les Athéniens coururent à toutes jambes aux secours de la ville, arrivèrent avant les

Barbares, et partis d'une enceinte consacrée à Hercule à Marathou, ils vinrent camper dans une autre enceinte consacrée à ce même dieu dans le Cynosarge. Bientôt les vaisseaux des Barbares parurent au-dessus du Phalère, qui en ce temps-là était le port des Athéniens; mais après être restés quelque temps immobiles, ils virèrent de bord, et repartirent pour l'Asie.

Dans cette bataille de Marathon les Barbares perdirent environ 640 hommes; les Athéniens seulement 192; telle fut la perte de part et d'autre. Au reste il arriva en ce lieu une aventure bien merveilleuse. Un Athénien nommé Épizélus fils de Couphagore, au milieu même de la mêlée, et tandis qu'il combattait avec valeur, perdit la vue, sans avoir reçu ni de près ni de loin aucun coup sur son corps, et demeura dès lors aveugle jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai entendu lui-même raconter son infortune. Il avait cru, disait-il, voir en face de lui un homme armé et de grande taille, dont la barbe ombrageait tout le bouclier; ce fantôme l'avait dépassé, pour aller tuer le soldat qui était à son côté. Voilà ce que je tiens d'Épizélus lui-même.

Cependant Datis se retirait en Asie avec l'armée. Quand il fut à Mycone, il eut une vision en songe. Quelle était cette vision, c'est ce qu'on ne dit pas; mais sitôt qu'il fit jour, il fit faire une recherche sur toute la flotte; et comme il trouva sur un navire phénicien une statue d'Apollon dorée, il s'informa

à quel temple elle appartenait, et se rendit à Délos sur son propre vaisseau. Là, comme il trouva les habitants de retour dans leur île, il déposa la statue dans le temple, et enjoignit aux Déliens de la rapporter au Délion des Thébains. C'est un temple situé au bord de la mer, à l'opposite de Chalcis. Après avoir donné ces ordres, Datis remit en mer; mais les Déliens ne rapportèrent point la statue : il fallut que les Thébains, avertis vingt ans après par un oracle, la vinssent chercher eux-mêmes pour la porter au Délion.

Quant aux Érétriens captifs, Datis et Artapherne, après avoir pris terre en Asie, les conduisirent à Suse. Le roi Darius, avant que les Érétriens fussent prisonniers, avait témoigné contre eux un ressentiment terrible, à raison de l'injure dont ils avaient été les premiers auteurs; mais lorsqu'il les vit amenés en sa présence, et qu'il fut maître de disposer d'eux à son gré, il ne leur fit aucun autre mal, et les établit en la contrée de Cissie, dans l'une des stations royales, appelée Ardérica. Cette station est à 210 stades de Suse, et à 40 du puits qui fournit trois matières différentes; car on en tire du bitume, du sel, et de l'huile. Voici de quelle manière on s'y prend pour cet effet. On se sert d'une roue à laquelle on attache, en guise de sceau, une moitié d'outre, qui plonge dans le puits, et quand on l'en retire, se verse dans un réservoir; de là le liquide venant à s'épandre dans un autre

réservoir, se sépare en trois substances différentes : le bitume et le sel se coagulent sur-le-champ ; l'huile se recueille dans des vases. Les Perses appellent cette huile *rhadinacé* ; elle est noire et d'une odeur forte. C'est en cette contrée que le roi Darius établit les Érétriens ; ils l'occupaient encore de mon temps, et avaient conservé leur ancien langage. Tel fut le sort des Érétriens. Cependant les Lacédémoniens, au nombre de deux mille, s'étaient mis en marche pour Athènes après la pleine lune. Ils firent une telle diligence, qu'ils étaient en Attique trois jours après leur départ de Sparte. Toutefois ils n'arrivèrent qu'après le combat ; mais ils voulurent au moins voir les Mèdes qui étaient restés sur le champ de bataille ; ils allèrent donc à Marathon, et quand ils les eurent contemplés, ils donnèrent de grands éloges à la valeur des Athéniens, et s'en retournèrent.

Au reste une chose qui m'étonne et que je ne saurais croire, c'est que les Alcéméonides, d'intelligence avec les Perses, aient élevé en l'air un bouclier, comme s'ils eussent voulu livrer la ville aux Barbares et à Hippias, eux qui montrèrent pour les tyrans autant, si ce n'est plus, de haine que Callias fils de Phénippe et père d'Hipponique. En effet Callias fut le seul des Athéniens qui osa, lorsque Pisistrate fut chassé d'Athènes, acheter ses biens mis à l'enchère par la commune, et lui fit tout le mal dont il put s'aviser. Ce Callias mérite à

plusieurs titres que chacun garde son souvenir. D'abord, comme je l'ai dit, à cause de son zèle ardent pour la liberté de sa patrie; ensuite à cause de la renommée qu'il acquit auprès de tous les Grecs par le luxe qu'il déploya aux jeux olympiques, où vainqueur à la course des chevaux, il eut encore la seconde palme à celle des chars, après avoir précédemment remporté le prix aux jeux pythiques; enfin à cause de la manière dont il usa envers ses filles, qui étaient au nombre de trois : lorsqu'elles furent en âge d'être mariées, non-seulement il leur donna à chacune la plus magnifique dot, mais encore il les laissa maîtresses de choisir parmi tous les Athéniens celui qu'elles voudraient pour époux. Or les Alcéméonides n'avaient pas moins que lui de haine pour les tyrans. Ce serait donc grande merveille, que, suivant la calomnie que je n'accueille point, ils eussent élevé le bouclier; eux qui ne cessèrent de fuir les tyrans, et qui trouvèrent le moyen de faire quitter aux Pisistratides la tyrannie. En quoi ils firent, à mon avis, beaucoup plus pour la liberté d'Athènes qu'Harmodius et Aristogiton; en effet ceux-ci, en tuant Hipparque, rendirent plus farouches les autres Pisistratides, et ne firent point cesser leur tyrannie, tandis que les Alcéméonides furent manifestement les libérateurs d'Athènes, s'il est vrai, comme je l'ai raconté ci-dessus, que ce furent eux qui engagèrent la pythie à donner aux Lacédémoniens l'ordre d'affranchir Athènes. Mais

on dira peut-être qu'ils avaient quelque sujet de plainte contre le peuple Athénien, et que ce fut la raison pour laquelle ils trahirent la patrie. Cela n'est pas possible, car ils avaient plus d'estime et d'honneur que personne à Athènes, de sorte qu'il n'est pas probable que, pour un pareil motif, ils aient élevé le bouclier. Cependant il y eut un bouclier élevé; c'est un fait hors de doute; mais qui fut celui qui l'éleva, c'est sur quoi je n'ai pas autre chose à dire.

Au surplus les Alcéméonides furent de tout temps une illustre maison d'Athènes; mais c'est depuis Alcéméon et Mégaclês qu'ils acquirent leur plus grand éclat. Cet Alcéméon fils de Mégaclês avait rendu service aux Lydiens envoyés par Crésus à l'oracle de Delphes, et les avait aidés avec zèle. Crésus roi des Lydiens, ayant appris de ses délégués les bons offices qu'ils avaient reçus d'Alcéméon, le manda auprès de lui à Sardes, et quand il fut arrivé, lui fit cadeau de tout l'or qu'il pourrait emporter sur sa personne en une seule fois. Alcéméon, pour profiter d'un pareil présent, imagina de prendre une ample tunique à vaste repli, chaussa les cothurnes les plus larges qu'il put trouver, et dans cet équipage fut conduit au trésor. Là il trouva un monceau de poudre d'or; il commença par en accumuler autour de ses jambes, autant que ses cothurnes en purent contenir; ensuite il remplit le pan de sa tunique, en poutra ses cheveux, en aggloméra dans sa bouche,

et sortit du trésor, traînant avec peine ses cothurnes, ayant les joues bouffies, tout le corps enflé, et ressemblant à tout autre chose qu'à un homme, Crésus qui le vit en cet état se prit à rire, lui donna tout cet or, et d'autres présents non moins considérables. C'est ainsi que la maison des Alcéméonides devint puissamment riche, et qu'Alcméon lui-même eut le moyen d'entretenir les chevaux avec lesquels il fut vainqueur aux jeux olympiques.

La seconde génération après ces événements, Clisthène tyran de Sicyone éleva cette famille de telle sorte qu'elle devint chez les Grecs encore plus illustre qu'auparavant. Ce Clisthène, fils d'Aristonyme, petit-fils de Myron, et arrière-petit-fils d'Andréas, avait une fille nommée Agariste, qu'il résolut de donner en mariage au plus distingué de tous les Grecs. En conséquence pendant les jeux olympiques, où lui-même avait été vainqueur à la course des chars, il fit publier que tous ceux des Grecs qui se jugeraient dignes de devenir son gendre se rendissent à Sicyone dans l'espace de soixante jours ou même plus tôt, parce que dans un an, à compter du soixantième jour, Clisthène déciderait le mariage de sa fille. Tout ce qu'il y avait de Grecs qui se croyaient grands par eux-mêmes ou par leur patrie, se mirent sur les rangs, et Clisthène leur fit préparer une lice pour s'exercer à la lutte et à la course. Il vint d'Italie Smindyride fils d'Hippocrate, Sybarite, de tous les hommes le plus voluptueux; en ce temps-

La Sybaris était très-florissante. Damase de Siris, fils d'Amyris surnommé le sage, vint aussi d'Italie. Du golfe Ionien arriva Amphimneste d'Épidamne, fils d'Épistrophe. D'Étolie vint Malès, frère de ce Titorme qui surpassa en force tous les Grecs et qui, pour fuir les hommes, se retira aux extrémités de l'Étolie. Du Péloponèse vint Léocède, fils de Phidon tyran d'Argos. Ce Phidon est celui qui le premier introduisit dans le Péloponèse l'usage des mesures, et qui montra plus d'insolence qu'aucun autre Grec; car il ôta aux Éléens la présidence des jeux olympiques, et se réserva ce droit pour lui-même. On vit aussi venir Amiante, fils de Lycurgue, Arcadien de Trapézus; Laphanès de la ville de Péos en Azanie, fils de cet Euphorion qui, à ce qu'on raconte en Arcadie, reçut dans sa maison les Dioscures, et depuis ce temps offrit l'hospitalité à tous les hommes; enfin l'Éléen Onomaste, fils d'Agéos. Tels furent ceux qui vinrent du Péloponèse. D'Athènes arriva Mégacles fils d'Alcméon, du même qui alla vers Crésus, et Hippoclide, fils de Tisandre, qui l'emportait, sur tous les Athéniens par sa richesse et sa beauté. D'Érétrie, qui florissait à cette époque, arriva Ly-sanias; ce fut le seul de l'Eubée. De Thessalie vint Diactoride de la ville de Cranone, et de la famille des Scopades; de chez les Molosses, Alcon. Tel fut le nombre des prétendants. Ils se rendirent à Sicyone au jour fixé; alors Clisthène commença par s'informer de la patrie et de la famille de chacun

d'eux; puis il les retint une année entière, durant laquelle il mit à l'épreuve leur vaillance, leurs passions, leur instruction, et leur caractère. Il les entretenait quelquefois en particulier, quelquefois tous ensemble, et conduisait aux gymnases les plus jeunes d'entre eux; mais surtout il les éprouvait dans les banquets; car pendant tout le temps qu'il les retint, il leur fit des festins splendides. De tous les prétendants ceux qui lui agréaient le plus étaient les deux Athéniens, et particulièrement Hippoclide, qu'il préférait à raison de son mérite personnel, et de sa parenté avec les Cypsélides de Corinthe. Quand vint le jour décisif, où Clisthène devait se prononcer et le mariage se conclure, il immola cent bœufs, et donna un grand festin aux prétendants et à tous les Sicyoniens. Quand ils furent après diner, les prétendants rivalisèrent ensemble pour la musique et pour le discours proposé. Comme on continuait à boire, Hippoclide, qui se faisait remarquer parmi tous les convives, ordonna au joueur de flûte de jouer un air de danse, et celui-ci ayant obéi, Hippoclide se mit à danser, en se complaisant à lui-même; mais Clisthène voyait de mauvais œil cette action. Ensuite, après un moment de repos, Hippoclide fit apporter une table, et quand elle fut placée, il monta dessus, et dansa d'abord des figures laconiques, puis des figures attiques, et enfin se tenant la tête en bas, il se mit à gesticuler avec les jambes. Clisthène, dès la première et la seconde

danse , avait renoncé à prendre pour gendre un homme si peu décent; néanmoins il se contenait lui-même, et ne voulait pas éclater contre lui; mais lorsqu'il le vit gesticuler avec les jambes, il ne sut plus se modérer, et dit : O fils de Tisandre, tu as dansé ton mariage; à quoi l'autre repartit : Hippoclide ne s'en soucie guère; et dès lors ce mot passa en proverbe. Là-dessus Clisthène fit faire silence, et parla en ces termes à l'assemblée : Vous qui aspirez à l'hymen de ma fille, je vous donne à tous des éloges, et, s'il était possible, je vous satisferais tous, au lieu de faire choix d'un seul en rebutant les autres. Mais comme je n'ai qu'une fille, je ne saurais accomplir tous vos vœux. A ceux de vous qui seront exclus de ce mariage, je leur donne un talent d'argent à chacun, pour reconnaître l'honneur que vous m'avez fait en recherchant ma fille et en quittant vos maisons pour venir ici. Maintenant, selon l'usage des Athéniens, je fiance ma fille à Mégacès fils d'Alcméon. — Mégacès déclara qu'il acceptait, et Clisthène ratifia le mariage. Ainsi eut lieu le jugement des prétendants; les Alcméonides en tirèrent un grand renom dans toute la Grèce. De cette union naquit ce Clisthène qui institua chez les Athéniens les tribus et le gouvernement populaire, et qui portait le nom de son aïeul maternel. Outre ce fils, Mégacès eut encore Hippocrate, qui fut père d'un autre Mégacès et d'une fille appelée Agariste, comme celle de Clisthène. Cette seconde Agariste mariée

à Xanthippe fils d'Ariphron , eut pendant sa grossesse un songe , dans lequel il lui sembla qu'elle enfantait un lion ; et peu de jours après , elle accoucha de Périclès.

Après la défaite des Perses à Marathon , Miltiade qui déjà auparavant était célèbre dans Athènes , le devint encore davantage. Il demanda aux Athéniens 70 navires , des troupes , et de l'argent , sans leur dire en quel pays il voulait les conduire , mais en promettant de les enrichir , s'ils le suivaient , car il les mènerait en une contrée d'où ils rapporteraient avec aisance de l'or à foison. Ce furent les propres paroles dont se servit Miltiade en demandant les vaisseaux. Les Athéniens excités par ce langage les lui confièrent. Miltiade ayant reçu l'armée cingla contre Paros , sous prétexte qu'une galère de cette île avait naguère accompagné les Perses à Marathon. Mais ce n'était là qu'un prétexte ; le fait est qu'il gardait rancune aux Pariens depuis qu'un d'eux , Lysagore fils de Tisias , l'avait desservi auprès d'Hydarnès le Perse. Miltiade étant donc arrivé avec l'armée , assiégea les Pariens renfermés dans leurs murs ; et leur envoya un héraut pour leur demander cent talents , avec menace , s'ils ne les donnaient , de ne pas retirer son armée avant de les avoir détruits. Mais les Pariens , loin de donner de l'argent à Miltiade , ne songeaient qu'à défendre leur ville ; entre autres inventions qu'ils mirent en œuvre , ils observèrent les endroits où la

muraille était le plus faible , et l'élevèrent pendant la nuit à une hauteur double de celle qu'elle avait auparavant.

Jusqu'ici tous les Grecs sont d'accord sur les faits que je rapporte ; mais pour ce qui va suivre, les Pariens sont les seuls à conter les choses de cette façon. Comme Miltiade était dans l'inquiétude, il vit venir à lui une femme captive, parienne de nation, et nommée Timo. Elle était prêtresse des dieux infernaux. Cette femme se présenta devant Miltiade, et lui conseilla, s'il tenait à prendre Paros, de suivre les avis qu'elle lui donnerait ; lorsqu'elle les lui eut fait connaître, Miltiade s'avança vers la colline qui est en avant de la ville, et ne pouvant ouvrir les portes de l'enceinte consacrée à Cérés Thesmophore, il sauta par-dessus la clôture ; après quoi il alla droit au temple, peut-être à dessein de toucher quelque chose des choses inviolables, ou dans tout autre but. Mais quand il fut à la porte, soudain il fut saisi d'une telle frayeur qu'il revint sur ses pas ; mais en sautant la muraille, il se cassa la cuisse, ou, selon d'autres, se démit le genou. Quoi qu'il en soit, Miltiade malade remit en mer, sans apporter aucun argent aux Athéniens, et sans avoir fait la conquête de Paros, mais après l'avoir assiégée pendant vingt-six jours, et avoir ravagé l'île. Les Pariens ayant appris que la prêtresse Timo avait guidé Miltiade, voulurent l'en punir ; aussitôt donc que le siège fut levé, ils envoyèrent des délè-

gués à Delphes demander s'ils pouvaient mettre à mort la prêtresse, comme coupable d'avoir conduit les ennemis à la prise de la patrie, et d'avoir révélé à Miltiade les mystères interdits à tout être du sexe masculin. Mais la pythie s'y opposa, disant que Timo n'était pas coupable de ces crimes; mais que Miltiade devant faire mauvaise fin, elle était l'instrument dont les dieux s'étaient servis pour le mener à sa perte.

Au reste Miltiade ne fut pas plus tôt de retour à Athènes, qu'il se vit en butte aux malins discours; mais personne ne le poursuivit plus vivement que Xanthippe fils d'Ariphron, qui lui intenta devant le peuple une action capitale à cause de la tromperie dont il avait usé envers les Athéniens. Miltiade quoique présent ne se défendit pas lui-même, car il était trop faible à cause de sa blessure qui empirait; mais il fut exposé sur un lit, tandis que ses amis entreprenaient sa défense, où ils rappelèrent surtout la bataille de Marathon et la conquête de Lemnos, qu'il avait prise pour tirer vengeance des Pélasges, et qu'il avait ensuite cédée aux Athéniens. Le peuple lui remit la peine de mort; mais il le condamna à une amende de cinquante talents, pour le dommage qu'il avait causé. Quelques temps après, Miltiade mourut de la cancrène qui se mit à sa cuisse; son fils Cimon paya pour lui l'amende des cinquante talents.

Je dirai maintenant de quelle manière Miltiade

s'était enparé de Lemnos. Les Pélasges avaient été chassés de l'Attique par les Athéniens. Je ne saurais dire si ce fut à tort ou à droit ; je rapporterai seulement ce qu'on en raconte. Hécatee fils d'Hégésandre maintient dans son histoire que ce fut à tort. Les Athéniens, à ce qu'il assure, voyant que le territoire qu'ils avaient donné aux Pélasges, au pied du mont Hymette, comme salaire de la muraille que ceux-ci leur avaient construite autour de l'acropole, voyant, dis-je, que ce territoire était parfaitement cultivé, tandis qu'auparavant il était en mauvais état et sans aucune valeur, conçurent de l'envie, et afin de le reprendre, chassèrent les Pélasges sans autre raison. Mais si l'on en croit les Athéniens, cette expulsion fut juste. En effet, disent-ils, les Pélasges qui habitaient au pied de l'Hymette portaient de là pour commettre toutes sortes d'injustices ; ainsi lorsque les jeunes filles ou les jeunes garçons d'Athènes allaient chercher de l'eau à la fontaine des Neuf-Bouches (en ce temps-là les Athéniens, comme les autres Grecs, n'avaient pas encore d'esclaves), les Pélasges insultaient ces enfants par outrage et par malice ; ils allèrent même jusqu'à former le projet de s'emparer d'Athènes ; mais ils furent découverts. En cette occasion les Athéniens se montrèrent bien plus généreux que les Pélasges : maîtres de les tuer comme convaincus de leur avoir tendu des embûches, ils ne le voulurent pas, mais ils se bornèrent à leur enjoindre de quitter la contrée.

Les Pélasges obéirent, et allèrent occuper divers endroits, en particulier l'île de Lemnos. Tel est le récit d'Hécatee, et tel est celui des Athéniens. Quoiqu'il en soit, ces Pélasges, alors établis à Lemnos, voulurent se venger des Athéniens; et comme ils connaissaient leurs jours de fête, ils apostèrent des galères à cinquante rames, et tendirent une embuscade aux femmes d'Athènes, qui allaient à Brauron célébrer la fête de Diane. Ils enlevèrent plusieurs d'entre elles, et repartirent les emmenant à Lemnos, où ils en firent leurs concubines. Ensuite ces femmes eurent des enfants, et leur apprirent la langue et les mœurs des Athéniens. Mais ces enfants ne voulaient point se mêler à ceux des femmes Pélasges, et s'il arrivait à l'un d'eux d'être battu par quelqu'un de ces derniers, ils prenaient tous sa défense, et se protégeaient mutuellement. Ils prétendaient même commander aux autres enfants, et ils avaient toujours sur eux l'avantage. Les Pélasges ayant pris garde à cela, en conçurent de la défiance; ils tinrent donc conseil, et se dirent entre eux : Si ces enfants sont déjà déterminés à se soutenir contre ceux de nos femmes légitimes, et s'efforcent déjà de leur commander, que feront-ils, quand ils seront devenus hommes?— Ils résolurent donc de tuer les enfants des femmes athéniennes, et en même temps ils massacrèrent aussi leurs mères. C'est depuis cette cruauté, et depuis celle que commirent plus anciennement encore les femmes de Lemnos, quand elles

tuèrent leurs maris du temps de Thoas, qu'on a coutume en Grèce d'appeler actes lemniens tous les traits de barbarie.

Après le meurtre de ces enfants et de leurs mères, la terre des Pélasges cessa de porter des fruits; leurs femmes et leurs troupeaux devinrent stériles. Pressés par la famine et la stérilité, ils envoyèrent à Delphes demander quelque remède aux maux présents. La pythie leur répondit de donner aux Athéniens la satisfaction que ceux-ci exigeraient eux-mêmes. Les Pélasges vinrent donc à Athènes, et offrirent de réparer leurs torts. Les Athéniens tendirent, aussi magnifiquement qu'il leur fut possible, un lit dans le prytanée, dressèrent une table chargée de toute sorte de mets, et dirent aux Pélasges de leur livrer leur pays en pareil état. Ceux-ci répondirent : Lorsque, par le vent du nord et en un seul jour, un vaisseau sera venu de votre pays dans le nôtre, alors nous vous le livrerons. — En parlant de la sorte, ils savaient bien que cela n'était pas possible; car l'Attique est située fort au midi de Lemnos. Pour lors les choses en restèrent là; mais bien des années après, lorsque la Chersonèse de l'Hellespont fut en la puissance des Athéniens, Miltiade fils de Cimon, à la faveur des vents étésiens, passa avec un vaisseau d'Éléonte ville de Chersonèse à Lemnos, somma les Pélasges de sortir de cette île, et leur rappela l'oracle qu'ils ne s'étaient pas attendus à voir jamais s'accomplir. Les

Héphestiens cédèrent; mais les Myrinéens, qui ne voulurent pas reconnaître que la Chersonèse fût la même chose que l'Attique, furent assiégés et réduits. C'est ainsi que Lemnos tomba au pouvoir de Miltiade et des Athéniens.

FIN DU SECOND VOLUME.

